UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05021628 2

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Saint Étienne

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. Henri JOLY

VOLUMES PARUS :

Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. Horn.
Saint Ignace de Loyola, par H. Joly.
Saint Louis, par Marius Sepet. *Deuxième édition.*
Saint Pierre Fourier, par L. Pingaud. *Deuxième édition.*
Saint Vincent de Paul, par le Prince Emmanuel de Broglie. *Quatrième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. Largent. *Deuxième édition.*
Psychologie des Saints, par H. Joly. *Quatrième édition.*
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy. *Deuxième édition.*
Saint Augustin de Cantorbéry, par le R. P. Brou (S. J.) *Deuxième édition.*
Sainte Clotilde, par G. Kurth. *Quatrième édition.*
Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld. *Quatrième édition.*

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Saint Henri, par M. l'abbé Lesêtre.
Saint Ambroise, par le Duc de Broglie.
Saint Dominique, par Jean Guiraud.
Saint Nicolas Ier, par M. Roy.
Saint François d'Assise, par Henri Cochin.
Sainte Odile, par Henri Welschinger.

Chaque volume se vend séparément. Broché. . . . 2 fr.
Avec reliure spéciale. . . . . 3 fr.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

" LES SAINTS "

Saint Étienne

ROI APOSTOLIQUE DE HONGRIE

par

E. HORN

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1899

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

INTRODUCTION

« En l'an mille, dit Michelet, un politique (Gerbert) fonde la papauté, un saint (Robert le Pieux) fonde la royauté. » A cette énumération, un nom manque, celui de saint Étienne, le premier roi catholique apostolique de Hongrie, qui, semblable à Robert le Pieux, fonda un royaume, et comme Sylvestre II, pour la papauté, assura la prospérité et la pérennité de son œuvre.

Tandis que la France célébrait le quatorzième centenaire du baptême de Clovis, la Hongrie, par des fêtes nationales, glorifiait l'anniversaire dix fois séculaire de son entrée en Europe.

« Tirée, par une force miraculeuse, de son vieux nid caché au fond de l'Asie, cette nation a obéi à une puissance supérieure qui l'a choisie, guidée, élevée, et en a fait la forteresse la plus solide, la plus inébranlable, de la chrétienté. Ils étaient nés des héros, ces combattants qui à une bravoure ter-

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

rifiante joignaient une piété édifiante, qui remportèrent des victoires tenant du miracle et, pendant des siècles, soutinrent et protégèrent les peuples chrétiens. » Ainsi s'exprimait le savant cardinal Baronius, en parlant du peuple magyar.

Ce peuple, comme du reste tous les peuples, avait un rôle historique à remplir, une mission providentielle à accomplir. Il s'en est acquitté noblement, à la façon des peuples chrétiens, en faisant progresser le royaume de Dieu sur la terre et en offrant sa vie pour défendre les progrès déjà obtenus. Pendant cette période médiévale, si longtemps méconnue, ce peuple chevaleresque faisait de son corps un rempart qu'il opposa, d'abord aux Tartares, ensuite aux Osmanlis. S'élançant à la bataille en prononçant le nom de *Marie* et en brandissant l'étendard de la *Patrona Hungariæ*, il empêcha les disciples de Mahomet de pénétrer dans le centre de l'Europe. Il s'était donné le mandat de sauver la chrétienté et il ne faillit pas à sa mission.

Pour accomplir cette mission, il puisait son énergie dans la foi. Cette foi, son premier roi la lui avait apportée et il avait su la faire pénétrer si profondément dans le cœur de son peuple que bientôt l'amour de Dieu et l'amour de la patrie ne firent plus qu'un même sentiment, mais noble sentiment qui inspira des actes héroïques. Le roi Étienne fut l'apôtre de la Hongrie,

et en même temps qu'il faisait connaître à son peuple la vraie foi, il lui donnait une Constitution politique assurant à la religion catholique la première place, celle qu'elle occupe encore aujourd'hui. Ce fut ainsi que l'Église trouva dans la nation le point d'appui nécessaire à l'œuvre que la Providence lui assignait, tandis que l'État trouva dans l'Église le facteur indispensable à son développement normal.

Placé entre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident, Étienne sut éviter les dangers qui le menaçaient des deux côtés à la fois ; il repoussa énergiquement la protection de l'empereur d'Allemagne et fonda un royaume indépendant ; de plus, obéissant à une inspiration vraiment divine, il s'écarta de Byzance schismatique et se tourna vers Rome pour demander au successeur de saint Pierre la consécration de ses travaux. Il obtint, avec la couronne royale, le titre de roi catholique, apostolique, et plus tard, les souverains pontifes désignèrent l'État hongrois sous le nom d'*archiregnum*. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire contemporaine pour se rendre compte de l'œuvre accomplie par le roi Étienne. Le royaume de Hongrie est durable parce qu'en le fondant, Étienne, ce roi pacifique d'une nation guerrière, s'inspira des nécessités historiques, de l'esprit de son époque, du caractère de son peuple ; il ne créa pas une œuvre personnelle, des-

tinée à périr avec lui, comme ont péri les empires fondés par quelques grands conquérants, mais bien une œuvre dont les racines plongent au plus profond de l'âme et du sol de la patrie.

Pour commémorer le neuf centième anniversaire du sacre de son premier roi, la postérité reconnaissante érige un monument à saint Étienne et quand, en 1900, cette statue colossale dressera sa fière silhouette devant l'église de Notre-Dame, à Buda, on aura une preuve de plus que le peuple magyar vénère son passé dont il comprend la grandeur.

Paris, le 15 août 1898,
En la fête de l'Assomption.

SAINT ÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DES MAGYARS

Attila plane sur les origines des Magyars.

« Flagellum Dei », tel était le surnom sous lequel des peuples effrayés désignaient celui qui, sur la prière d'un saint pape, renonçait à ses conquêtes et à la gloire, donnait à ses soldats l'ordre de replier les tentes et, se mettant à leur tête, reprenait la route de sa patrie, sans avoir accompli le rêve où son ambition lui avait fait entrevoir l'apogée de la gloire.

Prendre d'assaut la ville sainte, pénétrer dans Rome, devait être pour Attila le couronnement de sa carrière militaire; il y renonça et, tandis que l'Histoire se borne à reconnaître la modération du grand conquérant, la tradition nous en explique les motifs.

La grande migration des peuples du cinquième siècle entraîna vers l'Europe de nombreuses tribus qui, jusqu'alors, avaient vécu en Asie. Les Huns, dont les historiens hongrois font les ancêtres des Magyars (1), formaient la partie la plus importante de la migration. Six chefs avaient été élus : Béla, Kewe, Kadischa, Attila, Buda et Rewa. Selon l'usage, un sabre, teint de sang, avait été brandi par un crieur public dans tous les campements, promené dans le pays entier, et le crieur avait par intervalle psalmodié la formule : « Voix de Dieu et du peuple magyar ! que tout homme armé soit présent tel jour, en tel lieu, au conseil de la communauté » (2), et cet appel, compris de tous, avait fourni un contingent considérable de guerriers.

Les Huns se mettent en route : attirés à Tarnok-Welg par Théodoric, ils sont vaincus ; cet échec ne les décourage pas, car bientôt ils prennent leur revanche dans le défilé du Mont Cettius, situé non loin de Vindobona ; l'armée des Romains et celle des Germains sont mises en déroute. Mais Kewe a péri à Tarnok-Welg ; Béla, Kadischa et Rewa ont été tués au Mont Cettius, il ne reste plus

(1) De récents travaux et des recherches encore en cours semblent mettre en doute la commune origine des Magyars et des Huns.

(2) « Vox Dei et populi Hungarici, quod die tali, unusquisque armatus in tali loco praecise debeat comparere ». (Simon Kézai, I, 1).

que deux chefs : Attila et Buda, les deux frères.

Les Huns élèvent Attila sur le pavois et le proclament roi. Son royaume est si grand, qu'il abandonne à son frère le gouvernement de tous les pays situés à l'est de la Tisza ; il se réserve tout ce qu'il a déjà conquis à l'ouest de ce fleuve et ce que le succès de ses armes lui donnera encore. Sa victoire du Mont Cettius a rempli de crainte les rois de Germanie, qui viennent lui rendre hommage.

Encore une fois, il cède aux suggestions perfides de Théodoric qui veut le lancer dans des expéditions aventureuses et il entreprend la conquête des Gaules. On connaît les différentes phases et les péripéties de cette expédition ; obligé de quitter la Gaule, Attila parcourt la Frise, le Danemark, la Lithuanie et revient au Danube par la Thuringe.

Son retour est marqué par une tragédie sanglante qui rappelle celle qui s'était déroulée bien des siècles auparavant, lors de la fondation de Rome.

Buda a déplacé la borne servant de limite entre son gouvernement et celui de son frère ; il a fait plus, ne tenant aucun compte des ordres d'Attila qui voulait que Sicambrie portât son nom, il lui a donné le sien, et l'endroit où s'élève le camp des Huns s'appelle Budavár, forteresse de Buda.

Attila, irrité de cette attitude, traite son frère en rebelle et le tue. Mais les Huns, que cet acte n'effraie pas, continuent à donner le nom de Budavár à la ville qui s'appelle aujourd'hui O-Buda.

Une partie de l'Europe orientale est soumise au roi des Huns. Il a choisi pour emblème un épervier couronné ; l'oiseau est brodé sur son drapeau, peint sur son bouclier et il restera le signe de ralliement des Magyars jusqu'à l'avènement de saint Étienne. « Turul » est son nom dans la vieille langue hongroise et il continue à porter ce nom dans la poésie populaire pour personnifier Attila. Son arrière-petit-fils, celui qui le rattachera à saint Étienne, est qualifié par la tradition d'*enfant de Turul* (1).

Attila organise son vaste domaine : il y établit un service de surveillance ; les crieurs sont postés à distance de la portée de la voix humaine et se transmettent mutuellement les nouvelles ; les faits et gestes du roi des Huns sont ainsi connus partout.

Si grande que fût sa puissance, si étendu que fût son empire, si incontestable que fût sa gloire de conquérant, quelque chose manquait à son triomphe : l'Empire romain. Son ambition était d'écraser ces orgueilleux Romains qui traitaient tous les peuples de barbares. Il décide d'entreprendre la conquête de l'Italie, et se met en marche avec une armée puissante. C'est à l'évêque Chartvicius qu'il faut emprunter le récit de la campagne d'Attila en Italie ; il diffère complètement des fables et des légendes italiennes ou germaniques et nous donne

(1) « De genere Turul ». (Simon Kézai, I, II, c. 1 et 4).

la véritable tradition hongroise, empreinte d'un charme poétique touchant et d'une originalité remarquable. Ce fut au lendemain même de la mort de saint Étienne que fut formulée cette inspiration vraiment épique. La Ville éternelle ne doit pas son salut aux fantômes qui font reculer Attila ; elle ne le doit pas davantage aux supplications d'un pape agenouillé. C'est Dieu lui-même qui ordonne à celui que la terreur des vaincus a surnommé *le fléau de Dieu*, *le maillet du monde*, de respecter les tombeaux des premiers apôtres.

Pendant la nuit qui devait précéder la rencontre du guerrier et du pape, un ange du ciel apparut à Attila et lui dit : « Écoute, voici ce que le Seigneur Dieu, Jésus-Christ, te commande : N'entre pas avec ta colère dans la cité sainte où reposent les corps de mes apôtres, arrête-toi ici et retourne sur tes pas... Pour prix de ta soumission, je te promets qu'un jour viendra où ta génération visitera Rome en toute humilité, et un de tes descendants y recevra une couronne qui durera éternellement » (1).

Cette couronne promise, au cinquième siècle, à Attila, sous le pontificat de Léon le Saint, fut celle que le pape Sylvestre II, après l'avoir comblée de grâces et de bénédictions, envoya en l'an mille au duc Étienne et qui est devenue la *Sainte Couronne*, le Palladium de la Hongrie.

(1) Chartvicius, *Chronica Hungarorum*.

« Il y a certainement, dit l'historien Du Buat (1), quelque chose de miraculeux dans la conduite d'Attila, mais le miracle, s'il y en a un, ne doit pas faire disparaître à nos yeux une preuve si éclatante et si bien constatée de la modération de ce grand homme ».

Attila ne survécut que peu de temps à son expédition en Italie. Le fleuve, détourné de son cours pour recouvrir la tombe du roi des Huns, vient à peine de reprendre sa marche régulière, les larmes de sang versées par ses guerriers coulent encore, que déjà les deux fils d'Attila, Chaba et Aladarius, excités par Théodoric (2), tirent l'épée pour se disputer la possession de l'empire.

Pendant quinze jours les combattants ne cessent de lutter avec fureur; le bruit des flèches sillonnant l'air, des boucliers se heurtant l'un contre l'autre, dénote l'intensité et l'acharnement du combat. Aladarius est enfin vainqueur, mais il succombe à ses blessures, tandis que son frère Chaba, vaincu, se réfugie avec les débris de son armée, comprenant encore 15.000 Huns, chez son grand-père, à Constantinople. Honorius l'accueille fort bien et, pour le retenir à sa cour, lui fait des offres magnifiques. Le fils du Hun ne se laisse pas tenter, il sait qu'il a un autre aïeul en Asie, au pays des Mogers,

(1) *Histoire ancienne des peuples de l'Europe.*
(2) Simon Kézai, *Gesta Hungarorum.*

c'est là qu'il veut retourner, au milieu de sa famille et de sa nation pour qu'elles l'aident à châtier les Germains de leur perfidie. Il quitte bientôt la Grèce, arrive au pays des Mogers où il retrouve son grand-père, l'aide à gouverner sa tribu, lui succède et, fondant une famille, continue la branche directe des descendants d'Attila jusqu'à Almos, père d'Arpád. Ses fils gardent précieusement le souvenir de la gloire d'Attila et ne laissent pas s'effacer, chez leurs compagnons d'armes, la pensée de reconquérir le royaume que les Germains et les Slaves leur ont enlevé.

Ces traditions furent d'autant plus fidèlement conservées et facilement transmises que les Huns possédaient une poésie nationale (1); c'est Priscus, le rhéteur byzantin, qui nous l'apprend; il fit partie de l'ambassade envoyée, en 448, par l'empereur grec, Théodose II, à Attila; on lui doit quelques renseignements sur les mœurs des Huns et la description de la cour de leur roi qui avait établi sa fastueuse résidence à Jászberény; cet endroit porta longtemps le nom d'Etelvár (fort d'Etel ou d'Attila).

Au moment de l'introduction du christianisme en Hongrie, la poésie traditionnelle subit, du fait de clercs mieux intentionnés que documentés, une double transformation; pour la concilier avec le culte nouveau, le fond dut subir quelques altéra-

(1) Horváth, *A Kereszténység elsö száza da Magyarországon.*

tions, tandis que la forme elle-même se modifiait par le passage d'une poésie libre en une chronique écrite en latin. Les clercs relièrent d'abord les Huns aux origines du genre humain. Les chefs de tribus Gog et Magog descendaient de Japhet; Moger, roi de Scythie, fut le père de la race des Mogers ou Magyars et, à travers une longue suite de patriarches, on parvint sans peine au roi des Huns, Attila, ancêtre d'Arpád (1).

L'épée d'Attila elle-même avait une origine merveilleuse; on disait que c'était l'épée de Mars, idole des anciens Scythes. Les générations s'étaient succédé sur le sol de la Scythie, et l'épée de Mars dont la pointe affleurait le sol était tombée dans l'oubli. Un bouvier hun vit un jour qu'une de ses génisses était blessée au pied, il en chercha la cause et, remarquant des traces de sang, découvrit l'épée enterrée. Il la porta au roi qui la reçut comme un don du ciel; les Huns y attachaient une idée de force irrésistible; c'était un signe de souveraineté sur le monde entier et Attila laissa cette opinion se répandre. Au XIe siècle, les Magyars conservaient encore précieusement cette arme de leur premier chef.

Quand, à la dynastie d'Arpád, succédèrent les princes de la Maison d'Anjou, les traditions hun-

(1) *Monument. Arpadiana.* — Anonyme, *Gesta Hungarorum*, I. — Simon Kézai, *Chronica Budensi.* — Thuróczy, *Chronica Hungarorum.*

niques ne furent pas combattues; tout au contraire, Louis le Grand fit compulser les manuscrits relatifs aux origines de la nation hongroise et s'enthousiasma pour les chants traditionnels de sa nouvelle patrie.

Les deux derniers héros de la chevalerie chrétienne, Jean Hunyady et son fils, le roi Mátyás, s'inspiraient des chants magyars où brillait le nom du roi des Huns. Et quand le vainqueur des Turcs, le seul qui ait fait reculer Mahomet II, fut placé à la tête d'une croisade préparée par la chrétienté, son peuple, à l'étonnement de l'Europe, acclama le nouveau Croisé, le roi Mátyás, un second Attila.

*
* *

Mais tous les Huns n'ont pas accompagné Chaba en Asie; 3.000 guerriers échappés à la lutte fratricide de Budavár se sont réfugiés au milieu des montagnes abruptes des Karpathes; des forêts séculaires couvrent ces montagnes et ont donné leur nom à la contrée, Erdélyország (1). Les défilés infranchissables que forme la chaîne des Karpathes au sud, offrent aux guerriers huns une retraite sûre. Néanmoins, pour échapper à la vengeance des Germains qui veulent exterminer la race de ceux qui les ont vaincus autrefois, ils changent de nom

(1) Transylvanie, « pays des forêts ».

et prennent celui de Sicules. Ils partagent leur territoire en plusieurs districts qu'ils nomment *Sièges* (1) ; le chef de chaque *Siège* est choisi par le peuple, comme du reste les autres fonctionnaires qu'il a sous ses ordres. Tous les hommes sont soldats et élisent leurs chefs. Plusieurs fois dans le courant de l'année, les habitants de chaque Siège se réunissent pour examiner les actes accomplis par leurs mandataires. Ils choisissent les juges chargés de rendre la justice. Surgit-il une question intéressant la tribu entière, les vieillards seuls discutent tandis que les jeunes gens les écoutent en se tenant debout, le sabre nu à la main. Ainsi s'administraient les Sicules dès le cinquième siècle et il est permis de supposer que cette organisation existait déjà à l'époque où ils habitaient encore sous les tentes. Plus tard, le roi Étienne laissa subsister l'administration « par Sièges » et en contemplant aujourd'hui ces institutions qui ont treize siècles d'existence, on est amené à constater que le peuple qui a su établir de si bonne heure cet équilibre du pouvoir, devait avoir alors un développement fort avancé. Luttant toujours, les Sicules réussissent à conserver leur indépendance; leur nombre augmente, les traditions se transmettent et les descendants des compagnons d'Attila, les yeux sans cesse tournés vers l'Asie, attendent les descendants de leurs anciens

(1) En hongrois *Szék*, d'où *Székely*, Sicule.

compagnons d'armes pour les aider à reprendre possession du royaume d'Attila. De même, en Asie, les générations se sont succédé au pays des Magyars et Eleud, fils d'Ugek, fils d'Ed, fils de Chaba, fils d'Attila, de la race de Turul (1), est le chef de la tribu. Mais, dit la tradition, un profond chagrin l'accable, il n'a pas d'héritier; sa femme Emés, n'est pas moins triste que lui. Une nuit, elle voit en songe lui apparaître le « Turul », l'emblème d'Attila; l'épervier plane d'abord au-dessus d'elle, puis s'abaisse, en repliant ses ailes, et vient dormir à côté d'elle. Emés rêve que son sein se brise et qu'il en sort un torrent qui couvre le monde. Aussi, quand, quelques mois plus tard, elle donne le jour à un fils, le nomme-t-elle *Almos*, c'est-à-dire *enfant du rêve*, ou bien aussi *enfant sanctifié* (2). Ce mythe de l'incarnation d'Attila dans son petit-fils Almos est bien conforme aux idées d'un peuple oriental.

L'enfant du rêve ou l'enfant sanctifié, destiné à faire souche de rois chrétiens et de saints, se développe d'une manière remarquable. Brave, généreux, juste, il possède de plus une intelligence rare, car quoiqu'il soit païen, le Saint-Esprit est avec lui (3). Il se marie et a un fils, Arpád. Il semble posséder tout ce qu'il peut souhaiter pour être heureux,

(1) « *Filii Ugek de genere Turul* ». (Simon Kézai, I, 11).

(2) Anonym., *Chron. Hung.*

(3) « Donum Spiritus sancti erat in eo, licet pagano... » (Anonym., *Chron. Hung.*).

mais une pensée l'obsède, le pousse à quitter sa terre natale, il veut revoir les pays que son ancêtre Attila a conquis; longtemps il lutte; enfin obéissant à la voix secrète qui l'anime, il convoque ses compagnons: six chefs de tribus se présentent suivis d'innombrables guerriers.

Ils choisissent un chef (1). Il ne s'agit pas d'une royauté, mais plutôt d'une confédération de tribus, conservant chacune son chef indépendant; le chef commande pendant la marche et pendant la bataille, mais en dehors de ces circonstances, la plus parfaite égalité règne entre tous les chefs de tribus, l'élu n'est que le *primus inter pares*.

Autour d'un vase sacré en or, les sept chefs sont rangés. Le bras gauche étendu, de la lame de leur poignard, ils s'ouvrent la veine et font tomber quelques gouttes de sang dans la coupe. Pendant que leur sang coule et se mêle, ils prêtent un serment terrible : « Qu'ainsi coule jusqu'à la dernière goutte le sang de quiconque se révoltera contre le chef Almos ou tentera de diviser sa famille! Qu'ainsi coule le sang du chef s'il viole les conditions de notre pacte! Qu'ainsi les sept tribus forment une nation unie comme notre sang ne forme qu'un (2) ». Ce fut le point de départ de la Constitution hongroise.

(1) Les Hongrois le nomment *vezér*, les écrivains latins, *dux*.

(2) Anonym., *Gest. Hung.*, 6.

Après avoir prêté ce serment, Almos, droit sur son cheval, brandit son sabre vers les quatre points cardinaux, en signe qu'il défendra le pays de quelque côté qu'il soit attaqué (1).

Plus de 20.000 hommes armés accompagnent les sept chefs; les hommes sont à cheval, tandis que les femmes et les enfants suivent dans les chariots. Cette immense caravane s'avance dans un ordre parfait, l'obéissance au chef est absolue, aussi la discipline n'est-elle pas difficile à maintenir et le temps ne passe pas en vaines discussions. Loin de chercher les lieux habités, Almos les évite, il conduit son armée à travers les steppes et lui interdit de toucher à quoi que ce soit qu'ait produit le labeur de l'homme, il ne lui permet de se nourrir que du produit de la pêche ou de la chasse.

Un fleuve barre-t-il la route, les Magyars prennent des outres, faites de peaux de bêtes, et s'en servant comme de nacelle, traversent l'eau (2). Ils approchent du Dniéper; les Russes qui habitent la ville de Kiew apprennent que les Magyars ont à leur tête Almos, un descendant d'Attila, à qui ils payaient jadis tribut (3); ils ferment les portes de

(1) Cette coutume s'est conservée jusqu'à nos jours et fait partie du cérémonial du couronnement des rois. Lorsque Marie d'Anjou fut couronnée roi de Hongrie, elle brandit l'épée de saint Étienne vers les quatre points cardinaux.

(2) Anonym., *Gest. Hung.*

(3) Anonym., *Gest. Hung.*

leur ville et appellent à leur secours les Koumans, leurs voisins.

Almos, lui, n'a pas besoin de secours humain, « car le Saint-Esprit combat pour lui (1) ». La bataille s'engage, l'ardeur est grande, mais les Russes poussent des cris féroces qui étonnent un moment les Magyars. Leur chef Almos les rassemble et leur dit : « Rassurez-vous, la force n'est pas dans le nombre, mais dans le courage. Ce sont là des hurlements de chiens et quand les chiens ont vu le fouet du maître, ils se couchent à plat ventre et se taisent (2) ».

La lutte continue avec plus de fureur jusqu'au moment où les Russes prennent la fuite, et l'on voit les têtes tondues des Koumans rouler comme des courges crues (3). La ville ouvre ses portes et les habitants vont à la rencontre d'Almos, les mains chargées de présents. Ils lui promettent un tribut annuel de 10.000 marcs et le prient de ne pas demeurer dans leur pays, mais d'aller vers l'occident, au delà de la Forêt des Neiges, dans l'ancien royaume d'Attila; ils vantent la fertilité du pays où les Slaves, les Bulgares, les Valaques jouissent sans trouble de ce qui appartient aux Magyars.

Reprendre possession de l'héritage de ses ancêtres, c'est bien là le but que poursuit Almos; il ne

(1) Anonym., *Gest. Hung.*
(2) Anonym., *Gest. Hung.*
(3) Anonym., *Gest. Hung.*

s'arrête pas longtemps pour jouir de la victoire et il continue sa route; il traverse la Lodomérie et entre en Galicie où il fait halte, recevant partout des hommages et des présents. Il s'engage dans la Forêt des Neiges où bientôt il rencontre des voyageurs parlant la langue des Hongrois. Ce sont des Sicules qui, ayant appris que les descendants de Chaba s'avancent vers le pays de leurs ancêtres, ont quitté leurs montagnes de Transylvanie pour aller souhaiter la bienvenue à ceux qu'ils ont toujours attendus.

Les Magyars pénètrent en Pannonie; ils foulent le sol du pays qui a été le royaume d'Attila, et pour célébrer ce grand événement, ils organisent des réjouissances qui durent quatre jours.

Retrouver l'ancienne patrie, y conduire son peuple, telle était la mission de l'*enfant du rêve*. Aussi lorsqu'Almos voit devant lui le vaste territoire de la Pannonie, il loue « le Dieu des Magyars », se recueille et montrant à ses compagnons la terre promise qui s'étend à leurs pieds, il leur parle en ces termes : « Voici votre patrie, nous avons franchi nos frontières, nous ne devons notre pays qu'à Dieu et à notre épée. N'ayez confiance qu'en Dieu et en votre épée, car eux seuls assureront votre liberté et celle de votre patrie. Dorénavant, il vous faut de la force et du courage, vous les possédez. Je me retire tranquille; vous, marchez en avant ». Puis se tournant vers son fils, il ajoute : « Et toi,

mon fils, que le Ciel a appelé à conduire tes compagnons, sois un juge équitable, sois grand, sois généreux; dans la main d'un prince, le peuple est une cire molle, malheur à celui qui n'en fait pas des hommes [1] ».

Du consentement de tous, Almos remet le commandement à son fils Arpád. Sa tâche ainsi accomplie, il meurt, et, de même que sa naissance, sa mort est entourée de circonstances mystérieuses.

Comme Moïse, il a tiré son peuple de la terre d'exil et l'a conduit vers la terre promise, mais plus heureux que le législateur d'Israël, il ne voit pas seulement la terre promise, il y pénètre et reçoit la soumission des peuples qui l'occupaient.

La vérité historique se confond ici avec la tradition nationale, et le fond poétique de cette tradition n'en a que plus de grandeur.

Élevé sur le pavois, Arpád est proclamé duc des Hongrois. Pour continuer l'œuvre paternelle, il doit achever l'occupation de tout le pays; aussi envoie-t-il un homme intelligent, Kusid, fils de Kund, pour explorer les plaines de la Pannonie. Kusid parvient au bord du Danube, il descend vers le fleuve et remplit d'eau sa gourde; en traversant une plaine, il prend une poignée de terre qu'il met dans son sac, avec différentes herbes cueillies dans

[1] Garay, *A magyarok Mózese.*

la prairie. Muni de ces échantillons, il retourne vers les Karpathes pour rejoindre l'armée et raconter ce qu'il a vu. Arpád est satisfait de son récit; il appelle sur les produits que lui remet Kusid, et qu'il regarde comme les symboles de la conquête, la bénédiction divine, et versant l'eau dans la corne qui lui sert à boire, il la répand solennellement sur la terre en invoquant trois fois le nom de Dieu et les Magyars répètent d'une seule voix : « Dieu! Dieu! Dieu (1)! »

Ayant ainsi pris possession du pays, Arpád s'avance et entre triomphalement dans la ville de Sicambrie où il retrouve les palais abandonnés depuis la mort d'Attila.

Il ordonne de grandes réjouissances pour fêter sa victoire, l' « *Aldomás* », ou festin, dure vingt jours. Des troupeaux de chevaux blancs sont consacrés par les prêtres et mangés par les Magyars, depuis les chefs jusqu'aux derniers soldats. Jamais les Hongrois n'offrirent de sacrifices humains. Les chanteurs, s'accompagnant d'un instrument assez semblable à la lyre et appelé « koboz », glorifient les ancêtres et rappellent leurs hauts faits; des jongleurs

(1) La légende raconte qu'après avoir invoqué le « *Dieu des Magyars* », les Hongrois l'invoquèrent dans la langue des Occidentaux pensant ainsi être mieux entendus. « *Deus, Deus, Deus!* » s'écrièrent-ils, et pour perpétuer la mémoire de ce fait, le lieu où ils s'était accompli reçut le nom de Deus, qui par corruption est devenu Dés.

et des danseurs égayent les repas de leurs jeux.

A partir de cette époque, le pays conquis par les Magyars prend le nom de Hongrie et les indigènes appellent leur patrie Magyarország, Magyarie. Arpád règne à ce moment, 896, sur une population de cent mille Magyars dont le cinquième environ est en état de porter les armes.

Au moment où Arpád reprit possession de la Pannonie, il ne restait guère de trace du christianisme, qui cependant y avait fait quelques fugitives apparitions. Tudum, le khan des Avares, vaincu par Charlemagne, s'était engagé à se faire chrétien, et avait reçu le baptême, en 796. Mais ses guerriers ne suivirent pas son exemple. La guerre avait dépeuplé le pays et l'empereur remplaça les indigènes par des Allemands et des Slaves qui se fixèrent en Pannonie ; quelques églises, humbles constructions en bois, furent alors élevées. Plus tard, un décret de Louis le Débonnaire rattacha la chrétienté de Pannonie à l'archevêché de Salzbourg dont le titulaire, en 797, était Arno ; c'est de cette époque que date le couvent de Saint-Hippolyte.

Tout en travaillant à l'affermissement de la puissance de son peuple, le duc veut en même temps donner une base solide au nouvel État. Il convoque tous les chefs à une assemblée qui se tient à Puszta-Szer, près des rives de la Tisza. Cette assemblée est considérée comme la première Diète hongroise ; longtemps encore, les Magyars ne se réunirent qu'en

plein air, et les plaines du Rákos (1), dont le nom évoque le souvenir de tant d'événements chers au cœur du patriote, virent souvent se dérouler le spectacle magnifique de tous les représentants du pays acclamant une noble idée, jurant de défendre la patrie envers et contre tous.

Pendant vingt jours, on délibéra et à l'Assemblée de Puszta-Szer furent élaborées les premières bases d'une organisation à laquelle le roi Étienne devait donner tout son développement; ce fut là que les Magyars commencèrent à s'assurer les privilèges politiques et les libertés dont ils jouissent encore : ils fondèrent une monarchie élective en même temps qu'héréditaire et, malgré les vicissitudes, les désastres, les luttes contre l'absolutisme qui mirent souvent la Hongrie au bord de l'abîme, ils ont pu pendant cette longue période de mille ans, dont ils célébraient la commémoration en 1896, maintenir

(1) Le Rákos est situé aux environs de Budapest, sur la rive gauche du Danube. Les représentants du pays se rendaient aux Diètes en armes et à cheval; ils étaient trop nombreux pour se réunir dans les villes, aussi s'assemblaient-ils en dehors des murailles et les plaines du Rákos virent le plus grand nombre d'Assemblées nationales. Les Ordres y furent convoqués sous les princes de la Maison d'Anjou et ce fut là aussi que pour reconnaître les services rendus par le vainqueur de Mahomet, on acclama son second fils, Mátyás, roi de Hongrie. A ces réunions tumultueuses, les monarques de la Maison de Habsbourg préférèrent les réunions dans les salles closes, et les députés furent convoqués à Presbourg, où de nombreuses Diètes furent tenues.

presque toujours ferme leur devise : *Nihil de nobis sine nos.*

Le territoire fut divisé en deux parts égales dont l'une fut attribuée au duc et à sa famille; l'autre fut partagée entre les chefs qui se chargèrent de pourvoir à l'établissement des guerriers qui avaient combattu sous leurs ordres. Ce fut le berceau de la noblesse hongroise. Lorsqu'Arpád mourut, en 907, après avoir, pendant vingt années, présidé au destin des Magyars, la tristesse fut grande, et cent ans plus tard, lorsque ses descendants eurent introduit le christianisme en Hongrie, une église dédiée à la Vierge Marie, marqua la place où reposaient les cendres du fondateur de l'État magyar.

La bannière de l'épervier devait flotter pendant un siècle encore sur les murs des forteresses avant d'y être remplacée par le drapeau chrétien de saint Étienne.

*
* *

La poésie populaire a été pour les Hongrois plus qu'un jeu d'esprit, plus qu'une distraction, elle a servi à la transmission des traditions nationales, et plus tard on consulta les poèmes, les épopées et les chansons pour y retrouver les origines des institutions politiques, de la loi civile (1), des coutumes, etc., etc.

Le peuple entier était poète, il chantait ses propres

(1) Steph. de Werbœczy, *De Jur. Tripart.*, Praefat.

vers ou répétait ceux des troubadours, ou rapsodes, en s'accompagnant de la « koboz »; chaque grande famille avait ses annales poétiques où elle puisait l'héroïsme en s'enthousiasmant au récit des hauts faits de ses ancêtres, tandis que le peuple y suivait le développement de son esprit guerrier.

Mais ces premiers monuments de la poésie nationale ne sont pas parvenus jusqu'à nous; ils disparurent plus facilement et plus rapidement que les statues des idoles qui, au temps d'Arpád, servaient souvent de bornes-frontières. La conversion des Magyars au christianisme nécessita l'introduction de la langue latine dans les chants liturgiques; une lutte sourde s'engagea et, peu à peu, les hymnes religieuses prirent la place des chants patriotiques; cependant les Hongrois convertis ne renonçaient pas volontiers à leurs traditions nationales, le génie magyar cédait aux impressions sans y être asservi. Obligés de chanter en latin, les nouveaux chrétiens surent introduire dans les chants pacifiques de l'Église leur esprit national, leurs idées belliqueuses. Elles y triomphaient même à tel point qu'à l'Assemblée de 1111 ou 1112, à Esztergom, le roi Kálmán se vit obligé de rappeler les poètes à une plus juste compréhension du chant liturgique et l'archevêque décida que désormais les hymnes seraient soumises à la censure. Ladislas IV dut prendre des mesures analogues.

Les premiers chants religieux chrétiens furent traduits ou imités du latin, ils venaient en grande partie

du Bréviaire romain ; quelques-uns ont été conservés dans le *Batthyány Hymnarium*, composé par un auteur protestant et retrouvé dans la bibliothèque de Gyula-Fehérvár.

Il ne faudrait pas croire pourtant que les chroniques sur l'époque de la conversion des Magyars font défaut. Un demi-siècle après la mort du premier roi chrétien, l'évêque Chartvicius écrivait pour le roi Kálmán les *Gesta Hungarorum ;* c'est là que se trouve mentionné le lien mystérieux qui relie Attila à saint Étienne.

La *Chronique du Notaire anonyme du roi Béla* est également une source à laquelle les historiens ont largement puisé ; elle fixe la tradition au moment de la transformation provoquée par l'introduction du christianisme. L'auteur de cette *Chronique* a su se servir des poésies nationales, mais il n'en a usé qu'avec circonspection, c'est un historiographe et en même temps un critique d'une certaine valeur. Étant déjà chanoine d'Esztergom, il avait quitté son pays pour se rendre à Paris et suivre les cours de l'Université. A son retour, il devint chancelier du roi Béla III et mourut évêque de Transylvanie (1).

La plus importante des « Chroniques » de cette

(1) Ses œuvres ont été réunies par son ancien condisciple à l'Université de Paris, Jacob, qui devint précepteur du fils cadet de Béla III, André II. Après avoir été chancelier du roi, de 1200 à 1202, il devint curé de Kalocsa, puis évêque de Vàcz. (J. Sebestyén).

époque est incontestablement celle de Simon Kézai ; elle a servi de modèle aux chroniqueurs hongrois jusqu'au milieu du quinzième siècle. Dans ses *Gesta Hungarorum*, l'auteur laisse à l'écart les vieilles chansons nationales toujours empreintes de paganisme ; il entreprend une lutte qui s'est du reste continuée à travers les siècles : il défend ses compatriotes des attaques que la mauvaise foi et la terreur inspiraient aux écrivains allemands. Son amour pour sa patrie ne l'entraîne pourtant à aucune exagération et ses œuvres sont empreintes d'un impartialité rare qui leur donne une grande valeur ; les traditions se rapportant à Attila et aux Huns sont traitées avec assez d'ampleur pour permettre de se rendre compte de la période héroïque précédant l'époque historique. Ses *Gesta Hungarorum* sont divisés en deux livres.

Les documents authentiques ne font donc pas défaut et c'est aux sources mêmes que l'on peut puiser pour parler du roi saint Étienne et de son peuple.

Élite des races altaïques, les Magyars possédaient un développement intellectuel fort remarquable : on en a une preuve éclatante dans la Constitution dont ils posèrent les bases à Puszta-Szer. Dès le quatrième siècle, ils possédaient une écriture particulière, et lorsqu'après de longues pérégrinations, ils se fixèrent en Pannonie, leur langue était formée. Elle était riche en termes de guerre et d'agriculture ; la vie politique et la vie intellectuelle possédaient de nom-

breuses expressions ; la vie de famille connaissait des appellations qui font encore défaut aujourd'hui dans d'autres langues ; les formes grammaticales ont peu varié depuis cette époque et le plus ancien monument de la langue magyare, un fragment d'oraison funèbre, est fort compréhensible aujourd'hui (1).

Barbares, disaient avec dédain les Romains de tous les peuples qu'ils entreprenaient de combattre. Plus barbares encore les peuples qui leur résistaient ; aussi le dédain ne suffisait-il plus contre eux et les historiens latins essayaient-ils de les dépouiller de toutes leurs qualités et de les représenter sous les couleurs les plus horribles. Il existe heureusement d'autres sources que la calomnie n'a pas empoisonnées et que seul l'amour de la vérité a alimentées ; elles sont nombreuses et l'on peut y faire ample provision de faits authentiques. Barbares, avaient donc dit les Romains, en parlant des Magyars. Ils se trompaient, les Magyars étaient guerriers comme tous les peuples du moyen âge ; ils avaient une vaillance et une discipline que les écrivains impar-

(1) Gabriel Dœbrentei, dans ses *Magyar Nyelvemlékek*, reproduit une série d'anciens écrits magyars ; nous en extrayons la phrase suivante :

Latjatuc feleim szœmtœkkel mik vagymük. Isa por es hamu vagymük ; en langue moderne, on écrirait « Látjátok, feleim ! szemetekkel, mik vagyunk. Bizony por és hamu vagyunk », c'est-à-dire : Voyez, mes frères, de vos yeux, ce que nous sommes. Assurément nous ne sommes que cendre et poussière.

tiaux se sont plu à reconnaître; leur intrépidité causa quelquefois un effroi légitime, car ils pillaient et ils saccageaient les villes, mais jamais, même au milieu des plus grandes violences, un Magyar n'outrageait la pudeur d'une femme. Du reste la vie de famille était patriarcale et l'épouse « feleség (1) », dont le nom n'a pas changé, était non l'esclave, mais la compagne, l'égale de l'homme. Le Magyar n'avait jamais qu'une femme et chez lui, dans sa demeure, ou à la guerre, sous la tente, il la respectait toujours. Devenue veuve, l'épouse entrait en possession de tous les droits de son mari (2).

A une âme chevaleresque, le Hongrois joint un sentiment inné de la justice et son immense amour de la liberté lui fit respecter celle des peuples qu'il eut à combattre. Loin d'agir en conquérant et de considérer les vaincus comme des esclaves, il les traitait en compagnons, et les autochtones qui ne résistèrent pas aux fils des Huns, revenant prendre possession des terres occupées autrefois par leurs ancêtres, ne furent pas opprimés; ils entrèrent de plein droit dans la société des conquérants; les nouveaux concitoyens combattaient-ils pour leur nouvelle patrie, immédiatement on leur accordait tous les privilèges et toutes les prérogatives des guerriers magyars. Cette générosité naturelle s'est du reste

(1) *Fél*, moitié, racine du mot *feleség*, épouse.

(2) Toldy, *A magyar Költészet története*. — Ribáry, *Magyarország történelme*.

toujours conservée intacte chez les Hongrois.

Observateurs stricts de la foi jurée et des traités conclus, ils ne se départaient pas de ce principe, même quand on les y provoquait. Et c'est bien au peuple magyar que peut s'appliquer la définition de Léon le Philosophe : un peuple noble et fier.

Doué d'une vive intelligence, d'une compréhension rapide, d'une énergie indomptable, le robuste guerrier du temps de l'invasion devait, dans le cours des siècles, devenir le féal chevalier de la chrétienté. Son ardent amour de la patrie qui lui faisait dire, non sans orgueil : « Extra Hungariam non est vita et si est vita non est ita », devait lui inspirer des prodiges de valeur; confondant en un même amour Dieu, la patrie et la liberté, il s'attribua la mission de sauver la chrétienté et n'y faillit jamais; faisant de son corps un rempart infranchissable, il sut empêcher le Croissant de pénétrer en Occident. Et c'est en parlant de ce peuple chevaleresque que les Teutons effrayés imaginèrent au dixième siècle d'ajouter aux litanies l'invocation : « A sagittis Hungarorum, libera nos, Domine (1)! »

Encore païen dix siècles après la venue du Messie, le peuple hongrois avait pourtant un sentiment religieux très profond. Il était monothéiste, il croyait à un Dieu unique, créateur de l'univers et père de l'humanité. *Isten* était le nom qu'il donnait

(1) Toldy, *A mag. Költ. története.*

alors et qu'il donne encore aujourd'hui à Dieu; *Magyarok Istene* (1), Dieu des Hongrois, aimait-il à dire, car, comme le peuple d'Israël, il pensait volontiers qu'il possédait un Dieu national qui s'était lui-même choisi son peuple et avait inspiré Attila et Almos.

A côté du dieu principal, il y avait de bons et de mauvais esprits; les forces de la nature étaient l'objet d'une vénération particulière et on honorait le soleil, l'eau, etc., par des hymnes; les sources, les rivières, les îles, les montagnes étaient sacrées. Les Magyars primitifs croyaient à l'existence de l'enfer où habitaient, au milieu des flammes, et pourtant dans l'obscurité, le diable et ses nombreux sujets, les mauvais esprits et les principes pestilentiels.

Au dieu de la guerre, *Hadur*, les « táltos » offraient en sacrifice des chevaux blancs choisis parmi les animaux les plus parfaits. Les « táltos » formaient un ordre sacerdotal partageant le pouvoir avec les chefs et il ne faut pas les confondre avec les devins et les magiciens que possédèrent les Hongrois qui, comme tous les peuples anciens, crurent à la divination et durent avoir des idoles, car dans des sentences prononcées contre les païens, il est fait mention des divinités scythiques.

Ils croyaient aussi aux fées et *Délibáb* est une fée

(1) Cette expression est encore usitée en poésie. Petöfi, dans ses chants patriotiques, en appelle souvent à Dieu, grand Dieu des Magyars.

véritablement nationale ; c'est la personnification du mirage qui se produit dans les immenses puszta de l'Alfœld donnant quelquefois l'illusion de la mer. Délibáb (fée du midi) est la fille du vieux Puszta, la sœur de Tenger (la mer) et est aimée de Szél (le vent) ; cette parenté est aussi ingénieuse qu'exacte. Cette fée bienfaisante protégeait l'armée et envoyait des avertissements à ses chefs ; c'est ainsi que, selon la légende, elle apparut à Geiza pour lui prédire la naissance de son glorieux fils.

L'immortalité de l'âme était une croyance propre aux peuples asiatiques, aussi les Magyars, fidèles à cette conviction, avaient-ils un grand respect pour les morts dont ils célébraient le souvenir par des hymnes funèbres. L'âme du guerrier passait à cheval sous la voûte de la mort pour pénétrer dans l'autre monde où elle goûtait un bonheur complet par la continuation des combats. C'est pourquoi le guerrier se faisait enterrer avec son cheval de bataille pour parcourir *la route des combats*, pour continuer *la guerre céleste* dont il est fait mention dans les chants les plus anciens. On trouve encore une preuve de la foi que les Magyars avaient dans la continuation de la vie terrestre par la vie céleste, dans ce fait que, pour eux, tous les ennemis tués devenaient leurs esclaves dans l'autre monde. L'épisode de Lehel, 955, en est un témoignage intéressant (1).

(1) Ludolphe, fils d'Othon le Grand, et Conrad, duc de

*
* *

Au chef Arpád avait succédé son fils Zsolt. Les Hongrois, accoutumés à la vie agitée du guerrier, ne renonçaient pas facilement à leurs habitudes séculaires; ils partaient volontiers en guerre et les pays voisins eurent plus d'une fois à supporter les conséquences de leurs expéditions au delà des frontières.

Cependant les souverains des pays qui touchaient à la Pannonie faisaient souvent appel à leur bravoure et ce fut ainsi que, cédant aux instances du duc Conrad, ils prirent part à la bataille d'Augsbourg; trahis par leur perfide allié, ils furent vaincus et cette défaite leur fit une profonde impression. Se croyant invincibles, l'humiliation infligée à leur orgueil leur fut d'autant plus sensible et leur

Lorraine, ont appelé les Magyars pour les aider à combattre leur parent; les Magyars arrivent près d'Augsbourg, en 955, où une sanglante bataille est livrée. L'arrivée d'Othon, réconcilié avec ses deux adversaires, assure la victoire aux Teutons et les deux chefs magyars, Lehel et Verbules, sont faits prisonniers; ils savent qu'ils n'ont plus qu'à mourir. Le vaillant Lehel demande alors, comme une faveur suprême, qu'on lui donne son cor, cet instrument dont les sons avaient si souvent produit un effet magique sur ses troupes et les avaient conduites à la victoire. A peine l'a-t-il entre les mains, qu'il s'approche de son perfide allié et lui en assène un coup violent sur la tête. Conrad tombe raide mort. Lehel apostrophant alors le cadavre, s'écrie : « Tu es mort avant moi, tu me serviras dans l'autre vie ».

suggéra de salutaires réflexions; pourtant, en 968, ils furent obligés de suivre Szvatoszlav, prince russe, avec qui ils avaient conclu une alliance défensive; ils allèrent jusqu'à Drinapoly où une bataille fut livrée; le sort des armes leur fut contraire et dès lors ils renoncèrent pour toujours aux incursions.

Le duc Taksony, successeur de Zsolt, son père, comprenait que les peuples qui avaient souffert des incursions des Magyars pourraient un jour s'unir et menacer l'existence de son peuple; il interdit donc sévèrement toute tentative d'incursion et dirigea ses efforts vers un seul but : la défense des frontières.

De toutes leurs expéditions à l'étranger, les Magyars avaient rapporté des notions variées que leur désir de s'instruire leur avait fait s'assimiler. Les nombreux prisonniers qu'ils avaient ramenés en Hongrie les avaient initiés aux usages de leurs pays, et, lentement, ils se laissaient pénétrer par la civilisation occidentale.

Geiza, qui succéda, en 972, à Taksony, continua son œuvre. D'un esprit subtil, il avait une grande expérience des hommes et des choses. Il saisit le danger que courrait la Hongrie si elle entrait en lutte avec les pays voisins qui s'étaient alliés à l'Allemagne devenue ainsi toute-puissante; il convoqua donc les grands du royaume et les guerriers, et leur démontra la nécessité de vivre en paix avec l'Allemagne.

Tandis que son père gouvernait, Geiza avait par-

couru le pays et s'était arrêté quelque temps à la cour de Gyula, duc de Transylvanie. Pendant le séjour qu'il y fit, il vit de près ce qu'était le christianisme, car le catholicisme grec avait pénétré en Transylvanie et s'y était même lentement propagé; le jeune duc comprit que l'Europe civilisée et chrétienne ne tolérerait pas toujours au milieu d'elle un peuple qui ne renonçait ni à ses habitudes asiatiques ni à son paganisme. Les germes déposés dans son esprit par le prince transylvain ne devaient pas être perdus, ils se développèrent, grâce surtout à la bienfaisante influence qu'exerça sur lui plus tard la fille de Gyula, car le prince éprouvant une vive sympathie pour le jeune duc n'avait pas hésité à lui confier le bonheur de sa fille Sarolta.

La nouvelle souveraine des Magyars n'était pas une frêle et timide jeune fille. Sa beauté vraiment remarquable lui avait fait donner le surnom de *Beleknegini* qui signifiait en slavon : *belle princesse* (1). Amazone énergique, elle domptait sans frein et sans selle les chevaux les plus rétifs; elle vidait les coupes écumantes et se jetait dans la bataille où sa vaillance égalait celle du plus brave des guerriers. Cette virilité ne déplaisait pas aux Magyars qui, après avoir admiré son courage, rendirent hommage à son intelligence.

Car en Hongrie, comme en Gaule quelques siè-

(1) Pulchra Domina. (Anonym. *Chron. Hung.*).

cles auparavant, ce fut l'épouse chrétienne qui amena l'époux païen à la vraie foi, et Sarolta fut pour Geiza ce que Clotilde avait été pour Clovis. Sa beauté, et aussi son énergie, qui savait à l'occasion se transformer en intelligente fermeté, lui donnèrent une grande puissance sur son époux. Elle usa de cette influence pour l'amener à la religion chrétienne qu'elle pratiquait. Sa tâche fut facilitée par les heureuses dispositions du duc; pendant le temps de ses fiançailles, il avait eu plus d'un entretien avec son futur beau-père et sa perspicacité lui avait permis de comprendre la justesse et la sagacité des conseils donnés par le prince Gyula au sujet de la conversion du peuple dont il allait devenir le chef; du reste ses sentiments l'inclinaient vers le christianisme dont la beauté et la grandeur avaient frappé son esprit.

Aussi laissait-il une grande liberté à Sarolta qui fit élever des églises et attira des ecclésiastiques en Hongrie. Cette initiative accordée à la vaillante amazone n'était pas chose rare à cette époque; pendant que les princes et les chevaliers guerroyaient, les femmes, restées dans les châteaux, gouvernaient, tempérant par leur bienveillante intervention ce que les décisions des seigneurs avaient souvent de trop rude.

On disait de Sarolta qu'elle tenait en sa main et le duc et le pays (*Totum regnum viri manu tenuit et quæ erant viri gerebat*, — Bruno, *Vita S. Adalberti*);

s'il en fut vraiment ainsi, tous deux n'eurent qu'à se louer de la pression que sa main exerça, ils lui durent de connaître les bienfaits de la vraie religion.

Tout du reste semblait concourir à conduire le duc vers le christianisme : la Bohême connaissait l'Évangile depuis quelques dizaines d'années et était chrétienne ; Miczisláv, prince de Pologne, s'était également converti au christianisme. Depuis leur accession à la religion du Christ, ces pays n'avaient plus eu à subir d'invasions allemandes. Geiza sentait toute l'importance de cette sécurité, mais il lui sembla que pour l'obtenir les princes avaient quelque peu abdiqué leur liberté. Sans en avoir fait ses vassaux, l'empereur d'Allemagne avait su, à l'occasion, leur imposer son arbitrage et augmenter ainsi son prestige. Il est fort probable qu'il nourrissait des projets analogues à l'égard de la Hongrie ; il fonda de nouveaux duchés sur la frontière de l'Ostmark et de la Carinthie pour avoir un point d'appui et faciliter la pénétration d'ecclésiastiques allemands et, au besoin, de soldats, en Hongrie.

Du reste, dès qu'il avait appris la mort du duc Taksony, Othon le Grand avait envoyé un mandataire vers Geiza dont il connaissait les sentiments pacifiques. Il lui avait délégué Bruno, évêque de Verdun ; une lettre de l'évêque de Salzbourg, Piligrim, à Bruno nous apprend que des hommes, des chevaux et tout l'argent nécessaire étaient tenus à

la disposition de l'évêque de Verdun, à la frontière de Hongrie pour lui permettre d'accomplir avec autant de rapidité que possible la conversion du duc et de son peuple. L'évêque de Verdun ne rencontra pas d'obstacles sur sa route et pénétra en Hongrie; il fut en cela plus heureux qu'Emerammus, prêtre de Poitiers qui, vers l'an 650, voulut aller évangéliser les peuples habitant la Pannonie. Arrivé à Ratisbonne, il y fut retenu par le duc Théodore, qui lui démontra, sous de fallacieux prétextes, l'inutilité de sa mission dans ce lointain pays. Le duc allemand tenait à conserver comme alliés éventuels les Huns, encore païens, tandis qu'il redoutait les Huns convertis, qui se fussent peut-être unis contre lui aux Francs déjà chrétiens.

On manque de renseignements précis sur le séjour de l'évêque de Verdun en Hongrie, mais il est probable que ses efforts furent couronnés d'un certain succès, car l'année suivante, le duc Geiza envoyait un représentant à l'empereur Othon qui assistait solennellement aux fêtes de Pâques à Quedlinbourg, au milieu d'un grand concours de seigneurs étrangers, grecs, romains, danois, bulgares, russes, etc., etc.

L'envoyé hongrois n'avait pas eu pour seule mission de rehausser l'éclat des fêtes par sa présence, puisque ce fut pendant son séjour à Quedlinbourg qu'il conclut un traité avec l'empereur; par ce traité, le duc des Magyars s'engageait à laisser entrer en

Hongrie des prêtres et des moines, de plus il leur assurait aide et protection.

Quelques semaines plus tard, Othon le Grand mourait à Magdebourg; le pacte subsistait, mais ses conséquences se trouvèrent modifiées par les événements : l'empereur eût certainement voulu exécuter à la lettre les clauses du traité et mener rapidement l'œuvre de la conversion, sans tenir compte que la tolérance des Hongrois, si grande fût-elle, ne se laisserait pas imposer, *manu militari*, une nouvelle croyance. L'Allemagne n'intervint donc pas directement, mais l'évêque Piligrim n'en déploya que plus de zèle, il attachait une grande importance à opérer lui-même la conversion des Magyars; il espérait que son évêché de Salzbourg serait alors transformé en archevêché ayant la Hongrie sous sa dépendance; aussi s'efforça-t-il d'éloigner le moine Wolfgang, le premier missionnaire qui eût pénétré en Hongrie, où il avait opéré de nombreuses conversions et frayé les voies à ceux qui le suivirent.

Néanmoins l'œuvre de l'évangélisation faisait de rapides progrès, car au jour de Noël de l'an 973, le duc Geiza s'agenouilla et l'eau régénératrice coula sur son front. Son exemple entraîna un grand nombre de seigneurs et ce fut avec un sentiment de fierté bien légitime que l'évêque Piligrim écrivit au pape, Benoît VII, qu'il venait de rendre à Jésus-Christ, par la purification du baptême, 5.000 nobles hon-

grois des deux sexes (1). Saint Remi, après la bataille de Tolbiac, n'avait baptisé que 3.000 païens, l'exemple du duc Geiza produisit donc une impression plus profonde que celle causée par le baptême de Clovis, à Reims. Piligrim ajoutait encore : « Païens et chrétiens vivent aujourd'hui en si grande concorde et familiarité que ces paroles du prophète Isaïe semblent s'accomplir sous mes yeux : le loup et l'agneau brouteront ensemble au pâturage; le lion et le bœuf mangeront à la même paille ».

Peut-être ne faut-il pas prendre à la lettre les récits de l'évêque Piligrim ; l'exemple du chef avait pu entraîner un grand nombre de guerriers, qui, peu versés dans les questions religieuses, se rendaient tout au plus compte que la nouvelle religion n'était pas en contradiction trop vive avec leurs croyances primitives.

Des troubles éclatant en Allemagne firent subir un léger temps d'arrêt aux progrès que faisait la propagation du christianisme en Hongrie. A la mort d'Othon Ier, Henri de Bavière se révolta contre le nouvel empereur, Othon II. Le duc Geiza prit parti pour Henri de Bavière, tandis que Piligrim restait du côté du plus fort. Il conclut même une alliance avec Léopold de Babenberg et prit part à ses luttes contre la Hongrie pour favoriser l'agrandissement du duché d'Autriche.

(1) Epist. Piligrim S. Laureac. eccles. episc. ad Pap. Benedict.

Ces agissements déplurent aux Magyars, qui, confondant tous les Allemands dans une même antipathie, ne voulurent plus tolérer la présence des missionnaires germaniques dans leur pays. D'autre part, Piligrim, qui avait acquis la conviction que l'évêché de Salzbourg ne serait pas érigé en archevêché se retira, son zèle pour la conversion des Magyars avait disparu. Pourtant d'autres prêtres, venus de l'Italie et qu'aucun intérêt terrestre ne préoccupait, que de mesquines discussions ne pouvaient détourner de leur but, continuèrent la conquête des âmes et poursuivirent l'œuvre commencée ; leur persévérance fut récompensée par de nombreuses conversions. Ce fut vers cette époque que les regards d'Adalbert, évêque de Prague, se tournèrent vers la Hongrie et que le prélat se rendit auprès du duc Geiza.

Issu d'une famille noble, Adalbert avait été voué dès son enfance à la Vierge Marie ; ardent et enthousiaste, il était à peine âgé de vingt-sept ans lorsqu'il fut appelé à l'épiscopat et placé à la tête de l'Église de Bohême ; son zèle d'apôtre lui faisait désirer de voir partout s'établir le royaume de Dieu, ses pensées, toujours dirigées vers ce but, l'empêchaient parfois de voir ce qui se passait autour de lui et, au lieu de chercher à connaître les âmes simples et naïves qu'il lui eût été si facile d'amener à Dieu, il ne vit dans les rudes guerriers tchèques que la férocité des mœurs barbares. Il quitta son

évêché et se rendit à Rome où il obtint du pape la permission de se retirer dans un cloître ; il espérait y trouver des êtres pénétrés comme lui de l'esprit du Christ et qu'il se plaignait de n'avoir pas rencontrés dans un pays à peine évangélisé. Pendant cinq années, il soumit son esprit à la méditation et son corps à la mortification. Après cette retraite, il comprit enfin que son devoir l'appelait ailleurs et il alla reprendre possession de son siège épiscopal.

Mais le séjour qu'il fit à Prague fut de courte durée ; bientôt son attention fut attirée par les premières lueurs que le christianisme jetait en Hongrie ; il vit sans doute dans le peuple magyar des hommes répondant mieux à son idéal, car il décida de leur consacrer ses forces.

Il fut reçu avec empressement et reconnaissance à la cour du duc Geiza et les religieux qu'il amenait avec lui y furent bientôt appréciés. Ce cordial accueil empêcha de s'aggraver le malentendu que les dissentiments de Geiza avec l'empereur d'Allemagne avaient fait surgir ; les Allemands, mal intentionnés, voulaient faire croire que la Hongrie repoussait le christianisme, tandis qu'au contraire Geiza ne mettait aucun obstacle à son développement ; il voulait bien la Hongrie chrétienne, mais avant tout, il la voulait libre du joug allemand.

*
* *

« Le temps marqué par les décrets de Dieu est

arrivé (1) » dit l'évêque Chartvicius. La vaillante Sarolta est en proie au chagrin, elle n'a pas encore de fils. Il fait nuit et ses regrets troublent son repos. A peine est-elle endormie qu'un jeune homme lui apparaît en rêve, il est d'une beauté resplendissante et porte le surplis du diacre. Il s'approche doucement de Sarolta et lui dit : « Femme, aie confiance en Dieu. Tu mettras au monde un fils qui le premier, en Hongrie, portera la couronne royale, couronne qui sera d'une durée infinie. Tu lui donneras mon nom . — Qui donc êtes-vous ? demande Sarolta. — Je suis, réponds l'apparition, le proto-martyr Stephanus, le premier qui versa son sang en témoignage pour le Christ (2) ».

Quelques mois plus tard Sarolta donnait le jour à un fils qui reçut au baptême le nom de Stephanus, Étienne (3).

L'évêque de Prague l'instruisit « en le considérant comme un enfant envoyé du ciel, un présent sacré, et il grandit dans la piété, la charité, la crainte du Seigneur, et l'amour de Dieu (4) ».

Étienne est l'enfant de la femme forte et l'enfant du rêve comme Almos. Nous retrouvons ici une contrepartie de l'histoire d'Emés, avec une différence

(1) « Adest tempus cœlitus dispositum ». (Chart., *Vit. S. Stephan.*).

(2) Rosty Kálmán, S. J., *Magyar szentek legendái.*

(3) En hongrois : István.

(4) Erdy Codex, II, 239 I.

de formes en rapport avec la différence des religions : Almos est une incarnation païenne d'Attila; Étienne est l'enfant de la promesse de Dieu, le petit-fils couronné que l'ange montrait dans le lointain au roi des Huns comme le prix de son obéissance » (1).

Peu d'années après la naissance d'Étienne, Sarolta mourut laissant à son époux le soin de continuer l'œuvre qu'elle avait commencée et à son fils, la gloire de la terminer. Elle aussi avait considéré son fils comme « un envoyé du ciel » et la vaillante amazone s'était faite tendre mère pour veiller sur la frêle créature. De bonne heure, elle inculqua des sentiments religieux à son fils et elle eut la satisfaction de le voir, tout jeune encore, se distinguer de ses compagnons d'âge par une tendre piété qui bientôt se transforma en une foi robuste que rien ne devait jamais ébranler.

Geiza regretta la vaillante compagne qui avait exercé sur lui une si salutaire influence; cependant son veuvage ne fut pas de longue durée, car bientôt il épousait Adelhaïde, la jeune sœur de Miciszláv, roi de Pologne.

Continuant à obéir à l'impulsion que lui avait donnée Sarolta, Geiza travailla au développement du christianisme; il comprit que son peuple avait besoin d'employer les loisirs que la paix lui donnait,

(1) Amédée Thierry, *Histoire d'Attila.*

il appela des moines qui défrichèrent la terre et enseignèrent l'agriculture à ce peuple nomade; sur les terres que le duc leur avait attribuées, ils plantèrent de la vigne; ils introduisirent l'élevage des abeilles et surent mettre en valeur les terres fertiles de la Hongrie. Plus tard, saint Étienne, pour reconnaître les services que le clergé avait rendus au pays, lui attribua un dixième sur toutes les récoltes.

Malgré son caractère conciliant, Geiza dut parfois sévir contre son peuple, mais il le fit sans grande fermeté; vers la fin de son règne, quelques seigneurs, à qui l'introduction de la nouvelle religion avait déplu, se soulevèrent; le duc ne se sentit-il pas assez puissant pour réprimer cette tentative de révolte par la force, ou bien ne voulut-il pas user de rigueur contre les seigneurs de crainte qu'ils ne fissent retomber leur colère sur son fils? toujours est-il que non seulement il ne sévit pas, mais encore il les laissa offrir des sacrifices à leur ancien dieu, et prit part lui-même à ces cérémonies. Cette attitude lui attira des reproches de l'évêque de Prague, Adalbert. « Je suis assez riche et assez puissant, lui répondit le duc, pour offrir des sacrifices à Dieu de deux façons différentes ».

Il manquait d'énergie, mais il était néanmoins fort bien disposé à l'égard de l'Évangile, il avait décidé son frère Michel et son fils Vazul à recevoir le baptême de la main d'Adalbert; et plus tard, sur

le conseil de l'évêque, il fonda le monastère de Saint-Martin, sur le mont Pannonien, pour y établir les fils de Saint-Benoît, venus du Mont-Cassin. Quand Adalbert quitta la Hongrie, il confia la direction du nouveau couvent à son ancien maître et ami, Astrik, qui en fut le premier Supérieur. L'évêque de Prague, qui avait été l'un des premiers propagateurs du christianisme en Hongrie, ne devait plus revoir le pays où il avait trouvé l'idéal tant cherché. Il se rendit en Bohême, et de là chez les Borussiens où bientôt il cueillit les palmes du martyre.

Le duc Geiza pensa qu'il n'aurait pas la force nécessaire pour amener son peuple à la connaissance du vrai Dieu. Cependant loin de se laisser décourager, il fit tous ses efforts pour faciliter à son fils et successeur l'achèvement de l'œuvre commencée.

Dès ses premières années, Étienne avait été confié à Adalbert; en peu de temps, l'enfant s'était approprié toutes les connaissances enseignées à cette époque; la lecture, l'écriture, la grammaire furent un jeu pour lui; les auteurs latins, profanes et religieux, lui furent de bonne heure familiers; il s'enthousiasma aux récits des hauts faits des guerriers, il connut les actions glorieuses de ses ancêtres et se promit d'être digne d'eux. Mais en même temps que l'histoire des grands conquérants impressionnait son esprit, il fut initié à l'histoire des grands

pacificateurs, et son âme s'enflamma en apprenant à connaître ces missionnaires et ces prédicateurs qui, par leur foi, gagnaient des couronnes plus éclatantes que celles des rois.

Sérieux et grave, on dit qu'on ne le vit jamais sourire, Étienne comprit de bonne heure quel rôle la Providence lui réservait; les Magyars ayant reconquis définitivement la patrie de leurs ancêtres, il ne pouvait être un nouvel Arpád, mais il se promit de ressembler à ces grands monarques qui avaient donné à leurs peuples les bienfaits d'une religion civilisatrice.

Il joignait à un esprit ouvert à toutes les grandes choses, un cœur tendre, mais sa bonté n'excluait pas la fermeté et il donna maintes preuves d'une inébranlable énergie. A son amour pour sa patrie s'allia, dès son adolescence, une tendance vers un idéal s'élevant fort au-dessus des conceptions de cette époque. L'évêque Adalbert, qui avait enfin rencontré dans le fils de la pieuse amazone le terrain qu'il cherchait, développa les sentiments chrétiens du futur roi, et ses enseignements, joints aux dons naturels d'Étienne, en firent un grand homme, en même temps qu'un grand saint.

Aussi, lorsqu'obéissant aux lois de la Constitution établie à Puszta-Szer, le duc Geiza assembla les seigneurs pour leur soumettre le choix qu'il avait fait de son fils pour successeur, ne rencontra-t-il pas d'opposition. La dignité de duc et de chef reve-

nait au plus méritant à choisir dans la famille d'Arpád; Étienne fut jugé digne de succéder à son père; il fut acclamé par les chefs et par les grands assemblés; il fut élevé sur le pavois et jura, comme l'avait fait Arpád, en brandissant son sabre vers les quatre points cardinaux, de défendre le pays de quelque côté qu'on l'attaquât.

Geiza n'était pas fort âgé, mais brisé et usé par les luttes; pourtant avant de quitter le pouvoir, il avait préparé le mariage de son successeur. Donner à son fils une épouse comme l'avait été pour lui Sarolta, était un de ses plus chers projets; il songea à la sœur du duc Henri, le descendant de ces princes allemands contre qui les Hongrois s'étaient si souvent battus; Geiza lui-même avait pris part à ces luttes, mais la paix régnait et les ennemis d'autrefois s'étaient sincèrement réconciliés. Dans la pensée du duc magyar, cette union devait non seulement cimenter la paix, mais encore contribuer au développement du christianisme en Hongrie.

Le duc Henri fit bon accueil à la demande du duc Geiza, il y entrevoyait un gage de paix avec ce peuple toujours indompté, dont l'amour pour la guerre et aussi la vaillance faisaient un voisin redoutable; il ne lui déplaisait pas non plus de voir sa sœur épouser ce jeune homme, dont les qualités lui étaient déjà connues. Fervent chrétien, Henri pensa que sa sœur Gizela pourrait contribuer pour sa part au développement de la religion dans son pays

d'adoption. Et quoique Wolfgang, évêque de Ratisbonne, eût prédit à la jeune duchesse qu'elle porterait un jour la couronne royale, son frère se contenta pour elle d'une couronne ducale; il ne savait pas qu'elle ne devait être que transitoire.

Mais avant de pouvoir rendre une réponse définitive au duc Geiza, la cour allemande eut à vaincre la résistance de la pieuse Gerberga, sœur aînée de Gizela et Supérieure du couvent de Gandersheim. Quand on lui fit part de la décision qui venait d'être prise au sujet du mariage de sa jeune sœur, elle leva les bras au ciel et protesta avec énergie contre ce projet. « Est-il possible, s'écria-t-elle, de donner, comme épouse, la petite-fille de l'empereur Henri au chef d'un peuple barbare, d'une horde de guerriers, et peut-on exposer la vie, l'âme, le bonheur éternel de la jeune princesse pour satisfaire de mesquines raisons politiques? »

A la cour allemande régnait un esprit chrétien, l'empereur Othon avait été instruit par Gerbert, tandis que sa mère, Théophanie, lui inspirait le goût des lettres grecques. Le duc Henri et sa sœur Gizela étaient animés des mêmes sentiments et ils ne pouvaient prendre une décision contraire à leurs principes religieux : cela eût dû suffire pour inspirer confiance à Gerberga, mais elle ne voulait rien entendre; on eut beau lui expliquer que le duc Étienne était bon chrétien, qu'il avait promis de convertir son peuple à la foi du Christ, qu'il emploierait même la

force pour bannir de son pays le paganisme, aucun argument ne parvenait à vaincre son obstination. On lui proposa enfin de faire venir le duc magyar pour qu'elle se rendît compte elle-même du caractère du fiancé de sa sœur. Elle consentit à cette entrevue, espérant bien qu'elle tournerait à la confusion d'Étienne.

Entouré de magnats et de nombreux chevaliers allemands, le duc se présenta devant la redoutable Supérieure. Sa prestance militaire, son attitude fière, mais exempte de tout dédain, son maintien grave, plurent à la religieuse ; il s'inclina respectueusement et sut si bien lui présenter sa requête, qu'il gagna immédiatement sa sympathie. Pourtant cela ne suffisait pas, et avant de donner son consentement, Gerberga tenta encore une épreuve. Le duc Étienne était impatient de voir sa fiancée, la religieuse retarda l'entrevue, puis au cours d'une promenade dans le parc, au moment où le jeune homme ne s'y attendait pas, elle lui montra la duchesse Gizela agenouillée devant une image du Sauveur. La Supérieure pensait qu'Étienne était trop peu chrétien pour se laisser arrêter par ce spectacle et que la fougue de la jeunesse l'emportant, il commettrait quelque maladresse, aussi quel ne fut pas son étonnement quand elle vit le jeune Magyar s'avancer lentement vers sa fiancée, se désarmer, s'incliner devant l'image du Sauveur et rester en prière tant que dura la méditation de Gizela dont il ne voulait

pas troubler le recueillement, peut-être prolongé à dessein.

L'opposition de Gerberga était vaincue; le mariage eut lieu, en l'an 995, au milieu de grandes fêtes et en présence de l'empereur. Le duc Étienne, emmenant sa jeune femme, reprit la route de ses États; de nombreux seigneurs allemands l'accompagnèrent, quittant leur pays pour se fixer en Hongrie.

Élevée au milieu d'une famille profondément chrétienne, la jeune Gizela envisageait avec bonheur la mission que le Ciel semblait lui réserver. Elle n'eût pas à jouer le même rôle que Sarolta, mais son influence pour être moins décisive n'en fut pas moins bienfaisante, et nous aurons à revenir sur la part qu'elle prit aux travaux apostoliques de son époux.

Dans l'union du duc hongrois avec la descendante des empereurs romains, on vit une preuve que la Hongrie se rapprochait des nations occidentales et qu'elle voulait entrer dans le concert des puissances chrétiennes de l'Europe.

Avec la mort du duc Geiza, survenue deux ans plus tard, après un règne de vingt-cinq années, se termine l'épopée magyare; la période de la tradition proprement dite est close, nous quittons les temps héroïques pour pénétrer dans la période historique.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA SAINTE COURONNE

« Si Dieu est avec moi, qui peut être contre moi? » Telles étaient les paroles que le roi Étienne le Saint devait prononcer dans une circonstance dramatique de son existence. Cette confiance en Dieu, il l'avait eue dès son adolescence, et elle n'avait été qu'en augmentant, ferme et inébranlable, elle lui donna la force d'accomplir la mission que la Providence lui avait assignée; il se mit à l'œuvre sans la moindre hésitation et animé de vues sages et réfléchies, il sut amener tous les Magyars à professer le christianisme et à pratiquer le culte chrétien.

Et cependant, il connaissait les résistances que son père avait rencontrées, il prévoyait que d'innombrables obstacles surgiraient devant lui quand il voudrait bannir le paganisme de son duché; il savait que ses guerriers, fiers de leurs aïeux, fiers aussi de leur propre passé, ne laisseraient pas volontiers toucher à leur œuvre, car pour eux, bannir le culte professé par leurs pères, renoncer à leur passé,

c'était renier le patrimoine familial, c'était attenter à la gloire des ancêtres.

Le jeune duc connaissait les sentiments qui animaient son peuple; il avait pénétré l'âme du Magyar et il savait que les hommes de sa race possédaient cette sorte de fierté, fréquente chez les peuples anciens, qui consiste à obéir non à l'homme, mais à la loi, et encore à la loi qu'on a faite soi-même et dont on a librement accepté le joug; ils n'obéiraient donc pas à des lois qu'on leur imposerait par la force. La persuasion pouvait donner d'autres résultats et comme le duc Étienne voulait être le pasteur, en même temps que le chef de son peuple, il usa de ce moyen pacifique.

Les Hongrois avaient renoncé aux guerres offensives, leur dernier duc, Geiza, avait compris la nécessité de la paix avec les pays voisins pour assurer le libre développement de la religion chrétienne; son fils était également convaincu de l'utilité de la paix pour la réalisation de ses projets et il fit quelques concessions pour vivre en bons termes avec les puissances voisines; cependant il prit plusieurs fois les armes, mais ce fut surtout pour réprimer les révoltes du paganisme.

Son père avait commencé la transformation d'un peuple presque encore nomade en une nation; Étienne avait à cœur de faire cette nation grande et puissante; il créa la nationalité hongroise, il fut le fondateur du royaume catholique, apostolique de Hongrie.

La fondation de ce royaume, qui devait résister aux plus rudes épreuves et toujours renaître plus brillant, est intimement liée au développement du christianisme en Pannonie.

Malgré la piété et le zèle de Sarolta, malgré la bonne volonté et les efforts de Geiza, malgré la prédication et le dévoûment des missionnaires, la religion du vrai Dieu n'avait encore fait, à la mort du dernier duc, que relativement peu de prosélytes. Quelques seigneurs l'avaient acceptée, mais sans être pénétrés de son esprit. S'ils admettaient volontiers l'existence de ce Dieu que les missionnaires leur disaient tout-puissant, c'est que cette toute-puissance pouvait être plus grande que celle de leur ancien dieu et favoriser davantage leurs entreprises.

Pour le peuple, au contraire, pour la foule des malheureux et des opprimés, la toute-puissance de Dieu avait moins d'attrait, ce qui leur plut dans les enseignements de l'Évangile, ce fut le principe d'égalité. Entendre affirmer que devant Dieu, le seigneur ne comptait pas plus que le paysan et que le Sauveur était venu pour tous les hommes, qu'il était mort aussi bien pour racheter les petits et les humbles que pour sauver les grands et les puissants, étaient des pensées consolantes qui ne pouvaient manquer de faire adopter la religion enseignant ces réconfortantes vérités.

Mais ce qui devait faciliter l'accession des Magyars au catholicisme, ce fut la pureté absolue de leur

vie de famille. Pour obéir à la nouvelle loi, il ne leur fallait pas renoncer à des mœurs qui, chez d'autres peuples, formaient la base même de l'existence. Généreux de nature, ils comprirent et admirent le pardon; la charité leur fut facile, elle était dans leur cœur, tandis que leur tolérance innée leur permit de supporter ceux qui pratiquaient une autre religion qu'eux, puis de l'adopter lorsqu'ils se furent convaincus que pour embrasser la foi du Christ, ils n'aliéneraient pas leur liberté, cette liberté si chère aux Magyars qu'un auteur français a pu écrire : « J'ai fouillé jusqu'au fond l'âme hongroise et j'y ai trouvé ce grand mot : liberté ».

Au début, les nouveaux convertis répétaient *Je crois en Dieu, Notre Père*, comme une formule enchanteresse, semblable aux paroles magiques que proféraient leurs anciens sacrificateurs. Les missionnaires et les prédicateurs leur paraissaient être une espèce supérieure de *táltos* qui, comme eux, servaient d'intermédiaires entre la divinité et les hommes. La dévotion envers les saints ne leur semblait pas fort différente du culte qu'ils rendaient à leurs idoles. Aux cérémonies chrétiennes se mêlèrent des réminiscences du paganisme. Mais n'en fut-il pas ainsi un peu partout et l'Église ne dut-elle pas lutter longtemps avant de triompher complètement de la persistance de certaines traditions païennes dans ses cérémonies? Un des obstacles les plus importants à l'adoption rapide de la vraie foi par les

Magyars, c'est qu'elle leur fut apportée par des étrangers. Les missionnaires étaient pour la plupart d'origine allemande ou italienne, ils parlaient d'une religion nouvelle dans une langue étrangère et ils célébraient leurs offices dans une langue inconnue : le peuple ne les comprenait pas. Mais quelques années s'étaient à peine écoulées que les apôtres les plus zélés s'étaient approprié la langue du peuple qu'ils voulaient convertir ; ils eurent bientôt des disciples qui, pénétrés de leur doctrine et enflammés d'une ardeur de néophyte, prêchèrent, en hongrois, l'Évangile à leurs compatriotes.

Nombreuses furent les conversions qu'ils suscitèrent et la propagation de la religion fit des progrès constants. Le duc Étienne était opposé à toute mesure de violence ; il apaisa par sa douceur les velléités de résistance des grands ; ses décisions, qu'il ne prenait qu'après de longues réflexions et non sans avoir consulté ceux qui avaient sa confiance, étaient toujours empreintes d'une si grande équité que les plus mal intentionnés finissaient par être obligés de reconnaître l'esprit de justice qui les avait inspirées.

Quand le duc pensa que le terrain était suffisamment préparé, il rendit une Ordonnance prescrivant aux chefs, aux guerriers et à tout le peuple de recevoir le baptême et d'abandonner à jamais les pratiques de l'ancien culte. De grandes faveurs étaient accordées aux prisonniers de guerre et aux serfs qui

se faisaient baptiser; le duc Étienne libéra une partie des serfs de ses domaines; ceux des seigneurs furent pour la plupart rachetés et tous trouvèrent à s'occuper aux travaux des champs.

Ces mesures, tempérées cependant par bien des ménagements, ne pouvaient manquer de provoquer l'irritation des grands qui voyaient leurs intérêts menacés par ces innovations.

Parmi les mécontents se trouvait l'un des plus puissants seigneurs du pays, Koppány, comte de Sumegh, descendant de la famille d'Arpád. Il attira autour de lui tous ceux à qui les projets du duc Étienne déplaisaient, surtout parce qu'ils croyaient y voir une menace pour leur nationalité en même temps qu'un péril pour leur indépendance. Après quelques délibérations, il fut décidé qu'on attaquerait Étienne et qu'on essaierait de le renverser; car le doute n'était plus possible, sous la suprématie du chef Étienne, la nouvelle religion grandirait, les droits du duc se développeraient, empiétant sur ceux des autres chefs et la religion des ancêtres serait à tout jamais bannie du pays. Cependant, avant de commencer la guerre, Koppány fit une tentative de rapprochement dictée, non par l'esprit de conciliation ou par son attachement au culte des ancêtres, mais par les sentiments que lui inspirait la veuve du duc Geiza dont il demanda la main. La duchesse Adelhaïde était encore jeune et d'une beauté remarquable; peut-être se fût-elle laissé tenter par le sédui-

sant mirage du pouvoir, mais avant tout, elle était chrétienne, et sa foi lui était chère; elle y puisa la force de résister à toutes les brillantes séductions, repoussa l'offre de Koppány, préférant aux jouissances douteuses du pouvoir, les joies plus sûres et plus douces de la fidélité à la mémoire de son époux et à la continuation de son œuvre.

Ce refus irrite Koppány, il lance un dernier appel à ses partisans et soulève la Hongrie transdanubienne; les mécontents se réunissent dans les environs de Somogy, brandissant l'étendard de la révolte. Les troupes fort nombreuses — le paganisme comptait encore bien des adhérents — se mettent en route, brûlant, pillant sans pitié tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage.

Le duc comprend que c'en est fait de son autorité et de l'établissement de la religion, s'il laisse la révolte faire le moindre progrès. Il faut une répression sévère qui décourage à tout jamais les partisans du paganisme. Les seigneurs sont convoqués, ils amènent leurs guerriers et les serfs libérés sont appelés à faire partie de l'armée. Étienne, avant de se mettre en route, fait vœu, s'il remporte la victoire, d'offrir au couvent de Pannonhalma une large part des biens de Koppány et de ses partisans.

L'armée chrétienne s'avance à travers la forêt de Bakony et le duc Étienne y fait camper ses troupes; devant la tente ducale est placée la lance de saint Maurice, dans laquelle est enchassé un clou de la

vraie croix (1) ; la possession de cette précieuse relique inspire au duc Étienne une grande confiance, il espère, il est même convaincu qu'elle lui assurera la victoire. Il sait faire pénétrer ce sentiment dans l'esprit de ses guerriers, il les exhorte à se préparer au combat par la prière et le jeûne. Il leur distribue les drapeaux sur la soie desquels la duchesse Gizela a brodé les images de saint George et de saint Martin et il leur rappelle les grandes victoires remportées par les guerriers, grâce à la protection de ces glorieux patrons à qui il recommande les troupes magyares.

Mais avant de livrer la bataille, il restait au duc Étienne une étape à franchir, celle qui allait faire de lui le parfait combattant chrétien, un chevalier. Il avait passé la veillée des armes dans la prière. Dès l'aube, les troupes sont sur pied et entourent, bannières déployées, un autel érigé sur une éminence. L'épée que le nouveau chevalier va ceindre est déposée sur l'autel, près du livre des Évangiles. Le prêtre, vraisemblablement Astrik, monte à l'autel, bénit les insignes de la chevalerie et commence le sacrifice de la messe. Après l'Évangile, les chefs Hunt et Pázmány procèdent à la cinction de l'épée ; puis agenouillé au bas de l'autel, le nouveau chevalier répète, avec le prêtre, le *Credo*, il le fait avec une

(1) Cette lance est conservée au palais impérial de Vienne avec les joyaux de la Couronne.

conviction profonde et l'on sent que, pour lui, ce n'est pas une vaine formalité qui vient de s'accomplir : il a été armé chevalier pour la gloire de Dieu et de la Vierge Marie, et il consacrera sa vie à cette noble tâche sans jamais y faillir.

Ce n'est pas en son âme seulement que l'impression a été profonde, tous les combattants ont été pénétrés de la grandeur de la scène dont ils ont été témoins. Elle leur a inspiré une confiance invincible et quand le signal du départ sera donné, ils s'élanceront en avant aux cris de : *Pour Dieu, pour la Foi!*

L'aile droite de l'armée est sous le commandement de Hermann de Nurnberg, l'aile gauche est confiée à Tibold de Tannenburg, le centre est sous les ordres de Wenzellin, comte de Vasserburg, Hunt et Pázmány sont aux côtés du duc Étienne qui tient, en sa main droite, la lance de saint Maurice. Il s'agenouille, toute l'armée s'incline et les prêtres bénissent ces combattants qui offrent leur vie pour la défense de la foi.

Le signal est donné, l'armée s'avance et bientôt la rencontre a lieu, le premier choc est terrible, car tous les combattants luttent pour leur idéal, les guerriers d'Étienne veulent faire triompher le nom du Christ, mais les compagnons de Koppány veulent conserver le dieu de leurs ancêtres, ils ont à cœur de maintenir les traditions séculaires. Aussi la bataille est-elle ardente, acharnée, longtemps indécise ; à un moment, la victoire paraît pencher en faveur de

Koppány, il croit la tenir et, ivre de joie, il se jette au plus vif de la mêlée pour exciter encore ses troupes, mais il se trouve en face de Wenzellin; une lutte s'engage entre les deux chefs, tous deux y font preuve de courage, enfin Wenzellin, d'un formidable coup de sabre, décapite son adversaire. Il brandit la tête de Koppány comme un trophée et tandis que l'armée chrétienne pousse des cris de victoire, l'armée païenne se sent perdue, les combattants reculent et s'enfuient. Mais le duc Étienne sait se montrer magnanime; il défend de poursuivre les vaincus, car, dit-il, ils appartiennent à la même famille que les vainqueurs et il espère que la défaite qu'ils viennent de subir leur servira de leçon. Il promet oubli et pardon à tous les combattants qui recevront le baptême et ne se montre sévère qu'à l'égard des restes de Koppány qui, tirés à quatre quartiers, furent envoyés aux villes d'Esztergom, Veszprém, Györ et Gyula-Fehérvár, pour que chacun se rendît compte du sort qui l'attendait s'il se révoltait contre l'autorité légitime du duc (1).

Étienne ne voulut pas, comme Saül, s'enrichir des dépouilles des Amalécites; il ne préleva sur tout le butin que la part qu'il avait promise au couvent de Pannonhalma.

La victoire inspira aux rebelles une crainte salu-

(1) Thurócz, *Chron. Hung.* — Bonfini, *Rerum Hungaricarum.*

taire et l'autorité du chef s'en trouva accrue. Étienne profita du calme qui régnait pour se consacrer à son œuvre de prédilection. Animé d'un véritable zèle d'apôtre, il expliquait l'Évangile aux seigneurs qui l'entouraient, mais il ne dédaignait pas pour cela les humbles et les petits qu'il voulait amener à Dieu.

Le guerrier oubliait ses lauriers pour parcourir le pays; dans sa main droite, il ne tenait plus la lance de saint Maurice, mais un crucifix, il allait ainsi évangélisant ses peuples et partout où il passait, sans qu'il exerçât la moindre pression, par le seul effet de sa parole que l'on sentait vibrante de foi et de sincérité, il conquérait les habitants qui s'inclinaient et recevaient le baptême. Aussi, dit Werbœczy, saint Étienne peut-il être considéré comme le fondateur et le propagateur de la Foi dans son royaume et c'est bien par son roi que le peuple a été converti.

Au milieu de ces pérégrinations, le duc Étienne ne se bornait pas au rôle d'apôtre, il n'oubliait pas qu'il était le chef de ce peuple dont il voulait assurer le bonheur éternel, mais auquel il devait aussi procurer le bonheur terrestre. Il s'enquérait donc des besoins du peuple, observait ses habitudes, se rendait compte de ses désirs, et par ce contact, il acquit une expérience qui lui permit de donner au peuple magyar cette Constitution dont l'existence neuf fois séculaire prouve sur quelle base solide elle a été érigée.

Ce descendant de guerriers était épris de civilisation, de cette civilisation qui alors était le christianisme ; il voyait en lui la lumière qui doit éclairer le monde et il ne devait reculer devant aucun effort pour l'assurer à son peuple et la répandre dans son pays.

Aidé par quelques auxiliaires qui secondaient admirablement son ardeur, il fonda des couvents et fit construire des églises, celle de Veszprém était remarquable par le luxe de sa décoration, par la richesse des vases sacrés en métal précieux et ornés de pierreries. Les livres étaient encore rares et peu nombreux, cependant le duc savait s'en procurer assez pour en pourvoir toutes les églises ; il est vrai que certaines chapelles ne possédaient qu'un exemplaire unique ; aussi un chroniqueur contemporain mentionne-t-il le don de quarante volumes, fait au couvent de Pécs, comme un acte de générosité digne de louange. Ce don ne fut pas le seul, mais quand Étienne offrait des livres aux monastères, il était entendu que les moines en feraient de nombreuses copies que l'on envoyait ensuite aux églises.

Sa vaillante épouse le secondait dans la mesure de ses moyens ; elle brodait, de ses propres mains, les ornements sacerdotaux nécessaires à la célébration des offices. Elle créa des merveilles (1) qui aujourd'hui encore méritent de retenir l'attention ; c'était au couvent de Gandersheim qu'elle avait appris

(1) Chart., *Vita sancti Stephani.*

à faire ces fines broderies d'or, principale occupation des femmes à cette époque. La chasuble brodée offerte à l'église Notre-Dame, à Székesfehérvár, est conservée au Musée de Vienne, tandis que l'ornement destiné au pape Jean XIX est actuellement à Metz.

Le duc Geiza avait voulu son duché chrétien, mais en même temps affranchi de l'influence allemande; son fils voulait son peuple catholique, mais libre même d'une apparence de soumission à la domination teutonne.

Pendant que le catholicisme romain pénétrait en Hongrie par le nord et surtout par l'ouest, le catholicisme grec, venant de Constantinople, rencontrait des adhérents au sud de la Hongrie. Trop ignorant encore des choses religieuses, le peuple ne pouvait rien comprendre aux discussions théologiques et il adoptait le christianisme sans se préoccuper des nuances. Le duc Étienne, lui, comprit la différence qu'il y avait entre Rome et Constantinople et il se rallia aux véritables successeurs des apôtres.

En choisissant le catholicisme romain, il savait que sa décision lui réserverait plus d'une difficulté à surmonter, plus d'un obstacle à vaincre, mais on aime à constater l'intuition vraiment géniale, l'inspiration réellement divine, qui le poussèrent dans cette voie; neuf siècles à l'avance, il comprenait ce qu'un écrivain anglais (1) devait écrire de nos

(1) Lord Fitz William.

jours : « Il est impossible de former un système de gouvernement quelconque qui puisse être permanent ou avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine ».

Si par malheur, le duc Étienne avait choisi le schisme, la Hongrie aurait peut-être subi un jour la domination ottomane, et qui sait si elle n'eût pas échangé son catholicisme sans chef contre l'islamisme tout-puissant? Qui eût alors, au treizième siècle, opposé une barrière infranchissable aux hordes sauvages des Tartars? Qui eût, deux siècles plus tard, arrêté les « blasphémateurs du nom de Jésus »? qui eût empêché les Turcs de pénétrer en Allemagne et de franchir les Alpes? Qui eût sauvé le monde?

Les Magyars, féaux chevaliers de la chrétienté, ont formé un rempart invincible à l'invasion et ils empêchèrent les Ottomans de dépasser Vienne. Aussi un historien français a-t-il pu dire sans exagération : « Quand donc paierons-nous notre dette de reconnaissance à ce peuple béni, sauveur de l'Occident » (1)? Car « pour les Occidentaux ce qui doit dominer, c'est la reconnaissance des services que la Hongrie a rendus à la civilisation en mettant son corps au travers du chemin de la Barbarie (2) ».

Lors de l'avènement du duc Étienne, le monastère

(1) J. Michelet, *Histoire de France.*
(2) E. Sayoux, *Histoire générale des Hongrois.*

de Cluny attirait tous les regards par les réformes qu'il introduisait dans la vie religieuse; le monde admirait les vertus des moines et leur vie remplie par le travail, on les prit volontiers pour modèle et leur exemple ne contribua pas peu au rétablissement de la discipline dans le clergé séculier. On mit un terme aux déprédations dont les biens de l'Église avaient été l'objet; les évêques furent rappelés à une plus stricte observation des devoirs de leur charge, les prêtres durent adopter une vie plus conforme aux règles canoniques.

Le duc Étienne avait entendu parler du monastère de Cluny et il est établi qu'il échangea plusieurs messages avec le Supérieur des Bénédictins de la célèbre abbaye et qu'il lui envoya des présents. De même, il fut en rapport avec le Supérieur du couvent du Mont-Cassin à qui il offrit des présents d'une grande valeur. Il cherchait à s'entourer de lumières et il consulta les hommes remarquables de l'époque pour s'instruire sur la manière d'organiser le christianisme parmi son peuple.

L'évêque Adalbert, qui avait été chargé de former le cœur et l'esprit du jeune duc Étienne, était étranger, mais cette circonstance n'avait exercé aucune influence sur son élève qui resta profondément magyar; sa nationalité lui était chère et il voulait que la conversion de son peuple ne coutât rien à son patriotisme.

Ses travaux apostoliques commençaient à être

connus en dehors des frontières du pays et attiraient des missionnaires qui espéraient faire en Hongrie de nombreux prosélytes; la mort glorieuse du martyre hantait l'esprit de quelques-uns, mais cette attente fut déçue, car partout ils furent accueillis avec une sympathie qui facilita considérablement leur mission sans les exposer au moindre danger. Grâce aux mesures édictées par le duc Étienne, le clergé ne tarda pas à se recruter parmi les Hongrois, il devint national et occupa bientôt une situation qui le mettait au-dessus du clergé des autres pays. Les évêchés étaient fondés, mais il restait à les pourvoir de titulaires et Étienne attachait une grande importance à ce que l'épiscopat magyar relevât directement du Saint-Siège, sans passer par l'intermédiaire des évêques allemands ou de l'archevêque de Salzbourg. Il espérait obtenir du pape la nomination d'Astrik comme archevêque métropolitain de Strigonie, il pourrait alors choisir les évêques que le nouvel archevêque sacrerait, et ainsi serait assurée l'existence du clergé hongrois en même temps que son autonomie.

Esztergom était la ville natale d'Étienne, mais cette raison ne fut pas la seule qui le décida à y fixer sa résidence; sa situation à l'extrémité occidentale du pays avait influencé son choix, car il aimait et cherchait à se rapprocher des pays plus avancés. Il voulut faire d'Esztergom la capitale religieuse de la Hongrie, il y réussit et, aujour-

d'hui encore, on pourrait la nommer la Rome hongroise.

Aux yeux du chef des Magyars, le titre de duc était insuffisant pour lui permettre de traiter sur le pied d'égalité avec les souverains voisins et pour faire admettre son pays parmi les puissances chrétiennes. Il savait que plus un chef est puissant, plus il inspire de respect; aussi, dès qu'il eut compris ce que pouvait devenir son peuple, forma-t-il le projet de fonder un royaume. Peut-être même fut-il question de ce projet au moment de son mariage avec la fille de l'archiduc de Bavière, mais il n'est resté nulle trace de ces pourparlers.

Au moyen âge régnait l'idée que Dieu avait donné le gouvernement de la chrétienté à deux souverains, au pape pour les besoins spirituels, à l'empereur, pour les besoins temporels (1); eux seuls pouvaient disposer du pouvoir et en quelque sorte donner l'investiture. Le duché de Pologne, qui allait être érigé en royaume, en est un exemple. Le duc Chrobri Boleszláv savait qu'il ne pouvait obtenir que de l'empire et du Saint-Siège la couronne qu'il ambitionnait; il avait donc accepté la suzeraineté de l'Allemagne et le pape faisait préparer la couronne qu'il destinait au futur roi du Nord.

Cette suzeraineté, le duc Étienne ne voulait pas l'accepter et à aucun prix il ne l'eût subie. Il ne

(1) Sachsenspiegel.

voulait pas non plus ériger de sa propre initiative son duché en royaume, car il voulait que cette transformation, ou plutôt cette élévation, eût tout le prestige dont elle pouvait être entourée, et il savait que l'Église seule pouvait l'opérer ainsi en lui donnant, en même temps, la consécration religieuse. Dans la pensée des hommes de cette époque, la couronne, conférée par le représentant de Dieu, était plus qu'un vain emblème, elle donnait à celui qui la recevait un caractère religieux. La reconnaissance d'un royaume par le pape unissait d'une façon indissoluble le principe politique et le principe religieux, elle créait des droits et des devoirs nouveaux, elle donnait au roi le droit de s'occuper des choses religieuses, mais en même temps elle lui imposait le devoir de défendre l'Église.

Le duc des Magyars n'ignorait pas quelles responsabilités il allait assumer, mais il voulait une couronne royale et il ne voulait la tenir que du souverain pontife seul.

Grégoire V occupait le trône pontifical, il appartenait non seulement à la famille impériale, mais encore il devait la tiare à Othon III. Il était donc inutile à Étienne de tenter des démarches tant que les choses seraient en cet état. Othon III n'eût pas plus laissé ériger un royaume indépendant de l'Allemagne que Grégoire V n'eût accordé une couronne royale contre la volonté de son impérial protecteur.

Aussi le duc Étienne, tout en saisissant fort bien l'importance qu'aurait, pour le développement du christianisme, l'approbation par le Saint-Siège des mesures qu'il avait prises, ne voulait-il rien hâter. Il avait consulté son beau-frère, Henri de Bavière, et pris l'avis du prieur Astrik. Ce dernier, qui avait vécu quelque temps à Rome, avec l'évêque Adalbert, était au courant de ce qui se passait dans la Ville Éternelle, il put donc donner de bons conseils au duc Étienne qui les suivit, quoiqu'ils missent sa patience à une rude épreuve.

Le pape Grégoire V était jeune et pouvait, selon les prévisions humaines, occuper pendant de longues années la chaire de Saint-Pierre. Mais sa situation fut bientôt ébranlée par Crescentius, redevenu tout-puissant à Rome; il chassa Grégoire V de la ville des apôtres et le remplaça par Jean qui était d'origine grecque. L'empereur Othon III partit vers la fin de l'année 997 pour l'Italie et rétablit Grégoire V dans tous ses droits.

Sans se laisser décourager, le duc Étienne, attendant que les circonstances devinssent plus favorables, continuait à organiser la future Église de Hongrie, partageant le pays en un certain nombre de provinces qui deviendraient des évêchés, les dotant de terres et de revenus, fondant des couvents, appelant des religieux qui répondaient avec empressement aux désirs du duc leur assurant toute liberté et des avantages matériels considérables. Les églises

et les chapelles semblaient sortir du sol fécond de la Hongrie que le sang des martyrs n'avait pourtant pas arrosé.

Henri de Bavière avait fait partie de l'expédition impériale en Italie, on ne peut douter qu'il entretint Othon de la situation de la Hongrie et il est certain qu'à Rome, il plaida la cause de son beau-frère qu'il aimait beaucoup. Il vit aussi Gerbert, évêque de Ravenne, et lui exposa ce qu'avait déjà fait le duc Étienne pour la conversion du peuple magyar et ce qu'il se proposait encore de faire pour la propagation et pour l'établissement définitif du christianisme.

Ces faits n'étaient pas inconnus de Gerbert, qui avait l'habitude d'observer ce qui se passait et était fort au courant de tous les événements qui se produisaient en Europe.

Grégoire V mourut en 999 et son successeur fut le moine d'Aurillac, l'évêque Gerbert, qui prit le nom de Sylvestre II. L'archiduc de Bavière était encore à Rome au moment de l'élévation de Gerbert au trône pontifical.

Le nouveau pape se préoccupait beaucoup de la conversion des peuples païens et y attachait une grande importance ; mais tout en la désirant, tout en y contribuant le plus largement possible, il apportait un grand soin à ne pas attenter à l'indépendance des peuples qui adoptaient l'Évangile ; aussi, malgré la reconnaissance qu'il pouvait devoir à l'empereur, ne

voulait-il pas créer de nouveaux vassaux à l'Allemagne.

Ce pape français, qui, par sa science et ses connaissances profondes, joua un si grand rôle parmi ses contemporains, voulait établir l'indépendance du Saint-Siège, développer en même temps l'influence de la papauté et augmenter ainsi sa puissance sur le monde entier.

Les projets dont l'archiduc de Bavière avait entretenu l'évêque Gerbert devaient plaire à Sylvestre II et, lorsqu'en l'an mille Étienne envoya solennellement le Supérieur du couvent de Pannonhalma, Astrik, à Rome, les voies étaient préparées. Astrik avait pour mission d'exposer au pape ce qu'avait fait le duc Étienne pour la conversion des Magyars et pour le développement du christianisme. En moins de trois ans, le peuple avait embrassé la foi nouvelle, le pays était prêt à recevoir les dignitaires de l'Église, les évêchés étaient fondés et richement dotés, le duc était prêt à en fonder de nouveaux, il priait donc le Saint-Père, par l'intermédiaire de son envoyé, de recevoir la Hongrie, nouvellement convertie, au nombre des États chrétiens, de lui donner sa bénédiction apostolique, d'approuver l'érection des évêchés, de confirmer les évêques nommés et en même temps d'agréer qu'il prît la qualité de roi et qu'il en portât les insignes afin de donner plus d'autorité à tout ce qu'il règlerait pour l'honneur de Dieu ainsi que pour la propagation de la foi et de la religion chrétienne.

Le futur archevêque de Strigonie se met en route. C'est à un historien français, A. Thierry, que nous empruntons le récit de son voyage.

« Cependant un événement considérable allait s'accomplir sur la frontière même du pays des Magyars et donner aux Polonais une sorte de suprématie chrétienne parmi les Barbares du nord de l'Europe. Cet événement, c'était l'élévation du duc Miesco à la royauté qu'il ambitionnait ardemment et depuis tant d'années (1). Le siège de saint Pierre était alors occupé par un des plus savants hommes qui s'y soient assis, le Français Gerbert, autrement dit Sylvestre II, à qui sa grande perspicacité, ses vastes études et son penchant pour les sciences occultes valurent au moyen âge un certain renom de sorcellerie. Tout sorcier qu'il était, ou qu'on le croyait, Gerbert se laissa abuser sur le caractère personnel de Miesco et sur la réalité des conversions que le néophyte prétendait avoir provoquées et obtenues parmi ses sujets. Dans son erreur, il promit au duc tout ce que le duc demandait, bénédiction apostolique, titre royal et diadème, et il fit fabriquer à son intention une couronne digne par sa beauté et sa richesse du chef de l'Église. Déjà même, il avait fixé le jour où il recevrait l'envoyé de Miesco, l'évêque de Cracovie, Lambertus, à qui il voulait remettre de sa main le bref apostolique et le diadème :

(1) Chart., *Chron. Hung.*, 5.

encore quelques semaines et le duc des Polonais sera le premier roi chrétien des races du Nord. Dieu se souvint alors que cinq siècles et demi auparavant, la sainte cité de Rome avait été menacée d'une grande profanation, lorsqu'Attila s'avançait avec toutes ses forces pour l'anéantir. Il se souvint aussi qu'il avait envoyé un ange pour arrêter le Barbare dans sa marche et que l'ange avait promis au nom du Christ *qu'un jour viendrait où la génération du roi des Huns obtiendrait dans ces mêmes murs de Rome et de la main du successeur des apôtres une couronne qui n'aurait point de fin.* Le Seigneur comprit que le moment de remplir sa promesse était venu (1). Aussitôt il inspire au duc Étienne l'idée de réclamer pour lui-même, du souverain pontife, la bénédiction apostolique et le titre royal en récompense de son mérite et des fruits de son apostolat.

« Étienne convoque donc à une Diète générale les évêques, les magnats et le peuple du duché de Hongrie, il leur expose ses travaux, il leur confie ses désirs et tous décident qu'il faut députer à Rome Astricus, évêque de Strigonie, pour mettre aux pieds du Saint-Père la demande d'Étienne et le vœu du peuple hongrois.

« Astricus part et les ambassades cheminent sur la même route sans le savoir ; une seule journée de marche les sépare, mais, par la volonté de Dieu,

(1) Chart., *Chron. Hung.*, 5.

Lambertus s'est attardé et Astricus a pris les devants. Tous les deux ignorent qu'ils se rendent au même lieu, pour le même objet; leurs peuples l'ignorent aussi et le pape Sylvestre ne sait rien, sinon que l'envoyé polonais doit se présenter devant lui au jour convenu dès les premiers rayons du soleil. Parée d'ornements inaccoutumés, la salle du palais pontifical est disposée pour l'audience; la couronne destinée à Miesco est là; les orfèvres l'ont fabriquée de l'or le plus pur, incrustée des pierres les plus éclatantes (1). Jamais l'art n'a rien produit de si beau et jamais aussi la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ n'a doté un objet matériel de plus de grâces et de promissions pour ce monde et pour l'autre.

« Préoccupé de la cérémonie du lendemain, Gerbert commençait à céder au sommeil, quand une vision du ciel éblouit ses yeux. Un ange lui apparaît et lui dit : Sache que demain, au point du jour, les envoyés d'une nation inconnue, fille de la Hongrie orientale, mais dépouillée de la férocité du paganisme, viendront te demander à genoux une couronne pour leur duc (2). Celle que tu destinais à Miesco, donne-la-leur, car elle leur appartient et Miesco ne doit point la posséder. De lui sortira une génération maudite...

« Après avoir prononcé ces paroles, l'ange disparaît aux regards de Sylvestre.

(1) Chart., *Chron. Hung.*
(2) Chart., *Chron. Hung.*; Id., *Vit. S. Stephan.*

« Les premiers rayons du jour coloraient à peine le faîte du palais papal que les envoyés de Hongrie entrent à Rome et ils sont bientôt devant le pontife.

« Prosterné au pied de son trône, l'évêque de Strigonie expose humblement les travaux du duc Étienne, et le vœu du peuple hongrois qui réclame pour son chef la bénédiction apostolique et le titre de roi : Sylvestre en l'écoutant laisse éclater son allégresse, car il se rappelle les paroles de l'ange et reconnaît la vérité de sa vision. Il l'encourage avec une bienveillance paternelle. Exécuteur des promesses du Christ, il livre, pour être remise au descendant d'Attila, cette couronne qu'il avait fait fabriquer avec tant de sollicitude et qu'il avait enrichie de tous les dons du ciel et de la terre, gage mystérieux qu'il avait préparé à son insu, prix du marché jadis conclu entre Jésus-Christ et son fléau pour le rachat de Rome et des ossements des apôtres.

« Sylvestre, admirant les voies de Dieu, accorde une autre grâce encore au duc Étienne; il lui fait don d'une croix qui doit être portée devant lui comme marque de son apostolat (1).

« *Je ne suis que l'apostolique, dit-il à l'évêque* « *Astricus, Étienne est l'apôtre élu de Dieu pour la* « *conversion de son peuple* » (2).

(1) Chart., *Vit. S. Stephan.*

(2) « Ego sum Apostolicus, ille vero Christi apostolus ». Chart., *Vit. S. Stephan.*).

« Chargée de ces précieux trésors et d'une lettre qui renferme la bénédiction du Saint-Père, l'ambassade se remet en route sans perdre un instant et regagne à toute vitesse les bords du Danube.

« Le lendemain, c'est le tour de Lambertus et des envoyés polonais. Aux premiers rayons du jour, ils entrent dans le palais pontifical, mais le Souverain Pontife les accueille par les paroles d'Isaac à Ésaü : « Un autre est venu qui a dérobé la béné-« diction de son frère » (1).

« Ainsi par la vertu d'Attila, non seulement les Hongrois possèdent cette couronne *d'une durée infinie* qui leur était promise depuis tant de siècles, mais ils l'enlèvent aux Polonais, leurs rivaux et leurs prédécesseurs dans la voie du Christ. Le peuple magyar est l'Israël des peuples du Nord, conquis par l'Évangile à la civilisation ».

Même sans y être conduit par un songe, le pape Sylvestre II eût accordé au duc Étienne la couronne que sollicitait son ambassadeur. Sa perspicacité et son sens profond des choses de la politique lui permettaient de saisir ce que la demande du duc des Hongrois avait de légitime et de fondé; grâce à une intuition remarquable, il se rendit compte des conséquences que pourrait avoir pour la chrétienté la fondation d'un nouveau royaume catholique à l'est de l'Europe. Aussi accorda-t-il sans hésitation

(1) Chart., *Chron. Hung.*

tout ce que demandait Astrik : l'investiture royale et la confirmation de toutes les mesures que le duc avait prises pour l'organisation ecclésiastique de la Hongrie. Outre le titre de roi, il décerna au duc Étienne le titre d'apôtre, et à la couronne, il joignit la croix apostolique, semblable à celle des nonces et des légats (1). Le Saint-Siège accordait ainsi au premier roi de Hongrie, le droit de représenter le pape dans ses États et par conséquent d'y organiser les diocèses, de distribuer les bénéfices et d'en choisir les titulaires (2).

Les successeurs du roi Étienne placèrent la croix apostolique dans leurs armes et, avec la dénomination d'apôtres, conservèrent la puissance apostolique (3). A la fin du onzième siècle, saint Ladislas et Kálmán le Bibliophile, son successeur, exercèrent dans toute sa plénitude ce droit que le pape Grégoire VII venait de confirmer. Le Saint-Siège essaya, au douzième siècle, d'amener Béla III à renoncer à quelques-unes des prérogatives accordées par Sylvestre II, mais le roi de Hongrie, tout en restant plein de déférence à l'égard de la Cour de Rome, ne voulut abandonner aucun de ses droits ; il voulait conserver à l'Église hongroise l'indépendance que ses ancêtres lui avaient acquise (4). Lorsque l'inva-

(1) Kollár, *Historia diplomat. juris patronatus.*
(2) Bollandistes, *Act. Sanct.*, 2 sept. — Lausser, *Gerbert.*
(3) Werbœczi, *Opus tripartitum juris consuetudinarii.*
(4) Katona, *Hist. critica ducum Hungar.*

sion des Mongols eut ruiné la Hongrie, Béla IV dut songer à la réorganisation de son royaume; il le fit sur les mêmes bases que l'avait établi le roi Étienne. Quelques évêques prétendirent alors ne tenir leurs titres et leurs droits que du Saint-Siège, le roi protesta et Innocent IV enjoignit aux prélats hongrois de se soumettre aux constitutions anciennes (1).

Les rois de la famille d'Arpád qui succédèrent à Béla IV continuèrent à défendre l'autorité apostolique qui leur avait été conférée. Les princes d'Anjou, malgré ce qu'ils pouvaient devoir à Rome, ne laissèrent pas attenter aux privilèges religieux légués par leurs prédécesseurs, et Sigismond fit confirmer, en 1414, au concile de Constance, le titre de légat perpétuel du roi de Hongrie, en même temps que l'indépendance de l'Église magyare (2). Le roi de Hongrie porte aujourd'hui encore, dans les actes officiels, le titre de Roi Apostolique.

Ainsi qu'on vient de le voir, le nouveau royaume ne fut pas seulement traité par Sylvestre II sur le même pied que les autres puissances chrétiennes de l'Europe, que la France, que l'Allemagne, mais encore le Saint-Siège lui accordait des faveurs qu'aucun autre peuple n'avait obtenues (3). Et mal-

(1) Palma, *Notitia rerum Hungaricarum*, *Béla*.

(2) Werbœczi, *Opus tripartitum*.

(3) En 1870, l'évêque Jekelfalussy, qui avait publié la Bulle sur l'Infaillibilité sans demander l'autorisation du roi, fut

gré ces rares prérogatives, la Hongrie n'aliéna nullement son indépendance; l'Allemagne n'avait fait aucune opposition à l'érection du duché en royaume, l'évêque de Salzbourg avait renoncé à son rêve de devenir le métropolitain des évêques hongrois et d'imposer son autorité à la nouvelle Église magyare. On avait compris à Rome que la Hongrie ne serait tout à fait catholique que si elle restait absolument libre, et les historiens allemands commettent une erreur lorsqu'ils disent que le duc Étienne obtint la couronne royale de Sylvestre II « sur les conseils et par la grâce d'Othon III ».

Du reste, la lettre remise, en même temps que les insignes de la royauté, par le pape à l'envoyé du duc Étienne, prouve que l'empire d'Allemagne ne fut pour rien dans la fondation du royaume de Hongrie. Cette lettre a été conservée, et quoique certains auteurs en contestent l'authenticité, nous croyons intéressant de la reproduire :

« Les députés de votre noble personne, principa-
« lement notre bien-aimé frère Astric, évêque de
« Colocza, en se présentant à notre audience, ont
« vivement réjoui notre cœur. Leur mission près de
« nous a été d'autant plus facile, que nous-même,
« averti par un message céleste, nous attendions
« ardemment ces ambassadeurs d'une nation qui

cité *ad audiendum verbum regium* devant le Conseil des Ministres, et le ministre-président lui reprocha d'avoir violé le *Jus placeti*.

« nous était inconnue. Heureuse mission qui fut « précédée par un message angélique et décrétée « dans les conseils de Dieu avant de nous parvenir « à nous-même ! Elle est vraiment l'œuvre non de « *l'homme qui veut et qui court, mais du Dieu qui « fait miséricorde, qui change à son gré les temps et « les âges, transfère et constitue les royaumes, illu- « mine les profondes ténèbres au rayon de cette lu- « mière qui éclaire tout homme venant en ce monde.*

« Grâces donc soient rendues à Dieu le Père et à « Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui de nos jours a « trouvé un nouveau David, le fils de Geiza, un « homme selon son cœur. Il a fait luire à ses yeux la « divine lumière, il l'a suscité pour devenir le pas- « teur d'Israël, le chef du peuple Hongrois, nation « élue. Nous n'avons que des éloges pour votre « piété envers Dieu et votre respectueux dévoue- « ment pour la Chaire Apostolique, sur laquelle, « malgré notre indignité, nous sommes assis. Soyez « béni pour la libéralité magnanime avec laquelle « et par la bouche de vos ambassadeurs et par les « lettres de Votre Sublimité, vous avez offert au « bienheureux Pierre, prince des apôtres, le royaume « et la nation dont vous êtes le chef ainsi que tout « ce qui est à vous et votre personne même. C'est « là un acte vraiment royal qui mérite et présage « le titre de roi que vous sollicitez de nous. En con- « séquence, très glorieux fils, nous vous accordons « de grand cœur tout ce que vous nous avez de-

« mandé à nous-même et au Siège Apostolique, le « diadème et le titre de roi, avec pouvoir d'ériger « la métropole de Strigonie et les évêchés suffra- « gants. Par l'autorité du Dieu tout-puissant, au « nom des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous « vous conférons et concédons avec la bénédiction « apostolique les divers privilèges que vous avez « sollicités.

« Le royaume que votre magnificence a offert à « Saint Pierre, la nation des Hongrois, présente et « à venir, nous les recevons en la protection de la « sainte Église romaine et les donnons à tenir, gou- « verner et posséder, à votre prudence et à celle de « vos légitimes successeurs. Ceux-ci, quand ils au- « ront été régulièrement élus par les magnats, se- « ront tenus de nous rendre de même à nous et à « nos successeurs, par eux-mêmes ou par leurs en- « voyés, l'obéissance et le respect qui nous sont « dus, de se montrer soumis à la sainte Église ro- « maine qui regarde ses sujets, non comme des « serviteurs mais comme des enfants ; de persévérer « fermement dans la foi catholique et de travailler à « sa propagation. Daté à Rome, le 27 du mois de « mars de l'an 1000. » (Gerbert, *Epist.* c. c. X, V, III) (1).

En même temps qu'il obtenait le titre de roi pour son maître, Astrik voyait ses mérites reconnus :

(1) Darras, *Histoire de l'Église,* t. XX, § V, p. 367.

le pape lui accordait le pallium et l'instituait archevêque métropolitain de Strigonie.

Heureux du succès de sa mission, Astrik reprit en se hâtant la route de la Hongrie, mais la bonne nouvelle qu'il apportait l'avait précédé et dès qu'il eut franchi la frontière, il vit le peuple accourir à sa rencontre pour saluer la couronne sacrée qui devait dès lors prendre le nom de *Sainte Couronne* qu'elle a toujours porté depuis.

Ce présent apostolique, enrichi de tous les dons du ciel et de la terre, gage mystérieux du marché conclu quelques siècles auparavant entre Dieu et son *fléau*, est pour la Hongrie plus qu'un objet sacré, c'est le palladium du pays des Magyars.

La *Sainte Couronne* a la forme d'une demi-sphère sur laquelle se croisent deux demi-cercles à l'intersection desquels se trouve une croix latine. Sur le devant, dans un encadrement de rubis, d'émeraudes et de saphirs, se trouve la figure de Jésus-Christ en émail; à l'opposite est placée la figure de la Vierge; les bords de la couronne sont ornés de médaillons représentant les saints apôtres Jean, Barthélemy, Pierre, André, Paul, Jacques, Thomas et Philippe. Les deux cercles sont recouverts de médaillons, séparés par des lignes de brillants; ces médaillons renferment les images de saints et de martyrs.

L'inflexion de la croix qui surmonte la couronne a été produite par un accident survenu quand la reine Isabelle, sur le point d'être faite prisonnière,

mit précipitamment la *Sainte Couronne* dans un coffre trop petit et la faussa pour l'y faire entrer.

La croix apostolique offerte par Sylvestre II était en or massif; c'est sur cette croix que les rois prêtent serment au moment du couronnement.

Parmi les autres insignes servant au couronnement des rois, il faut encore citer : l'épée royale qui date de l'époque de saint Étienne ; le globe qui est surmonté de la double croix ; on y voit les armes de la famille d'Anjou, où se retrouvent les fleurs de lys ; les quatre lignes transversales représentent les principaux fleuves de la Hongrie.

Le manteau que tous les rois ont porté au moment de leur couronnement, fut commandé par le roi Étienne et la reine Gizela, en 1031, aux religieuses du couvent de Veszprémvölgy pour être offert à l'église de Székesfehérvár, où il servit d'abord de vêtement sacerdotal. Il est en étoffe de soie bleu de ciel, brodée en or. Au milieu est représentée l'image du Christ ; au-dessous, celle de la Vierge ; tout le tour du manteau est orné de broderies figurant des prophètes, des saints, des martyrs. Il n'y manque pas non plus, suivant l'usage de l'époque, le portrait des donateurs, à l'extrémité de droite, celui de Gizela, et à gauche, celui d'Étienne (1).

(1) Ce manteau est fort bien conservé; dans une guirlande courant tout autour, on lit l'inscription suivante . *Casvla hec operata et data ecclesiæ sanctæ mariæ sitæ in civitate alba,*

Après la couronne, ce manteau était un des emblèmes les plus importants de la royauté. Il y avait encore la coupe, la ceinture, etc. Mais quelques-uns de ces insignes furent égarés et, par une bizarre coïncidence, chaque fois qu'un de ces objets était perdu, un malheur arrivait au roi. La crédulité expliqua à sa façon ces coïncidences et l'on comprend l'attachement profond que le peuple éprouve pour les précieuses reliques, qu'à travers neuf siècles, la Providence lui a conservées et surtout pour la *Sainte Couronne* qui, dès son origine et en vertu sans doute de cette origine, a toujours exercé sur le peuple magyar une sorte d'influence religieuse.

Pour les Magyars, la *Sainte Couronne* n'est pas un simple emblème, c'est la royauté elle-même ; elle n'appartient pas à celui qui en est possesseur, elle reste la propriété du peuple ; elle est, comme nous l'avons dit, le palladium sacré de la nationalité hongroise.

Quoique pendant trois siècles la royauté semble héréditaire, elle ne l'est pas dans le sens absolu du mot ; les Hongrois restent fidèles au serment de leurs ancêtres, ils choisissent pour souverain « un membre de la famille d'Almos ». Mais cette élection ne suffit pas, d'après le droit nouveau, c'est une préparation à la royauté, le couronnement seul fait les rois (1). « Non est rex nisi coronatus. »

anno incarnationis XPI (a. m. Christi) MXXXI, indiccione XIII a stephano rege et gisla regina.

(1) Ranzan, *Hist. Hungar.*

Les décrets d'un roi élu, mais non couronné, étaient sans valeur, ils n'acquéraient force de loi que si le roi les sanctionnait après son couronnement. Si l'élu mourait avant d'être couronné, ses actes étaient considérés comme nuls et son nom ne figurait pas sur la liste des rois (1).

Quand plus tard l'Église, ayant des différends avec les rois de Hongrie et la noblesse, essaya de transporter à une autre couronne les bénédictions attachées à la *Sainte Couronne*, ce fut toujours sans résultat. Le peuple n'avait foi qu'en la couronne de saint Étienne. On essaya même une fois d'en composer une avec les reliques du saint roi, on la posa sur la tête du nouveau monarque, mais son imposition ne fit pas un roi.

Aussi les reines qui n'exerçaient pas le pouvoir étaient-elles couronnées sur l'épaule droite. Marie d'Anjou (2), fille de Louis le Grand, qui fut couronnée roi de Hongrie exerça effectivement le pouvoir royal.

La constitution politique hongroise donna à la *Sainte Couronne* une juridiction spéciale, elle avait des officiers chargés de veiller sur elle comme sur le plus précieux dépôt.

Enfermée dans un triple coffre en fer, la *Sainte Couronne* était déposée à Buda, dans une partie de

(1) *Jus consuet. Hungar.*
(2) Voir E. Horn, *Marie d'Anjou, roi de Hongrie.*

l'église du château qui était munie d'une porte solide, constamment surveillée. A Visegrád, elle était mieux défendue encore, la forteresse étant construite sur un rocher à pic plongeant dans le Danube là, où ses flots majestueux quittent brusquement la direction orientale pour se précipiter vers le sud. Une petite chapelle avait été construite pour recevoir la *Sainte Couronne*, la porte en était murée et deux gardiens passaient la nuit, à tour de rôle, contre cette porte qu'ils ne devaient pas perdre de vue pendant le jour. Pour la mettre à l'abri de tout coup de main, une milice nombreuse et bien armée gardait la forteresse. C'était parmi les prélats et la noblesse du royaume que la Diète choisissait les deux dignitaires, conservateurs responsables de la *Sainte Couronne;* on les nommait duumvirs. Ils devaient s'engager, par serment, à défendre, au péril de leur vie, le dépôt qui leur était confié; ils ne devaient laisser briser la clôture que sur la présentation d'un décret rendu après délibération par les trois Ordres.

Ces mesures prouvent quelle importance on attachait à la conservation de l'emblème de la royauté; cependant ces précautions ne l'empêchèrent pas d'être exposé à plus d'une vicissitude.

Un prétendant parvint un jour à s'emparer de la *Sainte Couronne* et l'égara en chemin..... En 1440, Élisabeth voulant défendre les droits de son fils, Ladislas le Posthume, contre le roi de Pologne,

mit la *Sainte Couronne* en gage chez un de ses parents, Frédéric III, empereur d'Allemagne, pour se procurer les ressources qui lui manquaient. Elle obtint 2.800 ducats; par l'acte passé alors, on sait que la couronne était ornée de 53 saphirs, 80 rubis, 1 émeraude, 328 opales, et pesait 9 marcs, 6 onces.

Par suite du refus de Frédéric de restituer la couronne, une guerre acharnée s'engagea entre lui et le roi Mátyás Corvin; enfin un traité fut conclu et la couronne rendue à la Hongrie. Un écrivain contemporain raconte que lorsque le roi la ramena de Vienne, les Hongrois voulurent traîner, avec des rubans et des guirlandes, le carrosse qui la renfermait, et que les paysans accoururent des points les plus éloignés du royaume pour la reconnaître et se prosterner devant elle.

Après le désastre de Mohács, lorsque Soliman envahit la Hongrie, l'empereur Ferdinand voulut enlever la couronne de Visegrád; mais les gardiens s'y refusèrent, sans un décret de la Diète. Leur excès de zèle fit perdre un temps précieux, pendant ces discussions, les Turcs pénétrèrent dans la forteresse et s'emparèrent de la couronne dont ils firent cadeau à Szapolyai, qui la restitua à Ferdinand lorsque la paix fut signée.

Le fils de Marie-Thérèse, Joseph II, dont les Hongrois avaient sauvé le trône impérial, mit tout en œuvre pour s'emparer de la *Sainte Couronne*, qui se

trouvait alors au château de Presbourg ; sous le prétexte qu'il voulait établir une faculté de théologie dans le château, il donna l'ordre aux duumvirs d'envoyer la couronne à Vienne. On protesta contre cet acte arbitraire, mais en vain ; un second ordre, comme Joseph II savait en donner, brisa toute résistance. Le palladium de la Hongrie lui fut enlevé et transporté en Autriche. La nation protesta encore, elle s'opposa aux innovations de l'empereur-roi, qui comprit enfin qu'il fallait compter avec la volonté d'un peuple énergique et il lui restitua les emblèmes royaux. La *Sainte Couronne* fut rapportée, en 1790, au château de Buda et saluée par une salve de cinq cents coups de canon. Pendant que le canon tonnait encore, Joseph II rendait le dernier soupir. N'ayant pas été couronné roi de Hongrie, il ne compte pas parmi ses souverains légitimes (1).

Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, la couronne subit encore plusieurs changements de résidence ; au moment des guerres de Napoléon Ier, elle fut transportée à Munkács, puis à Buda et à Éger, pour revenir enfin à Buda ; la guerre pour l'Indépendance l'exposa à de nouveaux périls ; elle fut transportée à Debreczen et de là, à Orsova, mais les derniers combattants qui l'y avaient apportée ne voulurent pas qu'elle quittât le sol de la patrie. Avant de prendre le chemin de l'exil, ils cherchèrent un

(1) Boldényi, *La Hongrie historique.*

endroit favorable pour la mettre à l'abri ; leur choix tomba sur un rocher, au pied du mont Alion, dans la vallée qu'arrose la Czerna avant de se jeter dans le Danube.

Ce ne fut qu'en 1853 qu'on la retrouva ; elle fut ramenée par un bateau spécial à Vienne et transportée ensuite à Buda où elle est maintenant conservée. Le roi de Hongrie, François-Joseph, a fait ériger une chapelle au pied du mont Alion et une plaque de marbre blanc marque l'endroit précis où la *Sainte Couronne* reposa (1).

Quelques historiens ont constaté que chaque fois que, par un événement quelconque, la *Sainte Couronne* n'a plus été en la possession des Magyars, la vie politique a paru suspendue chez la nation.

Dès qu'Astrik fut de retour, le duc Étienne fixa la date de son couronnement ; il choisit un jour cher à son cœur, celui de l'Assomption de la Vierge Marie.

La cérémonie eut lieu à Esztergom, le 15 août de l'an mil un. Le roi Étienne et la reine Gizela furent

(1) Ce fut dans cette chapelle, à laquelle conduit une magnifique allée de peupliers, qu'au mois de septembre 1896, le roi, entouré des prélats, des hauts dignitaires et d'un certain nombre d'invités, assista à la messe avant d'aller procéder à l'inauguration du canal des Portes de Fer. Trois évêques bénirent ensemble la nouvelle route que les Romains avaient renoncé à frayer, mais que les Hongrois venaient d'ouvrir à la navigation.

couronnés avec toute la pompe que les Hongrois d'alors savaient déjà déployer et à laquelle s'ajouta la solennité des consécrations religieuses. L'onction sainte dont le représentant de l'Église marquait le front du nouveau roi faisait descendre en lui la délégation divine du pouvoir; le roi sacré devenait, de par Dieu, le chef de l'État, mais, en même temps aussi, le père du peuple. Car, dans l'esprit de l'Église, le sacre n'était pas une reconnaissance de la puissance royale sur le peuple, c'était surtout une consécration de l'union indissoluble formée entre le peuple et son roi. Aussi, lorsque le prélat consécrateur, avant de poser la couronne sur la tête du nouveau roi, consulte par trois fois les assistants et le peuple, se trouve-t-il d'accord avec les anciennes traditions politiques et les droits des Magyars. Cette consultation du peuple, dans la cérémonie du couronnement, est une réminiscence des usages pratiqués autrefois pour l'élection des chefs et dans aucun pays peut-être ne s'est trouvée plus justifiée la maxime : *Omnis potestas a Deo per populum.*

CHAPITRE TROISIÈME

LA CONSTITUTION STÉPHANIQUE

Étienne est devenu roi, son nouveau titre le place au-dessus de tous, il est la personnification du peuple qu'il doit gouverner conformément aux coutumes antérieurement établies. Il est devenu le défenseur de l'Église en même temps que le dispensateur des biens au clergé. Il a créé la noblesse, il en est le chef et le juge. Il organise une armée pour défendre le pays et, en cas de besoin, pour faire respecter par tous, aussi bien par les grands que par les petits, la loi, puissance suprême qui est au-dessus du roi lui-même. Il a coopéré à sa création, il doit donc se courber sous son joug s'il veut que les autres la respectent. Aussi ne prend-il aucune décision importante sans consulter les grands du royaume qui prennent dès lors le nom de *magnats*, il sait qu'il a été élu par eux et qu'il ne peut décliner leur concours.

Du reste, les Hongrois n'abandonnèrent pas leur droit de prendre part aux délibérations législatives. Almos, Arpád avaient convoqué les grands pour leur

soumettre leurs projets; aussi Étienne ne songea-t-il pas à soustraire aux descendants des compagnons de ses ancêtres le droit de collaborer aux décisions à intervenir dans les affaires du pays. Le pouvoir des Assemblées n'était pas un vain mot; car les députés y discutaient les actes du souverain, et plus tard les rois durent, avant d'être élus, prêter le serment de respecter et de défendre la Constitution, de maintenir les limites des frontières, de les étendre s'il était possible, bref, de sauvegarder l'honneur de la *Sainte Couronne* (1). Plus tard, les Assemblées furent quelquefois appelées à sanctionner un traité, à déclarer la guerre, et un prince les consulta même sur un mariage qu'il projetait.

Ce fut à Esztergom que le roi Étienne convoqua les magnats et les barons pour leur soumettre la Constitution qu'il venait de former (2), car c'est bien à lui seul que revient tout le mérite de cette Constitution stéphanique, composée de dispositions très avancées pour l'époque. Étienne y fait preuve d'un esprit vraiment supérieur et il fallait à ce jeune monarque une intelligence vaste, une perspicacité rare pour concevoir un ensemble de lois assez sévère pour obtenir l'obéissance d'un peuple décidé à ne pas laisser attenter à sa liberté, assez souple pour s'adapter à tous les besoins d'un vaste pays, et ce-

(1) Pray, *Annales regnum.*
(2) Péterfi, *Concilia Hung.*

pendant assez équitable pour satisfaire la nation tout entière et assurer son avenir.

On nous permettra donc d'exposer en quelques pages les grandes lignes de cette œuvre qui est un des titres de gloire du roi Étienne le Saint.

Il fonda trois Ordres : le haut clergé, la noblesse (*seniores domini*), composée des descendants des anciens chefs, et enfin la petite noblesse (*nobiles servientes regales*) à laquelle appartenaient les chevaliers. A chacun de ces trois Ordres, Étienne attribua des fonctions distinctes dans l'État. Quoique à cette époque l'influence du clergé et de la noblesse fût déjà prépondérante, les décisions prises par les trois Ordres réunis n'avaient force de loi que si elles avaient obtenu la majorité de tous les Ordres et si elles étaient sanctionnées par le roi.

L'archevêque, primat d'Esztergom, le palatin, le juge de la Cour, et quelques magnats, formaient une sorte de conseil du roi (1), qui s'occupait des principaux départements de l'administration et avec qui le roi Étienne partageait les responsabilités du gouvernement, car il comprenait qu'il ne pouvait seul pourvoir à tous les détails de l'administration d'un aussi vaste pays et il savait que l'autorité royale n'aurait pas à souffrir en s'entourant de sages conseillers. Tous les membres de ce sénat stéphanique n'étaient pas choisis par le roi, puisque certaines

(1) S. Stephani *Decret*.

fonctions élevées donnaient le droit d'en faire partie, aussi le conseil pouvait-il, en cas de nécessité, s'opposer aux transgressions ou aux empiétements du souverain.

Les deux Ordres laïques avaient des droits égaux, leurs personnes étaient assurées contre l'arbitraire, leurs propriétés leur étaient garanties et le droit de succession, assuré; ils pouvaient cependant perdre leurs droits s'ils trahissaient la patrie ou s'ils commettaient un crime de lèse-majesté. Ces deux Ordres n'étaient soumis qu'au roi et au palatin, ce qui mit fin au pouvoir des descendants des anciens chefs.

Le palatin était, après le roi, le premier personnage dans l'État; tuteur-né du roi mineur, il devait gouverner en son nom jusqu'à sa majorité. Il possédait un pouvoir très étendu, en même temps administratif, militaire et judiciaire. Il avait seul le droit, à la mort du roi, de convoquer les Assemblées, pour l'élection de son successeur, et le couronnement était nul s'il n'y assistait.

Il avait le rang de général en chef des armées et devait veiller au maintien de l'ordre, intervenir entre les révoltés et le pouvoir, et, si son arbitrage était repoussé, il pouvait sévir.

Sa juridiction s'étendait au domaine judiciaire, il parcourait les provinces en rendant la justice et mettait fin à tous les procès, pourtant il ne pouvait condamner un noble à mort ou à la perte de ses

droits sans que la sentence fût sanctionnée par le roi.

Tout en veillant au maintien des libertés et des prérogatives de la nation, il était l'intermédiaire entre le peuple et le souverain, il recevait les plaintes de ceux qui se croyaient lésés par le roi et le roi était obligé de se défendre ou de se faire représenter par un procureur (1). Le palatin transmettait au souverain les représentations des trois Ordres, signées par lui et revêtues du grand sceau du royaume. L'archevêque d'Esztergom, devenu prince-primat de Hongrie et qui était en même temps grand chancelier du royaume, l'aidait à remplir cet office.

« Surveillants des âmes (2) », les évêques étaient pourvus de grands biens accordés par le roi à qui ils rendaient hommage; pour les biens temporels, ils étaient soumis aux tribunaux ordinaires. A part cette exception, ils jouissaient de prérogatives considérables; non seulement, ils ne payaient pas d'impôts, mais leurs biens étaient inaliénables et insaisissables. Ils percevaient la dîme d'un dixième (3); le roi avait même poussé si loin cette prescription que le clergé possédait non seulement le droit de prélever cette dîme sur toutes les récoltes, mais encore il lui était permis de réclamer le dixième enfant qui pouvait venir au monde dans chaque famille.

(1) Werbœczy *Tripartitum*.
(2) S. Stephani *Decret*.
(3) S. Stephani *Decret*.

Cette mesure, en apparence draconienne, n'était pas considérée ainsi sous le saint roi : les familles y voyaient, au contraire, un privilège et s'honoraient d'avoir un fils élevé et instruit par les religieux.

Les évêques étaient chargés de l'instruction du peuple, mais leurs doctrines n'étaient soumises qu'à la censure du pape ou de ses légats. Ils étaient régis par les canons de l'Église et ne relevaient que de leurs supérieurs ecclésiastiques. Non seulement les séculiers leur devaient obéissance et respect, mais ils ne pouvaient témoigner contre eux (1). Les évêques avaient le droit d'exercer leur action sur la vie privée des laïques dans les cas qui leur furent longtemps réservés : naissances, mariages, adultères, testaments, successions, etc., etc. Les évêques avaient pour mission de prendre la défense de la veuve et de l'orphelin.

Dans les ordonnances sur le clergé, il est stipulé que toute agglomération de dix villages doit posséder une église, indépendamment des chapelles qui peuvent être érigées partout et desservies par les aides du curé ; mais c'est dans l'église seule que peut être donné le baptême. Les vases sacrés et les ornements sont offerts par le roi, tandis qu'il laisse aux évêques le soin de procurer les livres aux prêtres qu'ils installeront. Cependant, Étienne enfreint quelquefois ce règlement en offrant lui-même des livres

(1) S. Stephani *Decret.*

aux églises. Il est attribué à chaque curé, outre l'habitation, deux domestiques, deux champs, une paire de chevaux, six bœufs, deux vaches, trente animaux divers, etc., etc.

Le roi recommande au peuple de travailler pour les religieux qui, consacrant leur temps et leurs soins à tous, ne peuvent pourvoir à leurs propres besoins.

Inspiré par son zèle pour tout ce qui touche aux choses religieuses, il se préoccupe des moindres détails et édicte des prescriptions minutieuses sur le repos dominical, la tenue des fidèles pendant les offices, etc., etc. Il commence par prescrire que celui qui, par orgueil ou présomption, repousse le christianisme soit puni par les évêques; pourtant, avant de sévir, il faut avoir averti l'insoumis sept fois. Du reste, la noblesse fut refusée à tous ceux qui ne voulurent point se convertir à la doctrine de Jésus-Christ.

Si un prêtre ou un laïque voit quelqu'un travailler le dimanche, il a le droit de l'empêcher de continuer son ouvrage; s'il travaille avec un bœuf, l'animal doit être saisi, abattu et sa chair répartie entre les habitants; si au lieu de bœufs, le contrevenant travaille avec des chevaux, ceux-ci pourront être échangés contre des bœufs qui seront alors abattus et la chair en sera distribuée.

Ordre est donné aux juges de veiller à ce que petits et grands assistent le dimanche à la messe; celui qui a l'habitude de se soustraire à ce devoir

doit être puni. Il est défendu de troubler le service divin et de distraire l'attention des fidèles; si un noble commet ce délit, il doit être honteusement chassé de l'église; si c'est un paysan, il doit être attaché dans la cour de l'église et avoir les cheveux coupés. Celui qui, connaissant les prescriptions du jeûne, y aura manqué sera enfermé et jeûnera pendant une semaine. Celui qui, par obstination et malgré les exhortations du prêtre, ne voudra pas confesser ses péchés sera enterré sans les bénédictions de l'Église. Si la famille d'un malade ne fait pas appeler un prêtre et que le malade meure sans absolution, il sera enterré avec les prières et les bénédictions habituelles, mais sa famille devra se soumettre au jeûne et à la pénitence imposés par le prêtre. Si quelqu'un meurt subitement, il devra être enterré avec les cérémonies religieuses, car « les décrets de Dieu sont impénétrables et l'homme ne doit pas en scruter les causes ». Le juge qui ne veille pas à la stricte observation des prescriptions édictées doit être puni et avoir les cheveux coupés.

Les sorciers doivent être remis aux ecclésiastiques qui leur imposeront le jeûne et les instruiront; s'ils retombent une seconde fois dans le péché de sorcellerie, ils seront marqués au fer rouge d'un signe en forme de croix, soit sur le front, soit au sein ou encore sur l'épaule; à une troisième récidive, l'Église les abandonne à la justice séculière.

Il est ordonné de ne pas laisser la superstition

entrer dans les esprits et si quelqu'un cherche à troubler le repos de son prochain par des pratiques superstitieuses ou magiques, il sera livré à cette personne qui aura le droit de le châtier selon sa volonté.

Mais ces détails n'avaient pas fait perdre de vue au roi Étienne les grandes lignes de l'organisation du clergé et il avait pu réaliser son projet : rendre l'Église indépendante, la soustraire à la juridiction civile tout en lui en assurant, au contraire, le concours dans toutes les occasions où cela serait nécessaire.

La noblesse, avons-nous vu, était composée des descendants des anciens chefs, la victoire avait anobli tous les Magyars ; mais à mesure que le pays s'agrandit, les terres à distribuer augmentant, le roi fait alors usage du droit de créer des nobles comme la Constitution l'y autorise. Il inscrit (1), — car inscrire c'est anoblir, — comme possesseurs (*possessionati*) les seigneurs venus de l'étranger pour se fixer en Hongrie, il anoblit également ceux qui ont rendu quelque service à l'État, et leur nombre est grand même parmi les vaincus. Les nobles ainsi créés deviennent membres de la Sainte Couronne, *Membra sacræ coronæ;* ils forment l'Assemblée délibérante.

Les nobles n'étaient pas assujettis à l'impôt et leur

(1) Les lettres royales conférant la noblesse étaient désignées sous le nom d'*armales*, parce qu'elles renfermaient la description des armes des nouveaux nobles.

personne était inviolable. Le roi lui-même ne peut descendre dans leurs châteaux et leurs demeures s'il n'est invité par eux (1). Ils jurent fidélité au roi, mais ils ont le droit de le contredire et de lui résister; ils sont relevés de leur serment si le souverain viole la Constitution ou les prérogatives des trois Ordres.

Deux principes régissaient les privilèges des nobles. Le premier était que le roi Étienne considérait la Couronne comme propriétaire de toutes les terres. Il n'y avait que des possesseurs et le droit de propriété était, en Hongrie, un droit de possession, *jus possessionarium*. Le second principe était que toute personne non noble ne pouvait pas posseder la terre. Le sol entier du pays fut partagé entre les guerriers, compagnons des premiers chefs; la condition ordinaire de la donation fut le service militaire; en échange de tous les biens, de tous les privilèges accordés aux nobles, le roi ne leur impose qu'une obligation, mais obligation sacrée : défendre la patrie, mourir pour elle s'il le faut.

Pour donner au pouvoir royal plus de force vis-à-vis des descendants des anciens chefs, et assurer, en même temps, l'existence et la pérennité de ses réformes, le roi Étienne organisa les « comitats (2) ». Árpád avait déclaré domaines nationaux une grande

(1) « Nec in domos, nec villas descendemus, nisi vocati... »

(2) Le terme *comitatus* et le titre *comes* étaient, d'après l'Anonyme, en usage sous les ducs.

partie des châteaux forts conquis et les avait attribués à ses compagnons. Étienne prescrivit que les forteresses, les châteaux et les terres y appartenant seraient inaliénables et il en confia l'administration aux « comtes (1) », qui prirent le nom de « várispán », changé plus tard en celui de « föispán ». Le comte est nommé par le roi qui le choisit parmi les Hongrois du comitat; il ne peut être comte de deux comitats à la fois et doit habiter celui dont il est titulaire, il n'a le droit de s'absenter que s'il est chargé d'un mandat, car il doit s'occuper lui-même des affaires qui lui sont confiées et ne peut en remettre le soin à un remplaçant. C'est à lui qu'incombe la mission de faire exécuter les décrets des Assemblées et les édits du roi. Il perçoit les impôts et a, comme traitement, le tiers des produits du territoire communal; s'il vient à détourner les revenus dont il est dépositaire, il est condamné à restituer le double de la valeur soustraite (2).

Pour garder ces domaines, on institua un ordre de chevalerie dont les membres pouvaient être appelés à prendre part à la guerre; ils étaient tenus de veiller à la tranquillité publique et de faire exécuter les lois. Les commandants des forteresses y avaient leur résidence, d'où leur nom « comites castri ». Les indigènes catholiques furent admis dans

(1) *Comes parochianus,* ainsi appelés dans les *Sancti Stephani Decret.*

(2) S. Stephani *Decret.*

cet ordre. Certains privilèges leur furent attribués et le roi leur accorda le droit de faire partie de la petite noblesse; ils eurent comme traitement le rendement des terres des forteresses qui passaient de père en fils, sous condition du service militaire.

L'organisation du comitat, disent quelques Hongrois, ne pouvait venir que d'une pensée divine, aussi cette institution est-elle l'une des plus chères aux Magyars. Un comitat pourrait être considéré comme une seule municipalité, composée de plusieurs villes, villages, châteaux, forteresses, etc., avec un centre, ou chef-lieu, où se trouvent réunis les magistrats qui le dirigent et l'administrent. Au point de vue politique, le comitat est soumis à la même organisation que le royaume. Mais à l'intérieur, chaque comitat s'administre selon des lois particulières, car le roi Étienne comprenait qu'un grand État est formé de parties qui n'ont ni le même climat, ni les mêmes productions, ni les mêmes besoins, par conséquent ne peuvent avoir les mêmes charges, ni les mêmes devoirs. Il admettait donc que les différentes contrées fussent régies, pour leurs besoins locaux, par des lois particulières, ce qui permettait le développement de leurs inclinations originales et la conservation des coutumes sacrées des ancêtres; mais, en même temps, au-dessus de ces lois particulières, il voulait des lois générales auxquelles tout le peuple devait se soumettre pour concourir à cette unité qui fait la force d'une nation.

Par les lois particulières et la décentralisation, les intérêts de chacun étaient sauvegardés, tandis que par les lois générales et la centralisation, l'unité du pays était assurée. Il évitait ainsi l'écueil de ces législations absolues qui écrasent quelquefois le génie d'une nation sous le niveau égalitaire d'une stérile uniformité.

Les nobles organisèrent leurs domaines sur le modèle de ceux du roi : en échange des terres dont ils accordaient la jouissance aux paysans, ils en exigèrent, ou le service militaire, ou des dons en nature, ou encore certains services à effectuer dans leurs châteaux.

Quoique la féodalité n'ait été introduite en Hongrie que sous les princes de la maison d'Anjou, le servage, résultat de la conquête, existait pendant le règne d'Étienne; mais il était tempéré par les lois du christianisme et aussi par la générosité naturelle des Magyars. Tandis que, partout en Europe, la tyrannie féodale s'exerçait sans pitié, le roi de Hongrie s'occupait avec bienveillance des serfs de la glèbe et s'interposait souvent entre les oppresseurs et les opprimés. Ses successeurs l'imitèrent, et plus d'une fois les nobles, réunis en assemblées, édictèrent des lois qui tempérèrent le servage dont l'abolition complète exigeait certaines mesures de précaution et de transition, elles furent prises en temps opportun et l'histoire de la Hongrie ne renferme le récit que de deux ou trois révoltes des paysans.

Les missionnaires, en prêchant l'Évangile et en proclamant l'égalité de tous les hommes rachetés par la mort du Sauveur, promettaient aux serfs leur libération immédiate : le roi Étienne dut mettre un frein à leur zèle, mais il fit tout ce que les circonstances permettaient, il décida que les serfs ne seraient plus attachés au sol, qu'ils pourraient changer de domination et que leurs possesseurs n'auraient plus le droit de les poursuivre. A la mort de leurs maîtres, les serfs obtenaient leur liberté et étaient employés aux travaux des champs. Plus tard, ils reçurent des terres pour lesquelles ils payèrent une redevance en argent au lieu de la fournir en nature.

Il y avait encore les affranchis à qui les maîtres avaient rendu la liberté de leur propre gré, ou en échange d'une indemnité donnée par le roi. Ces affranchis ne faisaient plus de corvées, mais ils devaient le tribut du sang.

Les habitants des citadelles étaient attachés spécialement au château de chaque comitat qu'ils devaient défendre, ils dépendaient ainsi du roi, mais étaient libres, et les biens qu'ils possédaient en usufruit pouvaient pourtant passer à leurs fils. Leur situation ressemblait tellement à celle des nobles qu'un historien les nomme « des nobles au sort moins heureux ».

Le roi s'était fait un devoir de parcourir de temps à autre le pays avec le palatin. Là, où le roi

s'arrêtait quelques jours, on organisait un tribunal composé d'ecclésiastiques et de laïques, présidé par le roi ou par le palatin. On y jugeait les causes des nobles, des hommes libres et du peuple. Cette organisation a quelque analogie avec les *missi dominici* de Charlemagne; mais le roi, ne pouvant se rendre chaque année dans tous les comitats, institua dans chaque comitat, pour le règlement des affaires peu importantes, deux juges royaux, choisis parmi les nobles, qui avaient pour mission d'apporter au roi ou au palatin les procès en instance.

Les porteurs du sceau royal allaient convoquer les parties à se présenter devant le tribunal. Pour établir la vérité, on avait recours au serment et aux témoins. Un homme libre pouvait témoigner contre un homme libre; mais seul un prêtre avait le droit de témoigner contre un prêtre. Il se peut que l'on ait eu recours au jugement de Dieu, mais le fait n'est pas établi.

Les juges du comitat étaient responsables pendant une année du jugement qu'ils avaient rendu; les plaideurs pouvaient en appeler au roi. Ce droit d'appel était également accordé aux vassaux contre leurs seigneurs.

Les traîtres étaient condamnés à mort; la même peine attendait les voleurs pris pour la troisième fois. Le crime de lèse-majesté était puni de la confiscation des biens et du bannissement. L'incendie, le faux serment, la perturbation de l'ordre et au-

tres méfaits analogues étaient déférés aux tribunaux ecclésiastiques. Aux églises, aux lieux sacrés, à la cour royale et aux forteresses, était attaché le droit d'asile.

Les anciens Magyars avaient un grand respect pour la femme; à la mort de son époux, la veuve entrait en possession de tous les biens du défunt; le roi Étienne décida que nul ne pourrait contraindre une veuve à contracter une nouvelle union. Mais si elle se remariait, elle n'avait pas le droit d'emporter quoi que ce fût du bien des orphelins. La veuve qui n'avait pas d'enfants jouissait des biens de son époux, mais à titre d'usufruitière seulement, car à sa mort, ils faisaient retour à la famille du mari; à défaut de famille, les biens revenaient à la Couronne. La loi stipulait que chacun avait le droit de disposer de ses biens en faveur de sa femme, de ses enfants ou de l'Église (1). Nul ne pouvait être dépossédé de ses biens à cause des méfaits qu'il avait pu commettre; cependant, il était fait exception dans les cas particuliers de désertion, trahison, lèse-majesté, mais là encore, si le criminel était condamné à mort, ses biens restaient à ses enfants « pour que le fils innocent ne soit pas privé de patrimoine à cause du père coupable ».

Pour assurer le trône contre les tentatives de révolte, si fréquentes au moment des réformes, et

(1) S. Stephani *Decret.*

aussi pour affermir ses nouvelles institutions, le roi Étienne avait besoin d'une armée puissante, n'obéissant qu'à lui. A côté de l'armée nationale, il organisa les troupes de guerre royales, composées en partie de vassaux habitant les forteresses, auxquels se joignirent les prisonniers affranchis et convertis. Il avait également accueilli dans ses troupes ces bandes de combattants, chercheurs d'aventures, qui avaient pénétré dans le pays depuis l'introduction du christianisme. Il leur avait attribué des possessions héréditaires, mais à la condition qu'en cas de guerre, ils prendraient part à la défense du pays avec leurs hommes et qu'ils seraient sous la dépendance absolue du roi.

Il semble que le roi Étienne ait eu des soldats recevant une solde, ces soldats étaient les hommes que le christianisme avait affranchis et l'on pouvait avoir pleine confiance en eux pour combattre les païens. Mais il est difficile d'établir si la nation, reconnaissant la nécessité d'une armée salariée, a contraint le roi à créer cette armée, ou bien si c'est le capital résultant du produit de la dîme payée par le peuple des forteresses, du produit des mines, des domaines royaux, etc., qui a été la cause initiale de la création de cette armée. Ces biens inaliénables ont pu former un fond de réserve que les circonstances ont fait employer à la défense du pays.

A part cette armée royale, destinée à maintenir

la paix à l'intérieur et à combattre les ennemis extérieurs, dans les cas peu importants, il y avait l'armée nationale qui, à peu de modifications près, était restée ce qu'elle était auparavant et devait défendre la patrie quand un danger la menaçait. Tout noble devait en faire partie et il lui était interdit de se faire remplacer. C'étaient l'obligation, le devoir qui lui conféraient des droits, car il n'avait aucune charge, et, aux termes de la Constitution, il partageait, avec le roi, la possession du pays et le droit de justice.

C'est pour cette raison que le haut clergé, auquel étaient accordés tous les droits de la noblesse, avait aussi le devoir de défendre la patrie; il assistait aux Assemblées, prenait part à l'élection du roi et montra, pendant la guerre contre les Turcs, que s'il prêchait avec éloquence, il savait aussi combattre avec vaillance.

Quiconque essayait de se soustraire aux obligations militaires, soit en ne répondant pas à l'appel, soit en abandonnant l'armée avant la fin de la guerre, était déclaré infâme, perdait ses biens et ses titres et de plus était réduit en servage (1). Par contre, des récompenses, titres ou possessions, étaient accordées à ceux qui avaient vaillamment combattu, ou à leur famille s'ils avaient succombé en combattant.

« Que les lois et les traditions de nos pères

(1) Werbœczy, *Tripartitum*.

soient pour nous choses sacrées, suivons-les sans hésitation et sans crainte, dit le roi Étienne, car il est difficile à un peuple d'exister et de se maintenir s'il renie ceux qui l'ont précédé ». Cette pensée avait toujours été considérée comme importante par le roi de Hongrie et il voyait dans la royauté héréditaire (1) une garantie de l'attachement que ses peuples conserveraient pour les traditions ancestrales. Mais si profonde qu'ait été sa vénération pour le passé glorieux de ses ancêtres et malgré son attachement aux traditions, il n'était pas ennemi des innovations, tout au contraire, il aimait ce qui était nouveau, ce qui portait la marque d'un progrès et surtout ce qui pouvait être utile à son pays. Il avait voulu sa patrie chrétienne parce qu'il désirait la voir grande et il savait que le christianisme était le facteur le plus important de civilisation qu'il pût trouver. Il savait aussi que pour maintenir son nouveau royaume entre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident, il fallait le mettre au même niveau que ses deux puissants voisins.

Le premier, il appela les étrangers en Hongrie. Sans parler des religieux qui avaient converti le pays, il fit venir des artistes pour édifier des églises et les décorer, des cultivateurs pour défricher la terre, des artisans pour exercer leur métier et l'en-

(1) La royauté était en même temps élective, mais les suffrages ne pouvaient se porter que sur un membre de la famille d'Arpad.

seigner aux indigènes. Outre les privilèges qui furent accordés à ceux qui répondirent à l'appel du roi, on leur assura une liberté complète; plusieurs décrets consacrent leur inviolabilité; ils peuvent conserver les mœurs et les usages de leur ancienne patrie et, en échange de tous ces droits, on ne leur demande qu'un impôt annuel pour les terres que l'État leur a concédées. Ces immigrés sont nommés *hospites*, terme qui peint bien leur situation et répond aux sentiments hospitaliers des Magyars.

Les artistes et les artisans ne furent pas les seuls à jouir de ces privilèges, des tribus entières reçurent le même accueil. Poursuivis par les Turcs, les Koumans se réfugient en Hongrie, les Hongrois leur offrent des territoires sur les rives de la Tisza et leur permettent de donner le nom de *Koumanie* à la contrée qu'ils occupent. Les Allemands qui, outre les sept bourgs de Transylvanie, occupent encore plus d'un point du territoire hongrois, jouissent de droits étendus. Les habitants des sept bourgs envoient même des députés aux Diètes particulières de Transylvanie. Le titre d'hôte était sacré et jamais les Magyars ne cherchèrent à exercer une influence sur ceux qu'ils avaient accueillis. Ne pas enfreindre les lois générales du royaume, était tout ce qu'on leur demandait; par contre, les rois, en montant sur le trône, juraient de toujours respecter les prérogatives des hôtes ou colons.

Ce sentiment, pourtant bien moderne, de l'invio-

labilité de la personne et du respect de la liberté, était au fond du cœur des Magyars, et lorsqu'ils firent des conquêtes dans les pays environnants, Bohême, Pologne, Bulgarie, Bosnie, Moldavie, Valachie, etc., etc., ils n'imposèrent aux peuples conquis ni leurs mœurs ni leur langue; ils les obligèrent à se convertir au christianisme, mais non au magyarisme. Le roi Étienne poussa si loin cette théorie que certains historiens lui ont reproché d'avoir ouvert trop facilement le pays aux étrangers; il ne mérite pas ce reproche : il aimait sa patrie et il voulait la faire profiter de tout ce que les étrangers pouvaient lui apporter; loin de redouter les conséquences des libertés qu'il accordait aux colons, il n'en attendait que de bons résultats, car il avait cette idée assez originale, que l'unité de langue et de mœurs énerve et affaiblit un État : *unius linguæ, uniusque moris regnum imbecille et fragile est* (1). Cette théorie, toujours fidèlement mise en pratique, coûta par la suite bien cher aux Magyars.

Mais si l'on fait abstraction de l'intérêt politique, si l'on n'envisage que le côté idéal de la question, ne doit-on pas admirer le grandiose désintéressement des Magyars qui les pousse à sacrifier leur puissance, leur vie, leur avenir même, au respect de cette liberté sacrée dont Dieu a mis l'amour au fond de tous les cœurs?

(1) Sancti Stephani *Decret.* LI. *Monit.* IV *ad Emericum.*

Le roi Étienne aimait à s'inspirer des actes des monarques étrangers, mais il savait distinguer ce qui dans leur conduite devait être imité de ce qui devait être évité; il accorda au clergé une place prépondérante dans l'État, mais il ne lui donna pas, comme Charlemagne, cette législation de fer, connue sous le nom de *Capitulatio de partibus Saxoniæ* et qui, appliquée dans les pays conquis, provoqua de telles révoltes que l'on fut obligé d'en adoucir les plus dures prescriptions. Il n'imita pas non plus son illustre prédécesseur dans ces mesures draconiennes qui enlevaient des populations entières au sol qui les avait vues naître pour les transporter loin de leur pays natal. Il voulait être, et il fut, le véritable pasteur des peuples que ses armes soumettaient ou que sa renommée attirait au pays des Magyars.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES GUERRES DE SAINT ÉTIENNE.

Plus d'une fois, le roi Étienne dut interrompre ses travaux d'apôtre pour brandir le sabre de ses ancêtres ; il le fit à regret, non pas qu'il manquât de courage ou de vaillance, ses historiographes mentionnent son intrépidité et sa bravoure, mais il redoutait la guerre à cause des maux qu'elle occasionne. Aussi pendant son long règne ne le vit-on entreprendre ni guerre de conquête ni guerre offensive, il ne consentit à prendre les armes que pour protéger la religion ou pour défendre les frontières de son pays.

Avant de s'avouer à tout jamais vaincu, le paganisme essayait encore de redresser la tête, il avait des partisans assez nombreux pour lui laisser croire que la lutte ne serait pas vaine ; il faisait appel aux sentiments patriotiques des Magyars et leur montrait dans les missionnaires des étrangers, des intrus, qui venaient médire du dieu national et chercher à détruire tout ce que vénéraient les ancêtres.

L'esprit de la vraie foi n'avait pas encore touché tous les cœurs ni jeté d'assez profondes racines dans les âmes pour que même les convertis restassent insensibles aux appels de leurs anciens compagnons d'armes. L'orgueil y était pour quelque chose, car ils n'avaient pas admis sans un vif mécontentement, ce prélèvement du dixième sur leurs récoltes ; il leur semblait qu'on leur infligeait une humiliation qui pouvait les abaisser aux yeux de leurs serviteurs.

Aussi lorsque Gyula, duc de Transylvanie et parent du roi, leva l'étendard de la révolte, vit-il les païens venir se ranger sous sa bannière ; d'assez nombreux mécontents augmentèrent le nombre des rebelles et Gyula se crut assez fort pour tenir tête au roi de Hongrie. Étienne, toujours conciliant, fit des représentations au duc de Transylvanie pour l'engager à embrasser le catholicisme romain et à déposer les armes. Le duc ne voulut rien entendre, il refusa de se convertir et ne consentit pas davantage à reconnaître la Constitution dont le roi venait de jeter les premiers fondements. Tout au contraire, ne trouvant pas assez nombreux les Hongrois mécontents, réunis autour de lui, il s'allia au prince des Petchénègues, Kean, et envahit la Hongrie, ravageant et pillant sans pitié. Le roi, comme au moment de la révolte de Koppány, vit qu'il ne pouvait user d'indulgence, on l'eût prise pour de la faiblesse ; il convoqua donc ses guerriers et se mit en route pour combattre les révoltés. Il les joignit et une bataille

décisive s'engagea. Gyula fut fait prisonnier avec ses deux fils. Étienne confia le gouvernement de la Transylvanie au voïvode Zoltán et, pour favoriser le développement du christianisme, fonda l'évêché de Gyula-Fehérvár (1) ; en même temps, il fit construire un vaste monument destiné à loger le chapitre de la nouvelle cathédrale.

Le roi traita ses prisonniers avec beaucoup de douceur ; cette clémence toucha le cœur du rebelle et lui fit faire de salutaires réflexions qui l'amenèrent à une juste compréhension de sa situation ; il manifesta le désir d'adopter le catholicisme de Rome et reçut le baptême en même temps que ses deux fils. Cédant alors aux instantes sollicitations de l'épouse de Gyula, Étienne lui rendit la liberté et, voulant lui témoigner la confiance que lui inspirait sa soumission, le nomma gouverneur de Székesfehérvár ; il n'eut, du reste, pas à regretter cet acte de générosité.

Cette lutte du premier roi des Hongrois contre le dernier duc des Magyars mit fin à toutes les révoltes et tant que vécut Étienne le Saint, le paganisme ne releva plus la tête.

Mais la défaite de Gyula n'avait pas découragé ses alliés, les Petchénègues, peuplade barbare que Kean continuait à commander. Ils harcelaient les

(1) Cette ville avait été construite sur les ruines d'Apulum et l'empereur Sévère l'avait nommée, du nom de son épouse, Alba Julia d'où Gyula-Fehérvár, en hongrois.

habitants de la Transylvanie, pillant, saccageant quand l'occasion s'en présentait. En l'année 1003, le roi prit le parti de mettre fin à cette cause de troubles et de désordres; les Petchénègues s'étaient réfugiés dans les montagnes, les troupes hongroises les y poursuivirent et les forcèrent au combat. La bataille fut sanglante, Kean tomba enfin mortellement blessé et les Petchénègues, pris de panique, s'enfuirent, laissant aux mains des Hongrois leurs tentes et leurs bagages renfermant les trésors enlevés en Grèce. Le roi décida que ces trésors seraient employés à la construction des églises de Buda et de Székesfehérvár. Parmi les objets précieux se trouvaient deux pièces d'étoffe fort rare; le tissu était d'or pur et tout brodé de pierres précieuses, on y avait employé 70 marcs d'or fin. Ces étoffes servirent à la confection des vêtements sacerdotaux qui furent offerts à la cathédrale de Székesfehérvár; un auteur contemporain raconte que le pape Benoît VIII attacha à ces vêtements un privilège spécial; ce furent ces ornements que les évêques revêtirent plusieurs fois pour procéder à la cérémonie du couronnement des rois.

La mort de leur chef n'arrêta pas longtemps les Petchénègues, toujours prêts à se battre et toujours avides de pillages et de rapines. Les richesses de la Grèce les attiraient souvent, mais ils ne dédaignaient pas non plus le butin qu'ils pouvaient faire en Hongrie. Ce fut ainsi qu'en 1026, ils envahirent de nou-

veau le pays, en pénétrant par le défilé de Töres-vár.

Cette incursion des Petchénègues a donné lieu à un incident dont les historiens nous ont transmis le récit. Le roi Étienne était à l'ouest du pays cherchant au milieu du calme de la nature quelques instants de repos, son corps et son esprit en éprouvaient le besoin, après tant de travaux que ses ancêtres n'avaient pas pratiqués et auxquels l'hérédité ne l'avait pas préparé. Il venait à peine de céder au sommeil, quand il vit en songe les Petchénègues envahissant la Hongrie; d'une voix forte que ceux qui l'entouraient entendirent fort bien, il s'écria : « Que venez-vous faire ici? pourquoi voulez-vous détruire la sainte Église, pourquoi voulez-vous anéantir le troupeau du grand Pasteur? Fuyez au loin! Dieu m'a confié la garde et la défense de saint Martin (1) qui ne tolérera pas que vous détruisiez son patrimoine! » Ayant prononcé ces paroles, le roi s'éveilla et appela l'homme d'armes qui gardait toujours l'entrée de sa tente, prêt à exécuter ses ordres; mais l'ayant regardé, Étienne le renvoya en disant : « Je ne puis te confier cette mission, fais venir un autre soldat qui me sera plus fidèle. » Le second homme d'armes ne fut pas trouvé meilleur et au troisième seulement, le roi dit : « Pars, et va sans t'arrêter

(1) Par ces paroles, le roi faisait sans doute allusion au Mont de Pannonie, où naquit saint Martin et, par extension, à la Pannonie tout entière.

trouver le comte de Transylvanie, dis-lui de rassembler ses troupes et d'être sur ses gardes, car l'ennemi va envahir le pays. » L'envoyé ne perdit pas un instant, sautant sur un rapide coursier qu'il échangeait contre un autre aussi souvent que possible, il traversa la Hongrie et arriva bientôt en Transylvanie où il transmit au comte l'ordre dont il était chargé. Les troupes furent bientôt rassemblées, mais déjà les Petchénègues avaient envahi le pays et ce fut près de Fehérvár que la rencontre des combattants eut lieu. Les Hongrois, quoique à peine préparés, remportèrent la victoire après une lutte sanglante; beaucoup de morts jonchèrent le champ de bataille et les vainqueurs firent de nombreux prisonniers. La nouvelle de cette victoire parvint rapidement au roi Étienne, qui en remercia la Providence et en reporta tout le mérite au véritable vainqueur, à Dieu même. Quelques siècles plus tard, l'immortel Hunyady ayant remporté une victoire décisive sur les Ottomans, ne voulut pas non plus avoir l'honneur de ce triomphe, il en attribua tout le mérite à son véritable auteur, au Dieu des armées que ses troupes avaient invoqué à genoux. Il ordonna, par un décret, que pendant trois jours, non seulement les combattants, mais encore les habitants de la Transylvanie adresseraient des actions de grâce « au véritable vainqueur, au vainqueur céleste » (1).

(1) Teleki.

Malgré son amour de la conciliation, le roi pacifique eut encore à réprimer une révolte. Il avait confié le gouvernement d'une belle province qui s'étendait de la Tisza à la Transylvanie, de la Körös au bas Danube, à un prince de sa famille, Achtum, qui appartenait à la religion grecque, mais ne vivait guère en chrétien. Depuis la défaite de Gyula, Achtum s'attendait à voir le roi Étienne lui imposer l'adoption du catholicisme romain ou la renonciation à son poste, aussi cherchait-il à augmenter son autorité qui était déjà fort grande. Basile II, l'un des plus puissants empereurs grecs, ayant vaincu Samuel, czar de Bulgarie, et soumis, après cinq ans de luttes, toute la Bulgarie, 1019, vit les limites de son empire confiner à la province administrée par Achtum. Ce dernier profita de cet état de choses pour rechercher, d'abord la protection de son puissant voisin, puis, à l'insu d'Étienne, il rendit hommage à l'empereur grec. Ses richesses, grâce à la fertilité du sol, étaient considérables ; elles pouvaient devenir un important moyen d'action, et Achtum, se croyant sûr de l'appui du protecteur qu'il s'était donné, refusa l'obéissance à son roi légitime ; il le provoqua même en exigeant le paiement d'un droit sur le sel que les Hongrois allaient chercher dans les mines de Transylvanie. Il entraîna dans sa révolte un parent du roi (1), Csanád, fils de Doboka,

(1) Anonym., *Chron. Hung.*

son voisin du côté de la Transylvanie. Mais l'entente ne pouvait être de longue durée; Csanád, ayant appris qu'Achtum se proposait de le faire tuer, s'enfuit et se rendit à la cour du roi Étienne où il était certain de trouver un refuge. Bien accueilli, il ne tarda pas à renoncer à la religion grecque pour embrasser le catholicisme romain. Mais des idées de vengeance hantaient son esprit, il voulait châtier la perfidie de son ancien allié, et sous prétexte de soumettre au christianisme la belle province qu'Achtum gouvernait, il ne cessait de solliciter d'Étienne une armée. Le roi, décidé à mettre la fidélité du nouveau converti à l'épreuve, lui confia des troupes. Plein d'ardeur, Csanád se mit à leur tête et bientôt une rencontre eut lieu non loin de la Tisza, dans un endroit marécageux où croissaient de nombreux roseaux; le terrain de la lutte était défavorable et les troupes d'Achtum s'enfuirent quand leur chef eut été tué de la main même de Csanád. Le vainqueur se dirigea vers la forteresse de Márosvár qu'il emporta d'assaut. La ville renfermait quelques monastères occupés par des moines appartenant au rite grec, Csanád les remplaça par des religieux catholiques romains.

Le roi, en reconnaissance de sa fidélité, lui accorda le gouvernement de la province qu'il venait de soumettre; il décida que la forteresse et tout le territoire environnant porteraient dorénavant le nom de celui qui en avait chassé les ennemis, de plus il y

créa un évêché dont Gellért fut le premier titulaire.

Troublée seulement par des révoltes à l'intérieur, la paix avait régné pendant de longues années, mais Étienne ne devait pas voir son règne se terminer sans être mis dans la nécessité de défendre ses frontières attaquées, et il eut à le faire dans des circonstances particulièrement difficiles.

La reconnaissance et de doux liens de famille avaient rendu profond l'attachement qu'éprouvait le roi Étienne pour l'empereur Henri, aussi n'avait-il cessé de vivre en bonne intelligence avec son puissant voisin : les deux monarques appréciaient réciproquement leurs vertus et leurs mérites, tous deux étaient animés d'un même désir : la grandeur des pays dont ils dirigeaient les destinées, aussi l'empereur, malgré son ambition, n'eût-il jamais songé à satisfaire ses rêves de puissance et de suprématie au détriment de la Hongrie ; il connaissait assez l'époux de sa sœur pour savoir qu'il défendrait avec une énergie inébranlable l'intégrité de son territoire et l'indépendance de l'Église de Hongrie.

Favorisé par les circonstances, Henri II avait vu sa puissance s'accroître peu à peu ; quelques succès remportés par ses armées lui avaient donné un prestige inspirant un profond respect à ceux qu'il avait vaincus et même une certaine crainte à ceux qui se trouvaient en situation de redouter ses attaques. Les ordonnances qu'il avait rendues, en 1023, sur l'organisation des troupes, donnèrent à son armée un

développement dont les proportions pouvaient, à juste titre, alarmer les monarques de l'Europe, surtout si à Henri II succédait un prince au caractère belliqueux et résolu. Il avait accordé à l'Église et à ses représentants une place prépondérante dans l'État. Deux puissances, répétait-il souvent, gouvernent la sainte Église de Dieu : la puissance impériale et l'autorité épiscopale (1) ». Les évêques ne résistaient plus à l'empereur. Depuis que Sylvestre II était mort, ses grands projets de la prééminence du Saint-Siège et de l'indépendance des peuples nouvellement convertis étaient abandonnés.

A Henri II avait succédé Conrad le Salique; le nouvel empereur avait des projets ambitieux, il rêvait de rétablir, à son profit, un vaste empire qui eût dominé l'Europe entière. Les succès qu'il remporta dans le nord de l'Italie et en Bourgogne lui firent croire que ses armes étaient invincibles et qu'il pouvait attaquer la Hongrie. Depuis longtemps, il en éprouvait le désir et il n'eut pas de peine à réveiller chez ses peuples l'animosité qu'ils avaient toujours éprouvée contre les Hongrois, mais que l'empereur Henri II avait su maîtriser. Pourtant il comprenait qu'il fallait à la guerre une apparence de prétexte et il chercha l'occasion de faire naître des conflits.

Au nombre des projets de l'empereur était le

(1) « Duo sunt quibus sancta Dei Ecclesia specialiter regitur : imperialis potestas et pontificalis auctoritas. (Ussermann).

mariage de son fils, le jeune Henri, avec l'une des filles de l'empereur grec qui n'avait pas de fils, car à Basile II avait succédé Constantin VIII, le dernier représentant de la dynastie macédonienne ; à défaut d'héritier mâle, on considérait ses deux filles comme devant hériter du trône, et Conrad le Salique pensait s'assurer des droits sur l'empire d'Orient en faisant épouser à son fils l'une des princesses grecques. Il chargea de cette mission délicate Werinhar, évêque de Strasbourg. Le prélat se mit bientôt en route, accompagné d'une suite magnifique et si nombreuse, qu'elle ressemblait presque à une petite armée : la route devait être longue et pour que le ravitaillement n'offrît aucune difficulté, des troupeaux de bœufs et de moutons accompagnaient la caravane ; comme si elle se dirigeait vers la Terre Sainte, elle traversa l'Allemagne et pénétra en Hongrie. Le roi Étienne accueillait avec bienveillance tous les pèlerins qui se rendaient en Palestine, non seulement il leur permettait de traverser la Hongrie, mais partout encore, il leur faisait accorder une large et généreuse hospitalité.

L'arrivée de Werinhar n'aurait donc rien eu d'anormal si dès son entrée en Hongrie, il n'eût pris une attitude bien faite pour provoquer les soupçons. Partout où il passait, il excitait le peuple contre le roi, et sa suite commettait des exactions qu'il était difficile de laisser impunies. Le roi Étienne, malgré son grand respect pour les dignitaires de l'Église,

dut intervenir ; il avait appris quel était le véritable motif du voyage de l'évêque, il savait que le mariage des héritiers des empires d'Orient et d'Occident devait être la base d'une alliance entre les deux puissants empereurs qui n'eussent pas eu de peine, sinon à écraser la Hongrie, tout au moins à lui ravir son indépendance. Il était donc du devoir du roi de s'opposer, dans la mesure de ses moyens, à la réalisation d'un pareil projet ; il interdit le passage de la Hongrie à l'envoyé de l'empereur. L'évêque, irrité de cette défense qu'il considérait comme une injure, donna l'ordre à sa suite de prendre le chemin de l'Italie ; là, il s'embarqua, mais n'atteignit le but de son voyage qu'après de nombreuses vicissitudes. Arrivé à Constantinople, d'autres déceptions l'attendaient ; malgré tous ses efforts, il ne put mener à bien la mission dont il était chargé, car le successeur de Constantin tenait à vivre en paix avec son voisin dont il voyait la puissance augmenter progressivement. Werinhar mourut, en 1028, à Constantinople.

En quittant le territoire de la Hongrie, le vindicatif prélat avait excité les habitants des frontières à la révolte et bientôt la petite guerre fut déclarée en Ostmark.

La mort de Bruno, évêque d'Augsbourg, fidèle ami du roi Étienne, permit à Conrad de donner libre cours à sa haine. Il engagea les Bavarois à pénétrer sur le territoire hongrois, les Magyars les repous-

sèrent; ces incursions se répétèrent, des querelles surgirent, au sujet de la délimitation des frontières, et elles s'envenimèrent par la faute des Bavarois, dit Vipo, historien allemand.

Peu importait à Conrad l'insignifiance des motifs qui détermineraient la guerre, il voulait vaincre les Hongrois et faire du jeune royaume un vassal de l'empire. Dans ce but, il s'assura quelques alliés.

Bonizo, évêque de Sutri, qui a écrit dans la seconde moitié du onzième siècle, raconte que l'empereur Conrad dépêcha au pape un délégué chargé de lui demander le drapeau de saint Pierre qu'il voulait faire porter devant ses troupes pendant la guerre contre les Hongrois. Le pape n'avait rien à refuser à l'empereur : non seulement il accéda au désir de Conrad II, mais encore il envoya deux personnes de confiance, Jean, évêque de Porto, et Marmoratoi Belinzo, noble Romain, qui avaient pour mission, si l'empereur l'ordonnait, de porter eux-mêmes le drapeau devant les troupes impériales.

En s'assurant la possession de ce drapeau, Conrad voulait donner à la guerre qu'il méditait les apparences d'une guerre religieuse, il voulait faire croire qu'il combattait pour la foi et que le chef de l'Église était avec lui. Il avait rassemblé une nombreuse armée et, marchant à sa tête, il envahit la Hongrie, y pénétra près de Mosony et s'avança jusqu'à la Rába.

Étienne ne perdit pas de temps, il conclut un

traité d'alliance avec Miciszláv, prince de Pologne dont l'empereur menaçait le territoire ; en même temps, un appel aux armes retentissait dans tout le pays, provoquant partout un réel enthousiasme, car le roi avait fait entendre à ses belliqueux guerriers qu'il s'agissait de défendre le sol sacré de la patrie que l'ennemi, déjà héréditaire, voulait envahir.

La possession par les Allemands de la bannière de saint Pierre pouvait faire croire que l'empereur combattait pour la foi et que le Saint-Siège approuvait sa conduite. Un prince chrétien, moins ferme et moins profondément attaché à la religion que le roi Étienne, se fût peut-être trouvé découragé de l'adhésion donnée par le pape aux projets impériaux, mais le roi des Magyars savait se placer au-dessus des manœuvres germaniques. La haute conception qu'il se faisait de la mission dont la Providence l'avait chargé lui donnait le courage d'entreprendre une lutte que les prévisions humaines les plus optimistes eussent déclarée vaine. Étienne fit comprendre à ses guerriers et à son peuple qu'il ne s'agissait de combattre ni l'Église ni la religion, et que l'apparente sanction accordée par le pape aux Allemands n'était qu'un artifice teuton.

Le prince chrétien avait mis sa confiance en Dieu, mais ce fut à la Vierge Marie qu'il recommanda son cher peuple magyar. Il l'invoqua en ces termes touchants : « Reine du Ciel, si ta volonté est que l'en-

« nemi détruise à jamais la jeune plante chrétienne « de Hongrie, que ce ne soit pas à cause de mes « fautes que pareil désastre arrive, mais par ta vo- « lonté seule. Si le pasteur est coupable, qu'il expie, « mais épargne, ô Grande Dame, le troupeau in- « nocent, montre-lui ta miséricorde! » D'accord avec les évêques et le clergé, le roi prescrivit plusieurs jours de jeûne et de prières, non seulement pour les troupes qui allaient combattre, mais pour tous les habitants du pays.

Tandis que Conrad envahissait la Hongrie par la rive droite du Danube, un de ses alliés Braciszláv, duc de Moravie, pénétrait dans le pays au nord de la rive gauche du fleuve et s'avançait par la vallée de la Vág, brûlant, pillant tout sur son passage ; ses troupes, ne rencontrant pas de résistance, arrivèrent jusqu'à la Garam, puis tout à coup, tournant court, elles reprirent le chemin de la Moravie en toute hâte. Le motif de ce brusque revirement était l'invasion du duché morave par le père du duc Braciszláv, Othelrich, prince de Bohême. Ami du roi Étienne et ennemi secret de l'empereur Conrad, Othelrich s'était opposé aux projets de son fils; pour le contraindre à y renoncer, il ne trouva rien de mieux que d'envahir ses États ; l'allié de Conrad se trouva ainsi obligé de quitter la Hongrie pour aller s'opposer à l'envahissement de son duché.

Pendant que se produisaient ces manœuvres, l'armée impériale avançait, le roi Étienne laissait faire ;

connaissant la nature du territoire envahi, il savait que l'armée de Conrad ne pourrait s'y maintenir longtemps; bientôt, en effet, les émanations des nombreux marais de la contrée provoquèrent des maladies; les forêts, où les troupes s'égaraient, ne fournissaient aucun approvisionnement et la famine, se joignant à l'épidémie, dissémina cette armée impériale que des troupes de la lointaine Lorraine et de la Flandre, plus lointaine encore, étaient venues renforcer. La Providence s'était chargée de combattre pour le saint roi, aussi Étienne jugea-t-il inutile d'engager la bataille. Il laissa l'armée allemande se retirer; les cavaliers magyars seuls la suivirent pour accélérer sa retraite, ils franchirent la Lajta et s'avancèrent jusqu'à Vindobona, aujourd'hui Vienne, dont ils s'emparèrent. L'empereur rentra en Allemagne, sans armée et sans gloire, se promettant bien de ne pas supporter l'humiliation d'une pareille défaite et jurant, dit son chapelain Vipo, de recommencer la guerre l'année suivante. Son fils Henri devait mettre ce projet à néant.

Depuis la mort de l'évêque d'Augsbourg, le fils de l'empereur, Henri, duc de Bavière, se trouvait sous la direction d'Egilbert, évêque de Freysing. L'épiscopat allemand n'était pas sans appréhension en voyant la puissance militaire se développer chaque jour davantage, il redoutait cette puissance qui amènerait infailliblement la perte des libertés nationales et religieuses; certes les évêques allemands

voulaient posséder la suprématie sur les peuples nouvellement convertis, mais ils ne voulaient pas la devoir aux brutales conquêtes par les armes, ils voulaient la tenir du pape lui-même et l'exercer sous la direction de l'Église, non pas sous les ordres d'un empereur qui, à un moment donné, pourrait confisquer cette autorité à son profit.

Egilbert convoqua les évêques allemands et le clergé : d'un commun accord, il fut décidé que l'on enverrait en secret, au nom du duc Henri, proposer la paix à Étienne, « ce roi injustement offensé et blessé » (1), en le priant de désigner des représentants qui pourraient conclure immédiatement un traité de paix ; ce traité devait être signé en l'absence de l'empereur, qui, à la suite de l'échec qu'il venait d'essuyer, s'était retiré sur les bords du Rhin, ne se préoccupant pas de ce que devenaient les troupes qu'il avait abandonnées. Le roi de Hongrie, qui n'avait pas voulu abuser des avantages que lui conférait le succès, se montra fort conciliant ; ses envoyés signèrent la paix, en 1031, avec le duc Henri et les seigneurs de la Bavière, mais sans l'assentiment de l'empereur.

La délimitation incertaine des frontières avait été la cause de la guerre, disait le traité, et sans doute pour éviter le retour de pareils conflits et pour le maintien de l'amitié, « l'Allemagne cédait à la Hon-

(1) Vipo.

grie le territoire s'étendant entre la Fischa et la Lajta, et de l'embouchure de la Fischa jusqu'à la Morva » (1).

A partir de cette époque le duc Henri vécut en bons termes avec le roi Étienne et, en 1033, il alla même lui faire une visite en Hongrie.

Depuis la prise de possession d'Arpád, la Hongrie ne s'était pas trouvée menacée comme elle le fut par Conrad le Salique, mais cette guerre qui eût pu être désastreuse pour le nouveau royaume, encore mal assuré sur ses bases, tourna tout à son avantage ; le roi Étienne fit preuve d'autant d'aptitudes comme chef militaire que comme chef d'État ; à ces mérites, il ajouta encore la modération dans la victoire, et la nation magyare sortit de cette épreuve, non seulement agrandie, mais encore affermie.

(1) Szilágyi, *A magyar nemzet története.*

CHAPITRE CINQUIÈME

SAINT ÉTIENNE ET SAINT IMRE

Des nombreux enfants que le Ciel avait accordés aux pieux souverains de la Hongrie, un seul, l'archiduc Imre, dépassa l'enfance, et encore pour être fauché dans la fleur de la jeunesse, emportant dans la tombe tout le bonheur de son père, toutes les espérances du peuple, qui attendait de lui la continuation des œuvres de saint Étienne.

Dès sa plus tendre enfance, le petit Imre avait manifesté une piété remarquable. Il tenait de son père une foi vive, ardente, que l'exemple et les exhortations de sa mère, la pieuse Gizela, n'avaient fait que développer. Les exercices religieux qu'elle lui avait appris à pratiquer au cours de la journée ne suffisaient pas à sa ferveur et on le voyait quelquefois, alors que tous reposaient autour de lui, se relever au milieu de la nuit pour chanter les louanges du Seigneur ou demander pardon à Dieu de ses fautes.

A une piété rare chez un enfant, le jeune archi-

duc joignait un caractère vif qui n'excluait pas la sensibilité. Son bon cœur était bien connu des pauvres, qui avaient souvent recours à son intervention, car ils savaient que les souverains ne refusaient rien à leur fils quand, ses petites mains jointes et le regard suppliant, il les implorait en leur faveur. Souvent ses reparties enfantines étaient empreintes de tant d'esprit ou de profondeur que son entourage en était confondu, aussi le roi aimait-il à emmener son fils dans ses voyages à travers la Hongrie, surtout lorsqu'il devait visiter des monastères, et ce fut ainsi qu'Imre, alors âgé de sept ans, l'accompagna un jour qu'il se rendait à l'abbaye de Pannonhalma. Le char royal gravissait lentement les chemins abrupts qui mènent au sommet du mont Pannonien, les religieux, avertis de l'arrivée du roi, avaient quitté le couvent et venaient à sa rencontre, bannière déployée ; les deux cortèges n'avançaient pas assez vite au gré du jeune Imre, impatient d'embrasser les bons moines qu'il aimait beaucoup, aussi quitta-t-il son père pour courir à leur rencontre.

Bientôt le roi le rejoignit et remarqua, non sans surprise, que l'enfant embrassait certains religieux une fois, d'autres, deux fois, d'autres encore, trois fois, mais à un Bénédictin, nommé Maurice, il donna sept baisers. Curieux de connaître la raison des préférences de son fils, le roi lui demanda pourquoi il agissait ainsi :

— Je ne sais, répondit le jeune Imre ; mais c'est

Dieu qui m'a inspiré la pensée de donner aux religieux d'autant plus de baisers qu'ils ont plus de ferveur et une foi plus vive.

Cette réponse ne fit qu'augmenter la curiosité du roi en y ajoutant encore le légitime désir de se rendre compte si vraiment son fils avait obéi à une inspiration divine lui permettant de juger du degré de piété des religieux. Il suivit d'un regard attentif tous les faits et gestes des moines, et la nuit, alors que les Bénédictins, prosternés devant les différents autels, attendaient en méditant que l'aube fût venue, le roi se rendit auprès de chacun d'eux et leur adressa la parole à tour de rôle. Malgré la règle qui leur imposait le silence pendant leurs méditations, les religieux interrompirent leurs prières pour répondre au roi ; mais parvenu au moine qui avait reçu sept baisers, le roi n'obtint aucune réponse, ses appels réitérés ne parvinrent pas à distraire le pieux Maurice qui continua impassible ses oraisons, quand enfin il les eut terminées, il se leva et dit au souverain qui était resté là :

— Je ne pouvais quitter le service du Roi des Cieux pour satisfaire un roi de la terre.

Le lendemain, le roi feignit de se plaindre au Supérieur du manque de respect du religieux, il l'accusa même de plusieurs méfaits dont il le savait innocent ; le Bénédictin ainsi faussement accusé ne se défendait pas : courbant la tête, il acceptait, en toute humilité, l'épreuve que Dieu lui envoyait. Le

Supérieur se disposait à lui appliquer dans toute sa rigueur le châtiment que méritaient les fautes dénoncées par le roi, quand il vit le souverain se jeter dans les bras du moine silencieux et l'embrasser en disant :

— Mon fils avait raison, tu es bien le plus parfait des religieux. Il me faut des évêques comme toi.

Le religieux se prosterna devant le roi, le suppliant de ne pas lui imposer cet honneur ; mais Étienne savait trop le bien que pourrait faire comme évêque un religieux de cette valeur pour ne pas appeler à l'épiscopat celui que Dieu avait paru lui désigner, et Maurice fut nommé évêque de Pécs (1).

Le roi ressentit de cet incident une profonde émotion, car il y reconnaissait la manifestation de la volonté de Dieu en faveur de son fils, il voyait en Imre un élu du Seigneur qui pourrait un jour lui succéder et parfaire son œuvre.

Ce fut l'évêque Maurice qui bientôt attira l'attention du roi sur le Bénédictin Gellért, que des circonstances particulières avaient amené en Hongrie et qui allait devenir le précepteur du jeune archiduc.

Issu d'une famille patricienne de Venise, Gellért fut destiné très jeune au sacerdoce ; dès l'âge de sept ans ; il entrait chez les Bénédictins de l'abbaye

(1) Quinque ecclesiensis.

de Saint-George et sa jeunesse s'écoula au milieu de ces pieux savants qui surent développer son intelligence et faire fructifier les dons que Dieu lui avait départis. Sa piété, son éloquence, ses grandes qualités lui valurent de bonne heure la charge de prieur, mais bientôt il résigna ses fonctions pour faire un voyage en Terre Sainte. La Providence en avait sans doute décidé autrement, car à peine Gellért était-il embarqué qu'une tempête éclata et le navire fut jeté sur la côte dalmate. Le pèlerin, recueilli au couvent de Saint-Martin, érigé non loin de la mer, y retrouva d'anciens condisciples. Il passa dans cette retraite le temps du Carême. En la quittant, il se rendit auprès du pieux Maurice, devenu évêque de Pécs, qui essaya de le faire renoncer à son voyage en Palestine, lui démontrant que sa mission était plutôt d'évangéliser la Hongrie. Entretemps, le Supérieur du monastère de Pécsvár vint chez l'évêque Maurice, il vit Gellért, se rendit compte de sa valeur et, joignant ses conseils aux instances de son hôte, décida le Bénédictin à renoncer pour le moment au pèlerinage projeté.

A l'occasion d'une fête de la sainte Vierge, il l'emmena à Székesfehérvár où le roi et la reine, entourés de la cour, avaient l'habitude d'assister aux cérémonies religieuses. Gellért prononça un sermon qui fit sur les assistants une impression si profonde que personne ne se lassait d'admirer, non seulement l'éloquence de l'ancien prieur, mais encore la trans-

cendance de ses pensées et l'élévation de ses sentiments. Les souverains en furent profondément émus. Étienne manda le prédicateur et, après l'avoir longuement entretenu, lui donna la marque de la plus grande confiance qu'il pouvait témoigner à quelqu'un : il le chargea du soin d'instruire son fils, l'archiduc Imre. Sa confiance ne fut pas trompée, Gellért fit d'Imre un prince modèle que l'Église plaça sur ses autels (1).

Le roi fit installer son fils et son précepteur dans un château pour que tous deux pussent vivre loin du bruit et des distractions du monde; cette disposition plut beaucoup à l'enfant. Gellért trouva en Imre un élève docile qui s'appropria rapidement les connaissances nécessaires alors à un prince. Mais en même temps que son pieux précepteur lui inculquait les principes de la science, il lui ouvrait aussi les arcanes de la connaissance de Dieu; il lui apprenait à n'estimer les biens de la terre qu'à leur juste valeur et lui expliquait l'inanité de la gloire terrestre; il lui enseignait le maniement des armes que la foi donne aux chrétiens : la prière, l'aumône, le jeûne, et lui démontrait que le roi le plus puissant de la terre est, avant toute chose, le serviteur de Dieu. L'âme du jeune prince s'enthousiasmait à ces enseignements qui répondaient si bien aux aspirations de son cœur.

(1) Il fut canonisé, sous le pontificat de Grégoire VII, en 1083.

Quand Gellért eut terminé l'éducation du jeune archiduc, il supplia le roi de le laisser se retirer dans la forêt de Bakony où il voulait vivre dans la solitude en se livrant à la prière et à la méditation. Il y passa sept années et, pour l'obliger à quitter sa retraite, le roi le nomma évêque de Csanád. La renommée de sainteté du pieux ermite s'était répandue, et quand il fit son entrée dans sa ville épiscopale, le peuple se précipita sur son passage, riches et pauvres voulaient recevoir le baptême de la main de Gellért. Le várispán lui-même amena de nombreux habitants qui tous voulaient se convertir. Parmi les dix Bénédictins qui se trouvaient à l'évêché, sept connaissaient la langue magyare et instruisaient le peuple dans sa langue maternelle. Les progrès du christianisme furent rapides dans la contrée de Csanád; les nouveaux convertis se trouvaient si heureux qu'ils cherchaient toutes les occasions de prouver leur reconnaissance à Dieu et à son ministre. Gellért leur inspirait une si vive admiration qu'elle ne tarda pas à se manifester d'une manière effective; trente nouveaux chrétiens lui amenèrent leurs fils en le priant de les instruire pour les consacrer ensuite au service du Seigneur. Cette démarche spontanée plut à l'évêque qui accueillit avec bienveillance les jeunes gens qu'on lui présentait et les fit instruire sous sa direction. Telle est l'origine du premier séminaire en Hongrie. Les prêtres qui en sortirent furent destinés au clergé séculier.

A l'occasion de la fête de saint Jean, une députation de cent personnes vint trouver l'évêque pour le prier de bénir un emplacement destiné à la construction d'une église. Gellért, touché du zèle des fidèles, acquiesça avec empressement à leur désir et de plus, les invita tous à sa table. En se retirant, ses invités lui offrirent de nombreux présents; les hommes, des tapis, des chevaux, des bœufs; les femmes, des bijoux, des chaînes d'or, etc. « Mais vous ai-je invités pour que vous vous dépouilliez de vos trésors? dit l'évêque, je ne vous ai demandé que d'écouter la parole de Dieu! » Tous les assistants lui répondirent: « Saint Père, tu as dit que comme l'eau éteint le feu, de même l'aumône efface le péché. Accepte donc ce que nous t'offrons, au nom du Christ à la vie de qui tu nous as fait naître (1). »

Quand le duc Imre fut en âge de se marier, le roi le pressa de choisir une épouse. Le prince fit entendre à son père qu'il ne voulait pas se marier; le roi ne fut pas satisfait de cette réponse et insista si énergiquement que le jeune Imre finit par céder aux sollicitations paternelles et il épousa, en 1026, la jeune Odile, fille de Creszimer, prince de Croatie.

La résistance de l'héritier présomptif avait une raison que le roi ignorait, sinon il en eût peut-être

(1) Horváth, *A Kereszténység elsö századа Magyarországon.*

tenu compte, ou eût pris quelque mesure pour en atténuer les conséquences.

Pendant un séjour à Veszprém, Imre, encore tout enfant, s'étant relevé la nuit, comme il le faisait souvent, s'était rendu à l'église. Là, agenouillé devant l'autel de saint George, il méditait profondément et se demandait ce qu'il pourrait bien faire, au cours de sa vie, pour être agréable à Dieu. Soudain, il lui sembla voir un rayon lumineux descendre vers lui et entendre une voix prononcer ces paroles : *Præclara res est virginitas* (1). Pour remercier Dieu du conseil que le ciel semblait lui donner, il fit à ce moment le vœu de chasteté (2). Il attachait une si grande importance à la pureté de son âme que pour lui réserver une demeure digne d'elle, il trouvait tout naturel de conserver également la pureté de son corps. Il put rester fidèle à sa promesse, car il eut le bonheur, lorsque plus tard, il consentit à se marier, de rencontrer en Odile une compagne capable de le comprendre et dont la piété cherchait à égaler la sienne; devenue veuve, la jeune archiduchesse se consacra entièrement au Seigneur et se retira dans un couvent.

Le caractère et les vertus d'Imre permettaient à son père de fonder les plus légitimes espérances sur son successeur; cependant, pour éviter toute com-

(1) Le tableau placé au-dessus du maître-autel de l'église de Matéoczi rappelle ce fait.

(2) Rosty K., S. J., *Magyar szentek legendái.*

plication ultérieure, jugea-t-il sage de faire couronner son fils, sans plus attendre. Du reste, sans aspirer encore au repos, le roi se sentait fatigué et désirait s'adjoindre son fils pour l'initier au gouvernement de l'État et, au besoin, pour lui en faire prendre sa part.

Le jour du couronnement était déjà fixé, quand l'archiduc mourut subitement, le 8 septembre 1031, à l'âge de vingt-trois ans. Les représentants des trois Ordres qui avaient été convoqués pour élire le futur roi et recevoir son serment se trouvèrent réunis pour assister à ses funérailles qui eurent lieu à Székesfehérvár. Le cercueil fut déposé dans les caveaux de la cathédrale qui n'était pas encore complètement terminée. Le peuple regretta le prince dont il avait maintes fois apprécié la bonté; la pureté de sa vie charma l'imagination populaire qui lui attribua de nombreux miracles.

Il en est un dont le souvenir s'est perpétué et est parvenu jusqu'à nous. Un seigneur allemand, nommé Konrad, s'était rendu coupable de péchés si affreux qu'aucun prêtre ne pouvait lui en donner l'absolution; il se rendit à Rome et là, prosterné devant le pape, il implora le pardon de ses crimes. Le Saint-Père le lui promit, mais lui imposa une pénitence fort dure, il obligea le pécheur à transcrire, sur un parchemin, le récit de ses fautes et à porter constamment cet écrit qui lui rappelait son passé. Pour obtenir plus rapidement son pardon, le sei-

gneur allemand fit de nombreux pèlerinages, mais toujours le remords l'obsédait et il lui semblait alors que Dieu ne l'avait pas encore absous. Ayant entendu parler des grandes solennités qui se préparaient en Hongrie pour la canonisation de saint Étienne, il se dirigea vers la Pannonie et arriva enfin à Székesfehérvár. Il pénétra dans l'église et se prosterna devant le tombeau du saint roi; là, il s'endormit et, pendant son sommeil, il lui sembla voir le saint s'approcher et entendre une voix lui dire : « N'aie pas confiance en mes mérites, mais adresse-« toi à mon fils Imre, demande-lui d'intercéder pour « toi; il a vécu dans la chasteté et il voit Dieu, il « fait partie de la Cour céleste avec tous ceux qui « ont passé leur vie terrestre dans la pureté (1). » Konrad s'éveilla et se dirigea vers le tombeau d'Imre; il pria longtemps et ayant puisé dans la méditation de la vie si belle du jeune saint, la ferme résolution de vivre désormais pieusement, il se releva; son regard se porta sur le parchemin accusateur, mais toute trace d'écriture avait disparu et le pécheur repentant conclut que Dieu lui avait pardonné.

Si ces récits touchants donnent la mesure des sentiments que le peuple éprouvait pour le fils du roi, le document que les chroniqueurs contemporains ont transmis avec tant de soin aux historiens, donne une idée exacte de la confiance d'Étienne à l'égard

(1) Rosty K., S. J., *Magyar szentek legendái.*

d'Imre et de ce qu'il pensait pouvoir attendre de l'élève du pieux Gellért. Ce sont les *Conseils* que le roi avait rédigés pour son fils et que le jeune archiduc avait accueillis avec la plus grande déférence. Ils donnent la notion précise des principes du saint roi et de sa manière d'envisager les devoirs et les obligations d'un chef d'État ; nous en citerons quelques fragments :

Tout d'abord, le roi établit ce principe, bien libéral pour l'époque, que chaque pays doit vivre selon ses propres lois et chaque peuple conserver ses usages. Il insiste ensuite sur l'importance des grands exemples légués par les ancêtres et dont le souvenir doit se perpétuer de génération en génération.

De même qu'il avait établi l'hérédité dans la famille d'Árpád, de même, il avait décidé que nul ne pourrait porter la couronne royale s'il n'appartenait à la religion catholique, apostolique, romaine. Aussi dit-il à son fils :

« Avant tout, je te conseille et je t'ordonne de veil-
« ler avec soin et vigilance sur la foi catholique (1),
« c'est, dans notre pays, une plante nouvelle qui
« réclame des précautions infinies ; par nos prières
« incessantes, nous avons obtenu de Dieu la grâce
« de la voir fleurir, il ne faut pas que par ton inertie
« ou ton irréflexion, elle soit endommagée ou dé-
« truite. De jour en jour, l'Église doit progresser,

(1) S. Stephani *Decret. LL Monit. III ad fil. Emericum.*

« et, à aucun prix, tu ne dois lui laisser subir le « plus petit amoindrissement, la plus légère dépré- « ciation ; plus l'Église sera grande et puissante, plus « ta couronne sera glorieuse, ta vie heureuse.

« Si tu rencontres des hommes qui attaquent « l'Église et mettent en doute les vérités de la reli- « gion, considère-les comme des serviteurs infidèles, « éloigne-toi d'eux pour que l'on ne puisse pas sup- « poser que tu penses comme eux et que tu te ré- « voltes contre Dieu.

« Les Évêques sont les ornements du trône, ils « doivent occuper la troisième place dans les insti- « tutions du royaume. Considère-les, mon cher fils, « comme tes supérieurs, veille sur eux comme sur « la lumière de tes yeux. Si tu es en bons rapports « avec eux, tu n'auras à redouter aucun ennemi, « et si eux veillent sur toi, tu peux être tranquille, « car leurs prières sont agréables à Dieu qui les a « placés sur la terre pour être les surveillants des « âmes. Ils sont les dispensateurs des sacrements, « ils représentent la dignité de l'Église. N'écoute « pas les plaintes que l'on pourrait te faire contre « eux : si par malheur, ce dont Dieu le préserve, « l'un d'eux venait à commettre une action qui mé- « ritât une réprimande, avertis-le en secret trois fois, « quatre fois, et seulement alors, si tes conseils n'ont « pas été suivis, livre-le à la justice de l'Église.

« Un autre ornement du trône est formé par les « seigneurs et les chevaliers ; leur courage, leur

« vaillance, leur force et, en même temps, leur no-
« blesse, leur courtoisie en font une des bases puis-
« santes du royaume; ils sont les défenseurs de la
« patrie, les gardiens de ses frontières et de plus,
« mon cher fils, ils sont les frères de ton père. Ne
« les nomme pas tes serviteurs, ils combattent pour
« toi, mais ne servent pas. Gouverne-les sans or-
« gueil et sans jalousie, sois doux envers eux et
« que ton esprit n'oublie jamais que tous les hom-
« mes sont égaux. Sois pacifique et l'on te nom-
« mera héroïque ; si tu es orgueilleux, présomptueux,
« si tu cherches à humilier les seigneurs, ils sauront
« amoindrir ta dignité, et ton royaume passera à
« un autre.

« L'un des attributs de la dignité royale, c'est la
« justice, mais la justice pratiquée avec amour et
« patience. Si tu veux être respecté dans ton royaume,
« sois équitable, et si tu veux assurer le salut de ton
« âme, sois patient. Chaque fois que dans un pro-
« cès la condamnation peut avoir la mort comme
« conséquence, ne te hâte pas de juger, n'écoute pas
« les serments du plaignant, il peut se tromper. Ne
« rends pas un arrêt sans t'être entouré de toutes
« les preuves; ne donne pas ton appréciation dans
« une affaire dont tu ne connais pas les détails, re-
« mets-la aux juges compétents qui jugeront en ta
« présence. Crains d'être un juge sévère et réjouis-
« toi de mériter le nom de roi juste. Les rois doués
« de patience et de bonté gouvernent leurs peuples,

« ceux qui manquent de mansuétude les tyranni-
« sent.

« Les hôtes et les étrangers doivent occuper une
« place dans ton royaume. Accueille-les bien et
« accepte les travaux, les armes qu'ils peuvent ap-
« porter; ne t'effraie pas des choses nouvelles, elles
« peuvent servir à la grandeur et à la gloire de ta
« cour. Laisse aux étrangers leur langue et leurs
« habitudes, car le royaume qui possède une seule
« langue et partout les mêmes mœurs est fragile et
« temporaire. Ne manque jamais d'équité ni de
« bonté envers ceux qui sont venus se fixer ici,
« traite-les avec bienveillance pour qu'ils se trouvent
« mieux chez toi que dans n'importe quel pays.

« Tu n'as pas connu, mon fils, le poids des com-
« bats sans cesse renaissants au milieu desquels j'ai
« vécu, tu n'as pas lutté contre l'étranger envahis-
« sant la patrie, tu as vécu dans le calme et la paix.
« Maintenant que ton âme est forte, il est temps
« que tu écoutes mes conseils et que tu les suives;
« veille sur l'œuvre accomplie, il faut que le royaume
« que j'ai fondé reste uni, la discorde serait une
« source de malheurs pour le pays. »

Le roi Étienne termine ses recommandations par une exhortation suprême, il enjoint à son fils d'accorder toujours à la religion la place d'honneur qui lui revient dans tout royaume chrétien.

« Je te conseille, je te commande, de veiller avec
« vigilance sur la foi; accomplis de bonnes actions,

« car sans actes la foi ne vit pas ; il faut que tu serves « d'exemple aux peuples que Dieu t'a confiés, et il « faut que l'Église puisse te nommer véritablement « son fils. Prie, mon cher fils, car la prière efface le « péché et nous garde des mauvaises pensées ; prie « pour obtenir la sagesse et la bonté. Si tu as l'âme « mauvaise et si tu n'es pas miséricordieux, tu por- « teras vainement le titre de roi, on te nommera « tyran. C'est pourquoi, je te prie, mon fils bien- « aimé, joie de mon cœur, espoir de ton futur « royaume, sois bon envers tous, non seulement « envers tes parents, tes princes, tes chefs d'armée, « mais encore envers tes voisins, tes inférieurs, « et surtout envers les étrangers qui viennent à toi. « Sois pitoyable à tous ceux qui ont souffert de « l'abus de la force. Sois patient avec les grands et « surtout avec les pauvres, les malheureux. Enfin, « sois fort pour que le bonheur ne t'enorgueillisse « pas et que le malheur ne te décourage pas. Sois « humble pour que Dieu t'élève et t'accorde les « vertus qui forment la couronne royale. »

L'archiduc était apte à comprendre les conseils de son père et il eût été capable de les appliquer, mais Dieu ne le permit pas, une mort prématurée l'ayant enlevé aux légitimes espérances de tout un peuple.

On a dit des mémorables instructions dictées par saint Louis pour son fils qu'elles étaient les plus belles paroles qui soient jamais sorties de la bouche d'un roi ; quelle admiration ne doit-on pas éprouver

pour le roi capable de donner à son fils les Conseils que l'on vient de lire, quand on songe que saint Étienne avait précédé de deux siècles et demi, dans l'Histoire, le roi de France et qu'il n'avait pas été, comme saint Louis, préparé par des siècles d'hérédité à la pratique de la foi chrétienne, puisque son berceau reposa sur un sol païen !

CHAPITRE SIXIÈME

FONDATIONS DE SAINT ÉTIENNE

Le duc Étienne n'avait pas eu besoin de l'expérience de longues années pour comprendre l'importance du rôle que les religieux étaient appelés à exercer en Hongrie pour la propagation de la foi. Il considérait les monastères comme les piliers de la religion qu'il voulait faire connaître à ses peuples, aussi la fondation de nombreux couvents fut-elle une de ses œuvres de prédilection. Un an s'était à peine écoulé depuis qu'il avait succédé à son père que déjà il fondait, en l'an 998, le couvent de Pécsvár, destiné aux fils de saint Benoît. En 1015, il trouvait nécessaire, après en avoir délibéré avec les magnats, de renouveler, en leur présence, l'acte de donation.

Les chroniqueurs nous ont transmis, sur la fondation de ce couvent, quelques renseignements qui permettent de juger ce qu'était, en Hongrie, un monastère à cette époque.

L'autorité des fils de saint Benoît, appelés à

exercer leur ministère à Pécsvár, s'étendait sur quarante et un villages, comprenant environ onze cents familles. Les villages se trouvaient disséminés dans la plaine et s'étendaient jusqu'au Danube, tandis que le couvent s'élevait sur une colline d'où l'on découvrait un panorama fort étendu. Parmi les villages qui relevaient du monastère se trouvaient : Zomba, Dalyok, Szeben, Hetény, Pereked, Szér, Szilágy, Várkony, etc., etc. Le personnel domestique employé par le couvent peut donner une idée de l'étendue de ses domaines et de l'importance de l'exploitation : quatre cent neuf chevaux étaient occupés à traîner les voitures et les instruments de labour, cent cinquante-six hommes à cheval dirigeaient les travaux et les surveillaient; la vigne était cultivée par cent dix vignerons; il y avait trente-six laboureurs, et cinquante pêcheurs étaient chargés de la pêche dans les rivières; les troupeaux de bœufs étaient gardés par treize bouviers, et ceux de porcs, par trois porchers. L'apiculture occupait une place importante, car douze hommes étaient employés à recueillir la cire nécessaire à la confection des cierges. Les artisans étaient également nombreux et le monastère n'employait pas moins de cinq orfèvres, dix forgerons, six bourreliers et selliers, douze charpentiers, neuf boulangers, dix cuisiniers, six tanneurs, trois potiers, huit charrons; vingt mineurs étaient chargés d'extraire le minerai nécessaire aux divers usages. Le personnel intérieur du couvent

comprenait cinq sonneurs de cloches, trois domestiques pour les voyageurs et les hôtes, quatre garde-malades, six garçons pour le service des bains, etc., etc.

Deux fois par semaine, un marché avait lieu dans les environs, une fois au nord, une fois au sud du couvent; ces endroits sont devenus Ujpécs et Olaszfalva. Les moines étaient chargés de desservir deux églises que le roi avait fait élever; l'une, non loin de Pécsvár, était dédiée à saint Pierre, l'autre, un peu plus éloignée, devait permettre à tous les travailleurs d'assister aux offices; sur les domaines de l'abbaye se trouvaient quelques groupes plus ou moins importants d'hommes libres, mais pourtant soumis à l'autorité des moines qui, en cas de conflit, avaient le droit de les expulser.

Rien ne coûtait au roi de Hongrie pour attirer chez lui de nombreux religieux, il savait que la vie menée par les moines serait d'un bon effet sur ses peuples et que leurs prédications exerceraient d'autant plus d'influence qu'elles seraient soutenues par la mise en pratique des vertus qu'ils préconisaient.

Sans négliger la culture des dons de l'intelligence, les religieux firent comprendre au peuple que le travail manuel n'est pas une déchéance et après de longs efforts, ils parvinrent à faire admettre par ces guerriers intrépides qu'il n'y avait pas d'humiliation pour eux à cultiver la terre, à garder d'innombrables troupeaux, au milieu des

vastes plaines, où l'homme se trouve face à face avec la nature grandiose et peut admirer les vastes horizons; l'âme poétique du Magyar prit goût à cette vie contemplative et s'y complut sans pourtant jamais renoncer pour cela à ses instincts belliqueux : de même, le Hongrois ne sut pas plier son esprit aux continuelles incertitudes des spéculations du négoce et il abandonna le commerce aux colons venus de l'étranger se fixer partout où une agglomération d'hommes leur permettait d'exercer leur industrie. Aujourd'hui encore, le paysan magyar n'aime ni le trafic ni le séjour dans les villes; il lui faut sa puszta, aux horizons infinis, où, chaussé de bottes à éperons, la pelisse au dos, il se promène en souverain : mais que la patrie soit menacée, que la guerre éclate, et le pâtre ne laissera à personne la part de gloire à laquelle lui donne droit l'héritage des ancêtres. Le christianisme a donné à son ardeur guerrière des temps primitifs une direction plus civilisatrice, mais non moins puissante et, de l'intrépide compagnon d'Arpád, a fait le fidèle chevalier de la chrétienté.

Une grande partie de ce mérite revient aux pieux Bénédictins que l'on trouve aujourd'hui à la tête du mouvement religieux en Hongrie, comme la Providence les y avait placés, il y a neuf siècles. Aussi la fondation de leur premier monastère sur le sol de la Pannonie présente-t-elle un vif intérêt.

Non loin de Györ, l'Arabona des Romains, se dresse l'un des derniers contreforts d'une chaîne de

montagnes, détachée du massif de Bakony, c'est le mont Pannonien, le Sion de la Hongrie. Sur le plus élevé de ses trois sommets, une église a été érigée et la croix qui la domine semble atteindre les nues.

Les Romains considéraient cette montagne comme le rival de l'Olympe et l'entouraient d'un certain prestige; le souffle vivifiant et régénérateur de la vraie foi a changé ce prestige en vénération pour le mont sacré. Le fondateur de l'abbaye dut, comme saint Benoît au Mont-Cassin, faire disparaître la statue de Jupiter, pour dresser la croix sur le sommet du mont.

Saint Martin, l'apôtre de la Gaule, naquit non loin de là, à Sabaria; païen comme ses parents, il dut plus d'une fois gravir le mont Pannonien pour offrir des sacrifices aux dieux du paganisme. Jeune encore, il quitta la Pannonie, mais l'éclat de ses vertus trouva un écho dans sa patrie et c'est sous le vocable de saint Martin qu'y fut élevée la première église.

Arpád, attiré par la renommée du célèbre mont, s'y était rendu avec ses guerriers et avait fait flotter l'étendard du Turul pour marquer le point extrême où sa conquête s'arrêtait vers l'Occident. Les Hongrois viennent d'ériger un monument destiné à commémorer le millième anniversaire de cet événement, il se dresse sur le plus central des trois monts, entre le monastère et la chapelle où se trouve la crypte servant de sépulture aux Bénédictins.

Geiza, le père de saint Étienne, avait été frappé de la beauté du site et avait décidé de faire construire un couvent sur la cime la plus élevée du mont Pannonien ; la mort le surprit avant qu'il eût pu accomplir son projet dont l'achèvement était réservé à son fils. La situation admirable, cette perspective immense qui permet d'embrasser, d'un coup d'œil, le lac Balaton, la forêt de Bakony et le Danube, pouvait sembler au duc Étienne un endroit propice à l'érection d'un monastère ; mais aux beautés de la nature, aux sites pittoresques, au merveilleux horizon, se joignait une autre raison, géographique autant que politique : le mont Pannonien était situé tout à l'occident du royaume et proche des nations déjà chrétiennes ; ce fut cette même raison qui détermina le roi à fonder un évêché à Veszprém et aussi à choisir sa ville natale, Esztergom, comme métropole religieuse de son royaume.

Lorsque la construction du monastère fut achevée, les Bénédictins, venus du Mont-Cassin, en prirent possession. Ils furent, comme on l'a vu plus haut, les premiers religieux qui initièrent les Magyars aux lois de la religion catholique, les premiers, ils apprirent la langue nationale, ce qui, en les rendant populaires, leur permit de faire de nombreux prosélytes. Aussi prirent-ils rapidement dans l'État une place importante qui devint bientôt prépondérante. S'inspirant des mêmes principes que les Bénédictins de l'abbaye de Cluny, ils enseignaient

aux pauvres la patience et la résignation, en même temps qu'ils cherchaient à incliner leur esprit aux consolantes maximes de l'Évangile; leurs églises et leurs monastères, tout en étant solidement construits, n'avaient rien de rébarbatif et gardaient même un certain cachet de gracieuseté; ils connaissaient assez les hommes pour savoir que les déshérités, à défaut d'autres jouissances, apprécient ce qui réjouit leurs yeux. Par la simplicité des peintures dont ils revêtaient les murs de leurs édifices, en y représentant l'histoire sacrée, de simples légendes, des faits montrant la punition des méchants et la récompense des bons, ils parlaient à l'imagination de ces populations rudes encore, et parvenaient plus sûrement jusqu'à leur cœur que ne l'eussent fait de savantes prédications. Par contre, ils réservaient l'enseignement doctrinal à ces esprits d'élite qu'ils savaient découvrir et développer.

A la tête des religieux se trouvait Astrik; le duc Étienne qui avait bientôt reconnu sa haute valeur, en avait fait son conseiller et l'avait chargé d'aller à Rome solliciter du pape Sylvestre II, l'érection du duché magyar en royaume catholique de Hongrie. L'on sait quel fut le succès de l'ambassade, et le roi, pour reconnaître les services rendus par les Bénédictins, leur accorda de nombreux privilèges et leur donna d'immenses et riches domaines. Il affranchit l'ordre de Saint-Benoît de la dépendance des évêques, créant ainsi un ordre religieux spécial dont

le Supérieur général, abbé mitré, jouissait de droits exceptionnels; il était élu par ses religieux, alors que la nomination des évêques était un droit que le roi s'était réservé. Les Bénédictins de Hongrie ont conservé les privilèges que leur avait accordés le roi Étienne et leur Supérieur général traite directement avec le Saint-Siège. Il fait partie de plein droit, de la Chambre des Magnats. Il nomme les abbés des autres monastères de Saint-Benoît et est investi d'un pouvoir suprême sur tout ce qui se rapporte à son Ordre.

Aussitôt qu'un couvent était fondé, le peuple accourait en foule pour se fixer sous ses murs tutélaires, car outre la paix de l'âme, les moines distribuaient le pain de l'intelligence, et le corps trouvait également un secours dans les hôpitaux que chaque couvent réservait aux malades. L'hospitalité y était exercée avec une générosité dont la tradition s'est conservée et, aujourd'hui, comme autrefois, les Bénédictins mettent en pratique la touchante recommandation de leur fondateur, qui prescrit de recevoir le voyageur comme s'il était le Christ, *tanquam Christus* (1).

Mais les religieux du mont Pannonien ne limitèrent pas longtemps leur zèle à l'évangélisation du peuple et à la pratique de la charité, ils fondèrent

(1) L'accueil reçu par l'auteur au monastère de Pannonhalma est au nombre des meilleurs souvenirs de son récent voyage en Hongrie.

des écoles et, en Hongrie, comme du reste partout en Europe, les monastères furent longtemps les seuls asiles de la science et des arts. Outre les préceptes de la religion, les moines enseignaient la langue latine ; bientôt leurs écoles acquirent une grande réputation et les élèves affluèrent, toujours plus nombreux ; les religieux organisèrent alors quelques séminaires où furent formés des prêtres hongrois.

Ils prirent ainsi une grande part à la propagation du christianisme et contribuèrent, par l'instruction donnée aux fils des Magyars, au développement de la civilisation occidentale en Hongrie ; aujourd'hui encore leur science, leur dévoûment, leur patriotisme, leurs sentiments élevés en font des éducateurs de premier ordre, exerçant sur la jeunesse hongroise un ascendant incontestable.

L'ordre des Bénédictins hongrois est riche en grands hommes ; les lettres, les sciences, les arts ont trouvé chez eux de nombreux représentants dont les travaux font autorité, et l'Académie hongroise compte plusieurs Bénédictins parmi ses membres (1).

Au nombre des premiers couvents fondés à cette époque, quatre étaient destinés à l'ordre de Saint-

(1) Le siège du prince-primat de Hongrie est occupé par S. E. le cardinal Vaszary, qui fut longtemps Supérieur général des Bénédictins ; le Saint-Père l'enleva à ses travaux historiques pour le placer à la tête de la Hongrie chrétienne. Son successeur est Mgr Fehér, que sa science et sa piété désignaient au choix des fils de saint Benoît.

Benoît : Saint-Martin, sur le mont Pannonien ; Sainte-Marie et Saint-Benoît, à Pécsvár ; Saint-Adrien, à Zalavár et Saint-Maurice, dans la contrée de Bakony.

Depuis lors, le nombre des monastères de Bénédictins a considérablement augmenté, mais le plus important est encore le plus ancien, celui de Saint-Martin ou de Pannonhalma.

Son église est surmontée d'un dôme, soutenu par seize colonnes corinthiennes ; il s'élève à une hauteur de cinquante mètres environ et est considéré comme un chef-d'œuvre d'architecture. Au-dessus de la grande porte du couvent, un bas-relief représente, en quelques traits, l'histoire de l'abbaye. On y voit la religion, assise sur un trône ; d'un côté Astrik reçoit, du roi Étienne, le diplôme de la fondation sur lequel on lit : *Praedicate* 1001 : de l'autre côté, on voit François Ier donnant au Supérieur Novák l'acte de rénovation qui porte l'inscription : *Docete* 1802.

La bibliothèque est fort remarquable, elle renferme les statues de saint Étienne et de François Ier, tous deux revêtus du costume national. Autour de la salle règne une galerie supportée par trente-six colonnes en marbre ; par cette galerie on communique aux étages supérieurs dont les pièces renferment de nombreux ouvrages fort rares. La bibliothèque comprend plus de 100.000 volumes ; elle possède tous les classiques grecs et latins, tous les chefs-d'œuvre littéraires modernes, les manuscrits d'un grand

nombre d'écrivains hongrois les plus célèbres et quelques incunables. Des cabinets de médailles et de monnaies, des collections d'histoire naturelle et une galerie de tableaux complètent la bibliothèque.

On conserve à Pannonhalma, outre la lettre authentique de fondation, signée par saint Étienne, les vêtements que le duc portait le jour de son mariage et la collection des portraits des archi-abbés de Saint-Martin, y compris celui du célèbre archevêque Pázmány.

L'église est richement décorée, sous le maître-autel se trouve une crypte renfermant la chapelle de Saint Étienne, on y voit un fauteuil sculpté dans la pierre où, suivant la tradition, le roi Étienne prenait place quand il assistait à la célébration de la messe à l'abbaye qu'il visitait souvent.

Le peuple, pour désigner l'ensemble des constructions du monastère, emploie quelquefois l'expression de forteresse, quoique pas un soldat ne l'habite et que seuls de paisibles Bénédictins y résident. Cela s'explique, car longtemps le couvent fut un poste avancé, souvent sa résistance héroïque à l'ennemi arrêta les progrès de l'envahisseur et provoqua la colère d'un adversaire sans pitié. Aussi ne reste-t-il de l'abbatiale forteresse construite par le roi Étienne que la crypte où souvent se réfugièrent les femmes et les enfants des environs poursuivis par les Ottomans.

L'histoire de l'abbaye de Pannonhalma est intimement liée à l'histoire de la nation ; les mêmes al-

ternatives de gloire les ont enthousiasmées, les mêmes alternatives de revers les ont abaissées sans jamais les abattre. Le monastère et le sanctuaire de Pannonhalma ont pu être détruits sous les coups de l'étranger, mais jamais ils n'ont tardé à renaître de leurs ruines, prouvant par leur vitalité qu'ils font partie intégrante de la nation magyare qui, semblable à Antée, n'a jamais touché le sol que pour y puiser de nouvelles forces.

Pour la fondation des évêchés, le roi Étienne procédait comme pour les couvents et accordait aux exigences matérielles de l'existence des futurs prélats une importance qui ne l'empêchait nullement de songer à l'œuvre spirituelle qu'il attendait d'eux. Après avoir nommé le comte suprême du Comitat et quelques autres fonctionnaires, il les chargeait de réunir les produits de la dîme et de les tenir à la disposition de l'évêque. Quand un couvent existait déjà, le roi donnait l'ordre à dix des religieux qui l'habitaient d'aller au-devant de l'évêque, de l'accompagner partout où il se rendrait et de l'aider dans son œuvre d'évangélisation. Ce fut ainsi que Gellért, arrivant à Csanád, put faire une entrée d'autant plus solennelle qu'elle était rehaussée par l'accueil enthousiaste de la population ; ainsi qu'on l'a vu plus haut, il prit possession de l'église et du couvent qu'Achtum, l'ancien allié de l'empereur d'Orient, avait fait édifier pour le clergé grec.

Au couvent fondé non loin de Pécs, le roi attri-

bua une garde de deux cents chevaliers libres, chargés de défendre le couvent s'il était attaqué, de réprimer les soulèvements s'il s'en produisait aux environs et de fournir une escorte d'honneur, composée de douze chevaliers, pour accompagner le Supérieur quand il allait voir le monarque.

Ce fut ainsi que le roi de Hongrie fonda l'archevêché d'Esztergom et les dix évêchés de Kalocsa, Veszprém, Pécs, Bács, Györ, Nagyvárad, Eger, Vácz, Gyula-Fehérvár et Csanád.

La construction et la dotation des églises étaient prévues par la Constitution, ce qui n'empêcha pas le pieux monarque de se préoccuper avec un zèle touchant de l'érection de quelques-uns de ces édifices superbes destinés à la gloire de Dieu et surtout à la gloire de la Vierge Marie; nous ne citerons que quelques-unes des églises construites sur les ordres et les indications du roi.

Sur une colline, non loin de l'Herculia des Romains, le duc Étienne avait fait construire une forteresse, le roi voulut y joindre une église; bientôt une magnifique cathédrale y dressa la fière silhouette de ses quatre tours et Székesfehérvár devint le siège de la cour royale. Cette église était destinée à la sépulture des rois de Hongrie et Étienne en surveilla l'édification avec un soin jaloux. Il avait fait venir des artistes de la Grèce, de l'Italie et aussi de l'Allemagne. Un luxe tout oriental présida à la décoration de l'église; les murs étaient recouverts

de plaques de marbre, et des sculptures remarquables ornaient le chœur; le grand autel, tout en marbre rare et en onyx, rehaussés d'ornements en or et en argent, avait une table en or et supportait un tabernacle d'un travail merveilleux, orné de turquoises et d'autres pierres précieuses; les vases sacrés, en or et en cristal, étaient également d'une grande richesse. Outre les immenses revenus assurés au chapitre de la cathédrale, le roi accorda aux chanoines de nombreux privilèges et l'évêque de Székesfehérvár, qui avait l'insigne honneur de sacrer le roi, possédait seul le privilège de célébrer les offices dans cette église, consacrée à la Mère de Dieu.

L'église d'Esztergom fut construite avec une somptuosité aussi grande et dotée avec une munificence égale. D'autres édifices, tout aussi luxueusement décorés, s'élevèrent sur le sol de la Hongrie, malheureusement on en retrouve peu de traces, car les terribles invasions des Ottomans achevèrent de détruire ce que les hordes sauvages de Gengis-Khan avaient épargné. Là où les circonstances ne permettaient pas d'ériger de splendides monuments, on se contentait, en attendant, d'humbles constructions en bois, couvertes de roseaux et décorées de peintures naïves, retraçant les mystères de la religion.

Pour marquer le lieu où, un siècle auparavant, les Magyars avaient livré une grande bataille destinée à maintenir leur droit d'anciens possesseurs, le roi

fit ériger une église, dédiée à saint Pierre; elle se dresse à Bánhida, non loin d'Esztergom; la construction du couvent qui y fut adjoint est due à un moine nommé Tata, il donna son nom au village qui le porte encore aujourd'hui.

L'église de Marosvár, élevée en l'honneur de saint George, renfermait un autel magnifique dédié à la Vierge Marie; sur un ordre formel du roi, deux prêtres âgés devaient aller, d'heure en heure, encenser cet autel, à l'aide d'un fort bel encensoir en argent qui ne pouvait être employé qu'à cet usage.

En Transylvanie, le roi fit construire l'église Saint-Michel; elle fut érigée, dit-on, sur l'emplacement d'un temple païen. Les murs primitifs ont été détruits et l'église actuelle fut reconstruite par Hunyady.

Outre dix évêchés, saint Étienne fonda douze chapitres, soixante basiliques, plus de cent monastères, d'innombrables hôpitaux pour les malades, des hôtelleries pour les pèlerins, etc., etc. (1).

Mais l'activité du roi et son zèle ne s'arrêtaient pas à la limite de ses États; de même qu'il accueillait cordialement les étrangers, de même il voulait que son peuple trouvât bon accueil au dehors et, pour le lui assurer, il fonda des couvents dans d'autres pays. Selon les usages du temps, ces couvents recevaient les voyageurs et les malades. L'assu-

(1) Rosty K., S. J., *Magyar szentek legendái.*

rance de trouver partout bon gîte et affable réception encouragea les Hongrois à voyager, c'était là ce que voulait le roi, il savait que son peuple avait tout à gagner au contact de nations plus civilisées et il espérait aussi que les pèlerinages à Rome et en Terre Sainte affermiraient sa foi. Il choisit Ravenne, où la vie politique et religieuse était alors fort intense, pour y fonder un couvent; les religieux qui y résidaient devaient recevoir avec empressement les voyageurs qui se rendaient à Rome pour visiter les tombeaux des apôtres et rendre hommage au successeur de saint Pierre.

Quoique les archives du Vatican concernant la Hongrie aux onzième, douzième et treizième siècles aient été détruites par le feu, on sait que les rapports de saint Étienne et de ses successeurs avec le Saint-Siège ont été fréquents et les vestiges de quelques monuments attestent du soin que prit le fondateur de la monarchie hongroise pour faciliter à ses sujets le séjour dans la Ville Éternelle. Sur le mont Cœlius, il fit construire une maison destinée à loger les représentants qu'il envoyait lui-même au pape; sur le portail de la chapelle, on lisait encore beaucoup plus tard : « *Ecclesia hospitalis S. Stephani regis Ungarorum* »; une hôtellerie y était annexée pour recevoir les pèlerins hongrois, elle fut restaurée au quinzième siècle par un magnat magyar (1).

(1) L'inscription suivante y fut alors placée : *Domus Un-*

L'église que le roi fit ériger en l'honneur de son patron, saint Étienne, premier martyr, fut plus tard convertie en église paroissiale sous le nom d'*Ecclesia S. Stephani in Piscina*.

Inutile d'insister sur les revenus dont le roi gratifiait les églises et les couvents qu'il créait : partout sa générosité et sa munificence éclatent; il ne se borne pas à assurer l'avenir de ses fondations, il fait encore de riches présents aux religieux des autres monastères ; c'est ainsi qu'il envoie au Supérieur des Bénédictins du Mont-Cassin une croix en or d'un fort beau travail. Au pape, il fait remettre une riche chasuble, brodée, dit-on, par la reine Gizela (1), et cela indépendamment des dons en argent.

Un désir hanta longtemps l'esprit du pieux roi, il eût voulu connaître les lieux où s'était déroulée la vie mortelle du divin Sauveur et satisfaire sa ferveur en parcourant les douloureuses stations du Calvaire, mais les difficultés du gouvernement et les nécessités de son apostolat rendaient sa présence indispensable en Hongrie. A regret, il renonça au pèlerinage projeté, mais il se dédommagea généreusement en le rendant possible et facile à tous ceux que leur piété

garorum, renovata per D. Philippum de Bodvog, Serenis. D. Vlasdislai regis proc. ex. eleemosynis peregrinorum, sedente Alexandro, p. VI, 1497.

(1) A l'intérieur de cet ornement se trouve brodée l'inscription suivante : « *S.(tephanus) Ungarorum R. et Gisela dilecta sibi coniux mittunt hæc munera Domno apostolico Johi* (Johanni).

entraînait vers la Palestine. Ce qu'il avait fait à Rome, il le fit à Jérusalem, où bientôt une église fut érigée, tandis qu'un couvent, habité par des religieux hongrois, offrait un abri aux pèlerins, de jour en jour plus nombreux.

Ils y étaient du reste entraînés par les Croisés, qui avaient renoncé à la route de mer pour prendre la route de terre qui leur offrait plus de sécurité, indépendamment de l'accueil qu'ils rencontraient en Hongrie; le pays des Magyars était devenu pour eux une véritable oasis où ils faisaient volontiers de longues haltes. Le roi Étienne ne se bornait pas à leur offrir l'hospitalité, il faisait encore des présents aux chefs des Croisés. Ce fut ainsi qu'il accueillit Guillaume, comte d'Angoulême, qui, accompagné de nombreux religieux français, traversa la Hongrie en 1027 (1). Godefroy de Bouillon et les Croisés furent reçus solennellement, non loin de la frontière, près du lac Fertö, par le roi Kálmán (2), et plus tard, Marguerite de France, veuve du roi Béla III, conduisit elle-même une Croisade à travers la Hongrie.

Sans s'occuper des subtiles divergences entre l'Église de Rome et l'Église grecque, le roi Étienne, guidé par son esprit de tolérance autant que par sa grandeur d'âme, ne repoussa pas les schisma-

(1) Biturieus, duc de Dolen, Richard, supérieur de Verdun, François Girald, etc., accompagnaient le comte d'Angoulême.

(2) Michaud, *Histoire des Croisades*.

tiques; il les laissa vivre en paix sur les bords de la Tisza et en Transylvanie; il construisit même à Veszprém un couvent pour des religieuses grecques. A Constantinople, il fit élever non seulement une église, mais encore une hôtellerie pour ces frères séparés en qui il ne voulait voir que des chrétiens.

Cette tolérance, qui n'était nullement de l'indifférence, est un trait distinctif du caractère magyar et contribua dans une large mesure à l'établissement de la nouvelle religion; ce fut grâce à ce sentiment que l'Inquisition ne put jamais ériger son tribunal en Hongrie; ce sentiment se continua toujours, à travers les siècles, et s'il a permis aux Hongrois de donner des exemples, à jamais mémorables, de libéralisme, il ne les a jamais empêchés de se battre avec une vaillance sans égale pour leur Dieu et pour l'Église (1), car pour eux, la tolérance n'a jamais été que le synonyme du respect que l'on doit à la liberté d'autrui.

(1) En 1868, Mgr Simor, primat de Hongrie, et les évêques hongrois ont fourni au Saint-Siège trois escadrons de hussards montés, équipés et entretenus à leurs frais. (Rivaux, *Histoire de l'Église*).

CHAPITRE SEPTIÈME

CARACTÈRE DE SAINT ÉTIENNE

La Constitution avait prévu avec un soin remarquable toutes les conditions nécessaires pour que la justice fût rendue avec le plus d'équité possible et en offrant aux plaideurs toutes les garanties compatibles avec les mœurs de l'époque. Le roi attachait une si grande importance à ce qu'aucune illégalité ne fût commise qu'il accueillait tous les plaignants qui se présentaient devant lui ; il les laissait exposer l'affaire qui les amenait, les écoutait avec patience, et sa décision, toujours empreinte de bonté, n'allait jamais à l'encontre de la justice. Mais autant il témoignait de bienveillance aux plaideurs injustement condamnés, autant il savait se montrer plein de rigueur pour ceux qui suspectaient sans motif les verdicts rendus par les juges du Comitat, ou qui ne se soumettaient pas aux sentences prononcées par le Palatin. Au début, ces plaintes furent nombreuses, car il semblait aux hommes libres qu'ils ne pouvaient se soumettre, sans humiliation, aux juge-

ments prononcés par de simples juges; ils ne voulaient accepter une sentence que rendue par leurs chefs et ils trouvaient fort naturel d'en appeler à leur chef suprême, au roi.

Tous les plaignants avaient accès auprès du roi, mais les veuves et les orphelins y trouvaient un accueil particulièrement bienveillant. Dans le dispositif de la Constitution, Étienne les recommandait à la charité des évêques, mais cela ne suffisant pas àsa sollicitude , il déclara publiquement qu'il serait le défenseur des veuves et le père des orphelins. Ce ne fut pas un vain engagement, car souvent il pourvut à leurs besoins sur son propre trésor, où il puisait également les ressources destinées à ses nombreuses aumônes.

Cette générosité à laquelle les malheureux faisaient si souvent appel ne l'empêchait pas à l'occasion de faire preuve de sévérité; ce fut lui qui édicta des mesures fort rigoureuses pour la répression du duel. Il savait que ses guerriers, toujours ardents et d'humeur belliqueuse, ne pouvaient supporter la moindre parole offensante sans saisir leur sabre pour venger leur honneur; pour eux, provoquer en combat singulier celui qui venait de les insulter, était chose toute naturelle et à laquelle ils n'attachaient pas grande importance; les conséquences les plus graves de cet acte se bornaient à la mort de l'un ou des deux combattants. Mais les temps avaient changé, les guerriers étaient devenus

possesseurs de vastes domaines et, dans leurs querelles, ils pouvaient entraîner les habitants de leurs terres, troubler, par des guerres intérieures, la tranquillité de la contrée dans laquelle ils résidaient. Étienne voulait voir la paix régner partout et ne pouvait tolérer une pareille source de discordes. Il interdit donc formellement de tirer le sabre pour venger une offense; celui qui enfreignait cette défense absolue était condamné à périr par le glaive (1). Plus tard, quelques adoucissements furent apportés à cette loi, et la condamnation à mort ne fut maintenue que contre celui qui avait tué son adversaire. Dans le cas de blessure, la loi biblique du talion était appliquée; la rencontre n'était-elle suivie d'aucune blessure, les combattants étaient néanmoins condamnés au paiement d'une amende fort élevée.

Malgré cette apparente sévérité, la réputation de générosité et de bonté du roi n'avait pas tardé à être connue en dehors des frontières du royaume, elle avait attiré de nombreux chevaliers étrangers qui trouvaient à la cour magyare une sécurité dont ils ne jouissaient pas dans leur pays. Les enfants d'Edmond Ier, roi d'Angleterre, trouvèrent non seulement une retraite sûre auprès d'Étienne, mais encore un accueil qui pouvait adoucir leur exil (2).

(1) S. Stephani *Decret.*
(2) Freeman, *History of the Norman Conquest.*

Ces sentiments du pieux roi étaient si bien connus que même des ennemis vaincus faisaient appel à sa justice. Ce fut ainsi qu'une soixantaine de Petchénègues, qui s'étaient réfugiés en Bulgarie après la mort de leur chef Kean, résolurent de se fixer en Hongrie comme l'avaient déjà fait d'autres de leurs compagnons. Mais quand ils eurent franchi la frontière, des cavaliers hongrois se jetèrent sur eux et les dépouillèrent; les Petchénègues n'en continuèrent pas moins leur route et se rendirent auprès du roi à qui ils exposèrent les mauvais traitements qu'ils avaient subis. Le roi les écouta et promit de leur faire rendre justice; il fit donner au várispán du Comitat l'ordre de lui envoyer les cavaliers qui avaient maltraité des étrangers; il mit les parties en présence et quand il fut bien établi que la plainte était fondée, il dit aux cavaliers : « Vous avez enfreint le commandement de Dieu et vous avez désobéi à la loi, vous vous êtes montrés cruels envers ceux qui ne vous avaient fait aucun mal. Vous n'avez pas eu pitié de ces malheureux, Dieu n'aura pas pitié de vous! » Le roi les condamna à mort, et les corps des suppliciés, coupés en morceaux, furent envoyés de différents côtés pour servir d'exemple et inspirer au peuple le respect de la loi.

Cependant, si accueillant qu'il se montrât, le roi ne voulait pas faire de son pays le refuge de tous les aventuriers. Ce fut sans doute pour cette raison qu'il ne mit pas grand empressement à recevoir les

gyrovagues que leur goût pour le changement et les pérégrinations avait attirés en Hongrie. Il craignait peut-être que le genre de vie de ces moines, indisciplinés de cœur et d'esprit, ne fût pas d'un bon exemple pour ses peuples et ne leur donnât une idée erronée de la pratique de la vie religieuse. Mais s'il n'accueillit pas volontiers les gyrovagues, il n'agit pas de même à l'égard de Romuald, le fondateur de l'Ordre des Camaldules. Quelques auteurs se bornant à constater les faits sans en rechercher les causes, mentionnent le séjour de Romuald avec vingt-quatre de ses compagnons sur la frontière hongroise, son hésitation à pénétrer sur le territoire magyar, la maladie mystérieuse qui le saisissait chaque fois qu'il voulait faire un pas en avant, puis enfin son retour en Italie.

Les hésitations de Romuald n'étaient pas causées par la maladie, mais bien par des raisons politiques. Au pape Sylvestre II avaient succédé des pontifes soumis à l'empereur d'Allemagne. Cependant l'un d'eux donna au religieux italien l'autorisation d'aller évangéliser les peuples qui habitaient au delà du pays des Magyars. Quand Romuald approcha de la frontière de la Hongrie, dit Damiani, son historien, l'empereur apprit le but de son voyage ; il lui enjoignit de ne pas pénétrer en Hongrie. Fort de l'autorisation qui lui avait été donnée, Romuald continua d'avancer. L'empereur en appela au pape, qui, n'osant résister, envoya à Romuald un message

lui enjoignant de renoncer à sa mission. Le religieux eut de longues hésitations : obéirait-il aux ordres du pape qu'incontestablement seul l'intérêt terrestre dictait, ou bien, cédant aux injonctions de sa conscience, dictées, elles, par l'intérêt de la foi, irait-il évangéliser les peuples encore païens? De là, ces tergiversations qui donnèrent lieu à des interprétations erronées ; enfin Romuald prit le parti d'obéir au souverain pontife, mais il se retira d'abord en Istrie où il fit un assez long séjour, espérant toujours que les circonstances changeraient et lui permettraient d'accomplir son œuvre. Avant de retourner définitivement en Italie, il laissa ses compagnons libres de l'accompagner ou de rester. Quinze d'entre eux prirent ce dernier parti ; ils pénétrèrent en Hongrie, mais pas un ne cueillit la palme du martyre que tous avaient ambitionnée.

Lorsque Henri se rendit, en 1014, à Rome pour s'y faire couronner, Romuald ne consentit pas à le voir et ce ne fut que plus tard, en 1021, que l'empereur vainquit la résistance du religieux en lui faisant don d'un couvent.

Pour le peuple, les saints étaient des personnages plus remarquables par la puissance miraculeuse qu'il leur attribuait que par les vertus dont ils avaient donné l'exemple. Aussi les nouveaux chrétiens ne tardèrent-ils pas à les considérer comme des intermédiaires tout-puissants qui devaient être leurs protecteurs et leurs défenseurs au Ciel, et témoignè-

rent-ils un grand respect pour tout ce qui avait appartenu aux saints. Le roi Étienne, qui dès son enfance avait admiré les vertus des saints, aurait aimé à posséder quelques reliques qu'il eût offertes à la vénération des fidèles, mais la Hongrie n'en était guère riche. Aussi quand, en 1028, Poppo, évêque de Trêves, et le comte Adalbert, revenant de la Palestine, s'arrêtèrent à la cour magyare, le roi Étienne les pria de lui faire obtenir les reliques de saint Kálmán que possédait le frère d'Adalbert, Henri, comte de la Marche frontière d'Autriche. Il attachait une si grande importance à la possession de ces reliques qu'il ne laissa partir l'évêque qu'après en avoir obtenu une promesse formelle. Des envoyés hongrois accompagnèrent Poppo pour présenter la requête du roi au comte Henri.

Le saint dont Étienne souhaitait si ardemment posséder les ossements, avait appartenu, par sa mère, à la famille royale d'Árpád, tandis que par son père il descendait de la famille royale d'Angleterre. Dédaignant les plaisirs du monde, Kálmán avait pris le bourdon du pèlerin et, quittant l'Irlande, voulait se rendre en Terre Sainte. Chemin faisant, il endurait, comme le plus humble de ses compagnons, la faim et la soif et, nous dit Alold, chroniqueur du treizième siècle, il supportait les humiliations sans se plaindre. Parvenu non loin de Vienne, en un endroit nommé aujourd'hui Stockerau, et situé dans la Marche frontière d'Autriche, il fut arrêté

par les habitants, alors en guerre avec les Hongrois, et qui profitèrent de cette circonstance pour accuser le pèlerin d'espionnage. Ce n'était là qu'un prétexte, car la barbarie des supplices qu'ils infligèrent à Kálmán prouve que ces peuples, encore païens, n'agirent qu'en haine de la foi. Après avoir frappé le pèlerin avec une verge d'épines, ils tirèrent ses membres à l'aide de grosses cordes et lui arrachèrent des lambeaux de chair avec des tenailles brûlantes; ces souffrances n'ayant pas amené la mort, les bourreaux attachèrent le corps de Kálmán sur une croix de bois sec, et, comme son divin Maître, il fut crucifié entre deux bandits, le 13 octobre 1012 (1). De nombreux miracles ne tardèrent pas

(1) La légende raconte que le bois sec de la croix se mit à bourgeonner et bientôt se couvrit de feuilles qui formèrent une couronne au-dessus de la tête du martyr et, tandis que les corps des deux bandits étaient dévorés par les oiseaux de proie, celui de Kálmán restait intact. Un an plus tard, le fils du noble Rumald étant tombé malade, un sorcier conseilla d'appliquer sur le mal, un morceau de la chair de Kálmán; on le fit, et le jeune homme fut instantanément guéri. Son père voulut voir celui à qui il devait la vie de son fils; il se rendit au calvaire et examina le corps, mais n'y trouva pas trace de la moindre entaille; fort étonné de voir que le corps était aussi souple que si la vie l'animait encore, il lui perça le côté d'un coup de sa lance; le sang jaillit en telle abondance que le cavalier et son cheval en furent couverts. Émerveillé à la vue d'un pareil miracle, Rumald fit déposer le corps dans une chapelle située non loin du fleuve. A peine cette translation était-elle opérée que les eaux du fleuve grossirent et envahirent les flancs de la colline; quand elles furent arrivées à la base de la chapelle, elles se calmèrent et l'abri

à se produire sur le tombeau du martyr, le bruit en parvint jusqu'au roi Étienne qui désira vivement posséder les reliques du bienheureux; il trouvait que Kálmán était mort pour la patrie, puisqu'on l'avait accusé d'espionner pour les Hongrois et qu'il était légitime qu'on l'honorât dans ce pays et non dans celui de ses persécuteurs. L'évêque de Trèves avait promis, le comte Henri voulut faire honneur à la parole du prélat, et il envoya les précieux ossements à Székesfehérvár où ils furent reçus en grande pompe et déposés dans une chapelle spéciale. Mais à partir de ce moment, des calamités s'abattirent sur la contrée, la superstition populaire les attribua à la présence des reliques et conclut que le saint voulait reposer là où il avait cueilli la palme du martyre. En présence de ces faits et du désir exprimé par les habitants de la contrée, le roi consentit, bien à regret, à se séparer des reliques; il fit savoir au comte Henri qu'il allait les lui rendre

sacré fut préservé. Plus tard, le comte de la Marche frontière fit enlever ces précieuses reliques pour les transporter au monastère de Melk, situé à l'endroit où la Binlach se jette dans le Danube; cette abbaye est l'une des plus belles que possèdent les Bénédictins : reconstruite au commencement du dix-huitième siècle, elle ressemble plus à un palais qu'à un couvent et son église est décorée avec autant de goût que de richesse. En Autriche et en Bavière, de nombreuses églises sont dédiées à saint Kálmán et, dans la cathédrale de Saint-Étienne, à Vienne, on montre la pierre sur laquelle les persécuteurs torturèrent saint Kálmán

et lui-même les accompagna solennellement jusqu'à l'abbaye de Melk.

Quoique les hagiographes du moyen âge se soient occupés de la vie de saint Étienne, on a peu de détails sur les pratiques de dévotion du pieux roi ; on sait cependant que ferme dans ses décisions, inébranlable dans ses jugements, il avait un point vulnérable : pour faire fléchir l'inflexible justice du souverain, il suffisait d'implorer sa pitié au nom de la Vierge Marie. Il ne savait pas résister à une prière ainsi formulée et si graves que fussent les fautes commises, il était bien rare qu'il n'accordât pas la grâce sollicitée. Il avait pour la Mère de Dieu, qu'il aimait à nommer *Notre Grande Dame*, un respect profond et une tendre vénération ; il les lui témoignait par une dévotion qui a passé dans le cœur et dans l'esprit de son peuple, de ce peuple magyar qu'il appelait souvent « la famille de la Vierge ». Ce ne fut pas un vain titre et ces intrépides guerriers, subissant l'ascendant de la foi catholique, devinrent les Chevaliers de Marie, ce sont eux qui plus tard enroulaient leur rosaire à la garde de leur sabre pour aller combattre les ennemis du Christ ou les ennemis de la patrie, ce qui pour eux ne faisait aucune différence. Chrétien fervent, patriote ardent, tel fut le Magyar dès qu'il connut le christianisme.

Sa piété prit immédiatement un grand essor, l'exemple en était donné par le roi ; peu de familles royales, écrit le cardinal Vaszary, ont vu plus

de leurs membres glorifiés par l'Église que la famille d'Arpád. Le roi Étienne le Saint, l'archiduc Imre furent suivis de saint Ladislas, de sainte Marguerite, de sainte Élisabeth, de la bienheureuse Agnès, etc., etc.

Dès que la Gaule avait connu le christianisme, elle avait voué un culte à la Vierge et était bientôt devenue le royaume de Marie, *regnum Galliæ*, *regnum Mariæ;* cependant, il fallut arriver au dix-septième siècle et attendre le concours de circonstances particulières pour que le roi de France consacrât solennellement son royaume à la Mère de Dieu. La Hongrie fit des progrès plus rapides dans la dévotion à Marie. Elle n'attendit pas l'élan imprimé par saint Bernard à cette belle croyance, elle n'eut pas besoin de l'établissement du Rosaire par saint Dominique, ni de la prédication du dogme de l'Immaculée Conception par les Franciscains pour se consacrer à la Vierge Marie et la choisir pour Patronne. Ce fut peu de temps après l'an mille que le roi Étienne lui offrit son royaume et *Notre Grande Dame* devint la *Patrona Hungariæ*. Le roi Ladislas le Saint, qui mourut en 1095, confirma la décision prise par le roi Étienne.

Toujours éprise d'idéal, l'âme magyare avait trouvé un aliment dans l'une des conceptions les plus poétiques qu'offre la foi catholique. Partout, en Hongrie, dans les églises et dans les chapelles, dans l'humble chaumière et dans le palais fastueux,

l'image de la Vierge est, tout à la fois, un ornement et un objet de vénération. Ce fut en son honneur que le roi Étienne fit ériger les premières églises qui se dressèrent sur le sol de la Hongrie, à Esztergom, à Székesfehérvár, à Györ, à Kalocsa, etc., etc., et son royaume devint bientôt le *Regnum Marianum*.

Après avoir introduit dans le pays la langue latine qu'il parlait couramment, le roi fit frapper les premières monnaies hongroises, les deniers (dénár) et les oboles (fillér) en argent pur, pesant de six à douze grains. Le denier portait, sur la face, une croix dans un cercle de perles, avec un petit triangle dans chacun des angles de la croix et autour le nom du roi, en écriture monacale. Sur le revers, les mêmes signes étaient répétés, avec la légende *Stephanvs Rex et Regia Civitas* (1). Sous le roi Pierre, la face portait *Petrvs Rex* et le revers *Pannonia*. Mais pendant le règne de Béla IV, l'effigie de la Vierge fit son apparition sur les monnaies; sur la face se trouvait la figure du roi, tandis que sur le revers se voyait la Vierge Marie, tenant l'enfant Jésus, la légende était alors *Sancta Maria*. Cet usage se perpétua à travers les siècles et la pensée en est tellement incarnée dans l'esprit du peuple que, malgré les divergences religieuses survenues plus tard, le Gouvernement de 1849 fit frapper de

(1) Schœnwisner, *Not. Hung. Rei. Numar.* : Buda, 1801.

la monnaie à l'effigie de la *Patrona Hungariæ*.

Ce n'est pas une crédulité banale ou vulgaire, mais bien une foi vive et sincère qui anime les Hongrois, répétant depuis neuf siècles, dans les litanies de la Vierge l'invocation : *Maria patrona Hungariæ, ora pro nobis!* Dès cette époque, le peuple éprouvait un si grand respect pour les noms de Jésus et de Marie que pour éviter de les profaner par une répétition trop fréquente, il employait de préférence les termes de « Cher Sauveur et de Grande Dame ou Bienheureuse Dame » ; cette abstention s'est perpétuée dans la formule usitée pour les serments.

Le roi Étienne avait, le premier, donné l'exemple de cette dévotion à la Vierge : il aimait à invoquer la *Grande Dame des Hongrois*, soit pour implorer son intercession en faveur de ses troupes dans les combats, soit pour lui exposer ses besoins, lui confier ses douleurs ou la remercier de sa protection. C'était devant elle seulement qu'il donnait libre cours aux sentiments d'humilité qui emplissaient son cœur. On raconte qu'il aimait à se promener seul la nuit et, revêtu d'un costume fort simple, à faire lui-même l'aumône : une fois, il advint qu'un malheureux, mécontent de ce qu'il venait de recevoir, maltraita son bienfaiteur et lui tira la barbe et les cheveux. Rentré au palais, le roi se jeta au pied d'une statue de la sainte Vierge et s'écria : « Grande Dame, Reine du Ciel, qui m'avez fait roi, voyez en quel état l'on a mis

votre serviteur. Si un ennemi s'était permis de me traiter ainsi, j'en aurais tiré vengeance, mais c'est par un pauvre, un représentant de Jésus-Christ, que j'ai été frappé et j'accepte cette humiliation, en vous en remerciant, ô Grande Dame ! »

Il avait fait broder l'image de la Vierge sur ses drapeaux.

« C'était moi-même, disait Jeanne d'Arc, qui portais la bannière quand je chargeais les ennemis, pour éviter de tuer personne ». En Hongrie, le chevalier qui avait l'honneur de porter à la guerre le drapeau de la *Patrona Hungariæ* était armé, mais on lui enlevait ses éperons, car il devait vaincre ou mourir.

Un écrivain protestant, constatant la spontanéité du sentiment qui poussa les Magyars à vénérer la Mère du Sauveur, en cherche la raison et il conclut que « seul, un peuple aux mœurs pures pouvait comprendre et admettre la pensée d'une Vierge, Mère d'un Dieu ».

C'était en prononçant son nom que les guerriers s'élançaient dans la mêlée et souvent leur protectrice exauça leurs prières, car les Magyars attribuent à sa toute-puissante intervention bien des victoires décisives qui marquent les étapes de neuf siècles d'histoire (1).

Tous les actes du roi Étienne témoignent de sa

(1) Voir *La Maison de Nazareth en Hongrie*, par E. Horn.

respectueuse vénération pour la Vierge Marie; dès son enfance, il lui avait voué une dévotion qui se développa pendant toute son existence, et lui fit désirer de mourir le jour de l'Assomption de sa glorieuse protectrice. « Si malgré tout, la Hongrie n'a cessé d'être la solide forteresse de la Chrétienté, dit Mgr Fehér (1), elle le doit à l'intervention de sa bienveillante protectrice, qui par sa puissante intercession a obtenu de Dieu une vie longue et bénie pour la nation et pour le peuple de sa grande Famille. L'intervention incessante de la Vierge Marie et le pieux respect que lui témoigne le peuple forment le trésor national des Magyars que tout véritable patriote considère comme un patrimoine sacré. Gloire et honneur à Dieu pour tous ses bienfaits; reconnaissance éternelle à la Mère de Dieu, protectrice de notre Patrie! »

(1) Mandement de 1896.

CHAPITRE HUITIÈME

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT ÉTIENNE

Pour obéir aux traditions et pour assurer à la Hongrie un roi digne d'elle et capable de la conduire dans les voies qu'il lui avait ouvertes, Étienne décida de faire couronner le seul fils qui lui restait, l'archiduc Imre. La date de la cérémonie était fixée quand subitement le jeune archiduc mourut. « Le Seigneur le rappela à Lui afin que les enchantements du monde n'altérassent pas sa pureté », dit un chroniqueur contemporain. Ce fut pour le roi une douleur que les circonstances devaient rendre plus cruelle encore. « La brillante étoile de la Pannonie avait disparu ! l'espoir de la Hongrie était anéanti » (1). Une nation en larmes entourait, dans la cathédrale de Székesfehérvár, le cercueil du *lys de la Maison d'Arpád*, que gardaient, pareils à deux cyprès, son père et sa mère éplorés.

Le roi avait toujours eu foi en sa mission et il

(1) Thuróczy, *Chron. Hung.*

avait la ferme conviction que Dieu ne l'abandonnerait pas, qu'il lui permettrait d'accomplir son œuvre; pourtant une inquiétude emplissait son âme : à qui allait incomber la lourde charge de lui succéder, qui serait appelé à gouverner ces fiers Magyars? Qui saurait développer la monarchie et surtout, suprême angoisse pour un cœur de saint, qui veillerait sur la foi nouvelle? Déjà la jeune plante étendait sur tout le pays l'ombre bienfaisante de ses rameaux, mais le roi craignait que les racines ne fussent pas encore entrées profondément dans le sol de la Hongrie. Et cependant si Dieu avait permis au pieux roi de soulever un instant le voile de l'avenir, il eût vu la Hongrie devenue la « citadelle du nom du Christ (1) » et son peuple le « Sauveur de l'Occident (2) ».

Des descendants d'Arpád, quatre étaient encore en vie; le duc Geiza avait laissé deux frères dont l'un, Michel, avait eu un fils nommé Vazul; son autre frère, Szár-László, avait eu trois fils : André, Béla et Levente.

La jeunesse de Vazul s'était écoulée d'une façon peu édifiante et le roi, pour le punir de ses désordres, l'avait fait enfermer au couvent de Zobor, à Nyitra. Les fils de Szár-László, à peine adolescents, étaient aimés des grands et du peuple; la nouvelle Consti-

(1) Callimachi.
(2) Michelet.

tution aurait eu en eux, surtout en Béla, d'ardents défenseurs; mais le roi, qui connaissait les aspirations de son neveu, ne voyait pas en Béla le fidèle gardien du christianisme que son zèle d'apôtre lui faisait désirer.

Le temps s'écoulait et le roi, que les appréhensions pour l'avenir tourmentaient sans cesse, voyait ses forces diminuer de jour en jour. A sa cour résidait depuis quelque temps un de ses neveux, Pierre, fils d'une de ses sœurs et d'Otto Urseolo, doge de Venise. Lors d'une révolution qui avait éclaté contre son père, le jeune Pierre s'était rendu à Constantinople et de là s'était réfugié à la cour de son oncle, le roi de Hongrie, qui lui avait confié le commandement des armées. Bien accueilli par les souverains, il ne tarda pas à se faire de nombreux amis parmi les seigneurs étrangers qui composaient une partie de la cour, ces amis devinrent bientôt des partisans zélés, et le clergé, où l'élément allemand et italien dominait encore, pensa que Pierre pouvait devenir un successeur éventuel du roi Étienne. Par sa mère, ne descendait-il pas d'Arpád? disaient ses partisans qui voyaient en lui un défenseur plus zélé de la religion que de la nationalité magyare. Les ecclésiastiques allemands et italiens surtout pensaient qu'il leur serait plus facile d'étendre et de développer leur influence sous ce monarque, d'origine hongroise, il est vrai, mais élevé à l'étranger, que sous un prince, né en Hongrie, pénétré de l'esprit magyar et peut-

être disposé à revenir aux traditions de ses ancêtres. Cette crainte ne devait pas se réaliser, car les successeurs du roi Étienne, tout en se montrant fort tolérants, ne laissèrent pas se rétablir le culte des anciens dieux, comme l'avait fait Henri le Saint, qui, pour s'assurer, en cas de besoin, des alliés, permit aux Lutizes de conserver les idoles qui leur étaient chères (1).

La reine Gizela éprouvait quelque sympathie pour son neveu Pierre; certains chroniqueurs disent qu'elle voulait le voir succéder à son époux, espérant, s'il montait sur le trône, conserver plus d'autorité et d'influence que sous un roi magyar. Il est assez difficile d'admettre cette hypothèse, car ce que l'on sait du caractère de Gizela, la représente plutôt comme la compagne fidèle et dévouée d'un saint roi que comme une reine ambitieuse. Cette reine, à la fois, sœur de Henri le Saint, épouse de saint Étienne et mère de saint Imre, avait donné assez de témoignages de bonté et de sagacité, d'abnégation et de générosité pour ne pas être soupçonnée d'aussi noirs desseins. Du reste, plus tard, ses vertus furent reconnues par l'Église, qui la proclama « Bienheureuse » (2). Ce qui est vraisemblable, c'est que les partisans du prétendant cherchèrent à faire croire que la reine était avec eux et désirait l'avènement de Pierre.

(1) Zeller, *Histoire de l'Allemagne.*
(2) Rosty K., S. J., *Magyar szentek legendái.*

Le roi n'acquiesça pas à ces projets, mais sentant que sa fin était proche, il prit le parti de désigner son successeur. Son choix se fixa sur Vazul, le fils de son frère Michel. Il espérait que le long séjour fait au milieu des religieux, les exemples de travail et de vertu qu'il avait eus sous les yeux dans cette paisible demeure, l'auraient assagi et que la responsabilité de la mission qui allait lui incomber achèverait sa conversion au bien. Il chargea quelques seigneurs d'aller notifier au jeune duc la décision qu'il venait de prendre et en même temps de le ramener à la cour.

Quand l'ambassade arriva au couvent de Nyitra, une bien cruelle déception l'y attendait. Le brillant Vazul d'autrefois était aveugle, sourd, incapable de remplir les hautes fonctions auxquelles le roi voulait l'appeler. Peu de temps avant l'arrivée des envoyés du roi, une troupe d'hommes armés avaient pénétré de force dans le couvent et s'étaient précipités sur Vazul : l'un d'eux lui avait crevé les yeux pendant qu'un autre lui versait du plomb fondu dans les oreilles. Cet acte atroce accompli, les criminels s'étaient enfuis et avaient trouvé un refuge en Bohême. Les envoyés royaux emmenèrent le malheureux Vazul et le conduisirent devant le roi. En voyant l'abominable forfait dont son neveu venait d'être victime, Étienne pleura fort amèrement, dit un chroniqueur. Sa maladie s'aggrava et il ne se sentit pas la force d'ordonner des poursuites

contre les auteurs de cet acte de cruauté; l'énergie seule lui fit-elle défaut ou la générosité qui était le fond de son caractère ne l'empêcha-t-elle pas plutôt de s'exposer à être obligé de sévir contre ceux qu'il avait peut-être comblés de bienfaits? Mais redoutant pour ses autres neveux un sort semblable, il leur conseilla de s'éloigner et les trois fils de Szár-László quittèrent la Hongrie.

La situation devenait de jour en jour plus critique, les étrangers cherchaient à augmenter leur influence, à faire prévaloir leurs préférences; ils essayaient d'agir sur les esprits et de préparer l'avenir selon leur intérêt. Le roi, brisé physiquement par la maladie qui depuis trois ans le retenait sur un lit de douleurs, avait néanmoins conservé toute son énergie morale et luttait courageusement contre l'envahissement des tendances germaniques; malheureusement, il n'était plus que l'ombre de l'infatigable souverain qui pendant près de quarante années avait dirigé avec tant de virilité les destinées de sa patrie. Au milieu de ses cruelles souffrances et de ses douloureuses épreuves, une consolation lui restait : la foi. Outre les suprêmes espérances qu'il y puisait pour lui-même, il la voyait répandre ses lumières sur la Hongrie et il comptait sur son influence salutaire pour sauvegarder à tout jamais son peuple que tant de dangers paraissaient menacer.

Aussi s'arrêta-t-il à une décision qui devait coûter

à son patriotisme, mais qui répondait à ses sentiments d'apôtre. Il décida de désigner son neveu Pierre, le fils de sa sœur, pour lui succéder. Il savait que le jeune homme était plus attaché à la religion chrétienne qu'à la patrie de sa mère, et en le plaçant à la tête du royaume de Hongrie, il était plus certain d'assurer le maintien et le développement de la foi catholique que l'indépendance et la prospérité du royaume magyar. Ses appréhensions furent vaines, car tout en assurant l'avenir de la religion, le roi Étienne posa en même temps les fondements d'un royaume bâti sur le roc. Et la Hongrie doit bien ce qu'elle est aujourd'hui à la religion de Jésus-Christ, à la vraie foi. « Cette foi que notre premier roi, saint Étienne, l'apôtre de la Hongrie, introduisit dans notre pays au prix de tant d'efforts et de tant de labeurs, qu'il défendit en brandissant son sabre, que nos ancêtres ont maintenue contre les Turcs en versant leur sang et en donnant leur vie, que nos rois, les meilleurs, ont su conserver intacte à travers les tumultueux changements de l'Histoire. Cette foi, qui depuis la fondation du royaume est si intimement unie à la gloire de notre pays que combattre pour la religion a toujours été en même temps défendre la patrie, et que le fils le plus fidèle de l'Église est aussi le meilleur patriote » (1).

Quand le roi se fut arrêté à ce parti, il convoqua

(1) Cardinal-primat Vaszary.

les magnats et les évêques pour leur soumettre son projet ; après quelques délibérations, les membres de l'Assemblée se mirent d'accord et il fut décidé que Pierre succéderait au roi Étienne. Cette décision prise, il semble que le vénérable souverain eût pu jouir en paix des derniers jours que Dieu lui accordait et qu'il employait, du reste, à faire de larges aumônes et de pieuses fondations.

Mais la douceur, la résignation du noble vieillard dont la vie était si près de s'éteindre ne purent désarmer les ambitieux, qui tramèrent un complot pour abréger les jours de leur souverain. Parmi les étrangers qui faisaient partie de la garde royale se trouvèrent quatre traîtres, prêts à devenir régicides, et le sort désigna celui qui le premier attenterait à la vie du roi.

Les derniers rayons du soleil pénètrent à travers les vitres serties de plomb et répandent dans la salle une douce lumière. Le roi repose sur un lit peu élevé, recouvert de fourrures précieuses. Trompant la vigilance des gardes, un étranger a pu pénétrer dans la salle et s'approcher du lit. A la vue du monarque endormi, il s'arrête et contemple ce noble visage où les souffrances ont laissé leur empreinte, mais que la majesté de la mort semble déjà avoir touché. Sa main tremble et laisse échapper l'arme qui tombe sur le sol ; à ce bruit, le roi s'éveille, un regard lui suffit pour comprendre ce qui vient de se passer et il murmure : « Ha Isten velem, ki elle-

nem » (1). La Providence n'avait pas permis que le pieux roi succombât à un aussi vil attentat. Celui qui avait voulu le frapper tombe à genoux et, tout en larmes, implore sa pitié, il avoue quel sinistre projet il méditait et lâchement veut citer les noms de ses complices. Mais le roi ne le laisse pas achever, il ne veut rien savoir et, toujours magnanime, ne laisse tomber de ses lèvres que des paroles de pardon et d'oubli (2).

La lumière ne fut pas faite sur cet attentat, et le même brouillard qui avait enveloppé la mutilation de Vazul rendit impénétrable ce dernier complot.

Le poignard du traître n'avait pas frappé le roi, mais le coup prémédité avait retenti jusqu'au fond de son cœur. Il sentit que sa fin était proche.

Peu après, le jour de l'Assomption, il fit appeler l'évêque et de nombreux prêtres qui se rangèrent à droite du lit, tandis que les dignitaires de la cour se tenaient à gauche. Sur un coussin, reposaient les insignes de la royauté ; debout, au pied du lit, le doyen de Székesfehérvár présentait au regard du roi la croix apostolique envoyée autrefois par Sylvestre II. La reine Gizela, maîtrisant sa douleur, était agenouillée auprès du lit, couvrant de baisers les mains du roi. Il semblait ne plus souffrir; concentrant ce qui lui restait de forces en un suprême

(1) « Si Dieu est avec moi, qui peut être contre moi » ?
(2) A. Pró, *Szent István Király*.

effort, il adressa la parole à ceux qui l'entouraient, recommandant aux magnats de donner à tous l'exemple de la concorde et de la fraternité; aux prêtres, de veiller au développement de la religion et de travailler au bonheur du peuple.

Au milieu d'un profond silence et du recueillement de tous les assistants, l'évêque fit alors au roi les dernières onctions qu'il reçut avec une touchante ferveur. Pendant que les prêtres récitaient les prières et les psaumes, il ne cessait d'invoquer la sainte Vierge ; il put encore s'agenouiller pour recevoir son divin Sauveur, puis après s'être recueilli, il leva les mains comme pour bénir et tournant son regard vers le ciel, il prononça ces paroles que l'Histoire a conservées : « Grande Dame, Reine du Ciel, c'est à vous que j'adresse ma dernière prière et que je confie le soin de mon âme ; prenez sous votre protection maternelle l'Église magyare, mon pays et mon cher peuple (1) ! »

Ces paroles furent les dernières du roi Étienne le Saint ; il rendit son âme à Dieu, comme il l'avait toujours désiré, le jour même de la glorification de la Vierge Marie, en l'an 1038.

Le jour de l'Assomption que trente-sept années auparavant, il avait choisi pour son couronnement sur la terre, fut aussi celui où il entra au ciel pour y recevoir l'auréole des saints.

(1) A. Pór, *Szent István Király*. — Szilágyi, *A magyar nemzet története*.

Le corps du roi fut déposé dans un cercueil de marbre blanc, orné d'une couronne en or.

Ses funérailles eurent lieu dans la cathédrale de Székesfehérvár. De toutes les provinces, une foule immense était accourue pour donner au roi un dernier témoignage de respect et de regret; tous ceux qui n'avaient pu assister à la cérémonie funèbre défilèrent devant le sarcophage du roi que la voix du peuple qualifiait déjà de « Saint ». Pendant trois années, les réjouissances et les danses furent interrompues et les Magyars témoignèrent par ces privations de la douleur que leur causait la mort du grand roi en qui ils avaient vénéré un chef juste et bon.

Et cependant, le grand souverain ne laissa pas dans l'esprit de la postérité immédiate un souvenir fort vif. Attila, Bulcsu, Botond, Lehel, Arpád, parlaient davantage à l'imagination du peuple magyar, qui ne pouvait voir un héros dans ce chef prohibant la religion des ancêtres, bannissant les poésies et les traditions nationales, introduisant une langue inconnue et accueillant en frères les étrangers venus de partout. Mais si la légende s'est peu occupée du roi Étienne, c'est que les mérites du saint relèvent davantage de l'histoire. Étienne, par son caractère comme par ses vertus, était supérieur à son époque, et il subit le sort réservé à tous les précurseurs, il ne fut pas compris de son peuple à qui il voulait faire franchir trop rapidement les degrés de la civi-

lisation occidentale. Ses contemporains ne lui rendirent pas la justice qu'il méritait, mais la postérité le jugea avec équité et aujourd'hui, le roi Étienne est apprécié à sa juste valeur. Les hagiographes du moyen âge l'avaient représenté comme le modèle de la perfection chrétienne, mais avaient laissé dans l'ombre les traits saillants de son individualité ; s'il fut un apôtre, ouvrant à son peuple d'autres voies que celles où jusqu'alors il avait cueilli des lauriers, il fut aussi un vaillant guerrier, sachant mener ses troupes au combat et à la victoire, et, à une vaste conception politique, il joignit le génie d'un législateur puissant.

*
* *

Au concile tenu à Rome en février 1081, il fut décidé d'admettre Étienne, roi apostolique de Hongrie, au nombre des saints, et une bulle du pape Grégoire VII fit connaître aux Magyars l'heureuse nouvelle.

Pour la première fois, la Hongrie allait assister à une fête grandiose dont elle n'avait pas encore été témoin, elle possédait sur son propre sol le tombeau d'un saint dont l'intercession s'était maintes fois manifestée; les nouveaux chrétiens allaient pouvoir témoigner leur respect pour les reliques sans être obligés d'aller à Rome ou à Jérusalem, pour y vénérer les restes précieux des martyrs ou des apôtres.

Le trône était alors occupé par le roi Ladislas, ce *rex christianissimus* que l'Église devait mettre plus tard sur ses autels. Il convoqua les évêques et les magnats pour leur faire part de l'honneur que l'Église accordait au premier roi de la Hongrie. Il fut décidé que de grandes fêtes auraient lieu, non seulement à Székesfehérvár, pour le relèvement du saint, mais encore dans tout le pays. Des prières publiques furent ordonnées et un jeûne de trois jours fut prescrit; de plus, le roi fit distribuer de larges aumônes, accorda de nombreuses grâces et pardonna à son parent rebelle, Salomon, à qui il rendit la liberté (1).

La nuit qui devait précéder la cérémonie fut pas-

(1) Le peuple, qui n'était pas encore profondément pénétré du sentiment si chrétien du pardon des offenses, ne pouvait admettre simplement la réconciliation des deux parents, et il imagina que le roi avait été contraint à cet acte de clémence par une force supérieure.

La tradition, rapportée par Chartvicius, raconte qu'au moment d'opérer l'ouverture du sarcophage de saint Étienne, il fut impossible de soulever le couvercle; une force invincible semblait s'y opposer. Le trouble et l'inquiétude s'étaient emparés de tous les assistants, quand tout à coup, un messager envoyé par une femme fort âgée, la religieuse Caritas qui habitait un ermitage dans la forêt de Bakony, pénétra dans l'église. Amené devant le roi, il lui dit que Caritas avait appris, par un songe, que la pierre du tombeau ne pourrait être enlevée qu'après que Ladislas se serait reconcilié avec Salomon et lui aurait rendu la liberté. Le roi tint compte de l'avertissement et alors, ajoute la chronique, la pierre put être enlevée sans le moindre effort.

sée en prières devant le tombeau du roi et plusieurs miracles se produisirent. Le matin venu, ce fut en présence de tous les évêques et de tous les grands dignitaires du royaume, au milieu d'une foule innombrable, qu'après la célébration de la messe, la lecture solennelle de la bulle de Grégoire VII eut lieu, le 20 août 1083. On procéda ensuite à l'ouverture du sarcophage; les précieux restes du roi furent recueillis dans une fine batiste et enfermés dans un vase d'argent qui fut déposé sur l'autel de la Vierge. La main droite, préservée de toute décomposition et restée telle qu'elle était au moment de la mort du roi, fut déposée dans un reliquaire spécial et confiée à la garde de religieux pour lesquels le roi Ladislas fonda un couvent qui prit le nom de *Sainte-Droite*. La précieuse relique fut exposée à moins de dangers que la *Sainte Couronne;* néanmoins, lors de l'invasion des Tartares, le roi Béla IV l'emporta en Dalmatie pour la soustraire à toute profanation. Elle fut rapportée à Buda où elle est déposée au château royal, dans la chapelle Saint-Sigismond. « Main bénie, main miraculeuse! qui, conduite par Dieu, a écrit pour nous le signe de la Rédemption. Vérité vivante! par tes œuvres, tu as vécu avec nous, à travers les siècles, tu as été notre gloire. Gloire véritable de notre Millénaire, sois bénie (1)! »

(1) Panégyrique de saint Étienne prononcé le 20 août 1896, l'année du Millénaire, par M. le chanoine A. Párvy, en l'église Notre-Dame de Buda.

Dans le courant de la même année 1083, le fils du saint roi, l'archiduc Imre, et ceux qui, par leur zèle d'apôtre, avaient contribué au développement du christianisme en Hongrie, Gellért, Benoît, André furent solennellement admis par l'Église au nombre des saints. La nation reconnaissante peut célébrer à tout jamais la mémoire de ceux qui, avec la religion, ont apporté la civilisation au pays des Magyars.

Le roi Ladislas décida que la fête de ces saints serait célébrée en grande pompe; il y ajouta celle du premier martyr Étienne, de saint Martin et de saint Pierre et prescrivit qu'un jeûne de trois jours précéderait quelques-uns de ces anniversaires.

Un grand nombre d'églises ont été érigées en l'honneur de saint Étienne, notamment à Dömös, Ebed, Karancs-Sagh, Bozok, Csábrág, Ipoly Nyék, Pöstyén, Galantha ; à Kalocsa, l'église des Jésuites ; à Pannonhalma, l'église des Bénédictins, etc., etc.

*
* *

Aux salves d'artillerie, les cloches sonnant à toute volée ont répondu, lançant à travers l'espace leurs sonores appels; un soleil radieux resplendit sur la ville et une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, joyeux et pourtant recueillis, sillonnent les rues, se dirigeant vers la cathédrale qui couronne l'un des sommets des monts de Buda. Au son des cloches, se mêle la mélopée de cantiques chantés par des voix

nombreuses et bientôt l'on voit apparaître de longues théories de pèlerins, paysans et paysannes, en éclatants costumes de fête avec leurs bannières, le clergé en habits sacerdotaux, croix en tête; ils viennent des environs de la capitale et la longueur de la route n'a rien enlevé à leur ardeur, car ils chantent avec entrain et leurs voix ne faibliront pas quand ils graviront la rude montée qui les amènera au sanctuaire de Notre-Dame.

De toutes les paroisses de la capitale, des processions sont parties ; le clergé, revêtu de ses plus riches ornements, accompagne les fidèles, et les fillettes, en robe blanche, portent fièrement de petites oriflammes; toutes les corporations ont arboré la bannière de leur patron, et quand sur le beau pont suspendu qui relie les deux villes-sœurs, les processions passent sur plusieurs lignes, on ne voit plus, à un moment, entre le ciel et l'eau, qu'une nuée de drapeaux, aux couleurs vives, flottant au vent. Spectacle inoubliable et que le regard ne quitte qu'à regret; mais bientôt, il se porte sur la rive droite du Danube et s'y arrête pour contempler les pèlerins qui gravissent les routes et les sentiers serpentant de la base au sommet de la colline.

Des soldats en grande tenue, la branche de chêne au shako, forment une haie largement espacée, destinée non à maintenir la foule, mais plutôt à composer une garde d'honneur au cortège qui bientôt va se rendre à Notre-Dame.

Des profondeurs d'une retraite sûre, où elle est gardée avec un soin jaloux, une châsse de grande valeur a été retirée et déposée sur un autel préparé à cet effet : cette châsse renferme la relique la plus précieuse au cœur des catholiques magyars, la *Sainte Droite*, la main du roi Étienne le Saint. La messe a été célébrée en présence des hauts dignitaires de l'Église et de l'État. La cérémonie terminée, le cortège se forme; des ecclésiastiques portent la châsse, entourée de nombreux évêques, de tous les membres du clergé et des représentants de tous les ordres religieux. Les ministres, les généraux prennent rang dans le cortège qui parcourt, au milieu de la multitude recueillie, le chemin qui sépare le château de la cathédrale. Il pénètre dans le sanctuaire dont les vastes nefs sont insuffisantes pour abriter la foule accourue.

Aussi un autel a-t-il été dressé sur la grande place qui précède l'église, place célèbre dans l'histoire nationale et où s'élève le monument commémoratif des Honvéds, l'un d'eux arbore le drapeau magyar, abritant en ses plis, l'image de la Patronne de la Hongrie. Et pendant que l'office est célébré dans la cathédrale avec la pompe accoutumée, une autre cérémonie se déroule au dehors, et rien n'est plus grandiose ni plus touchant que cette messe chantée sous l'immense voûte azurée. Le « Sursum corda », le « Sanctus » prennent là une ampleur majestueuse et, tandis que le canon tonne, on sent,

qu'avec la fumée de l'encens, la prière d'un peuple tout entier monte vers le Créateur.

Le panégyrique de saint Étienne a été prononcé ; les prélats et les assistants ont vénéré la précieuse relique en écoutant le chant de ces vieux cantiques populaires qui depuis des siècles retentissent sous les voûtes de la cathédrale. Dans le même ordre qu'à l'arrivée, le cortège se remet en marche, la foule, toujours émue et recueillie, salue la « Sainte Droite », et bientôt la châsse est replacée dans la chapelle du château, où elle restera jusqu'à l'année suivante.

Avant de quitter la place où cette belle cérémonie vient de faire battre tous les cœurs, le regard s'arrête sur le panorama qui s'étend devant lui, sur la rive gauche du Danube ; dominant tous les monuments, un édifice surmonté de la croix attire l'attention, c'est la magnifique basilique de Saint-Étienne.

Lentement les pèlerins prennent le chemin du retour, la ville est en fête ; le peuple, en rendant hommage à la mémoire de son premier roi, a rempli un devoir cher à son cœur. Dans le pays entier des cérémonies analogues ont eu lieu ; à Székesfehérvár, les reliques du saint roi ont été portées processionnellement à travers la ville ; partout on a célébré la fête nationale, la fête du roi Étienne le Saint, qui depuis neuf siècles n'a cessé de veiller sur son cher peuple. Et si cette protection se perpétue

ainsi, c'est parce que le Magyar ne renie pas son passé, il aime à y puiser ses inspirations et il connaît toute la vigueur de l'élan pris dans les souvenirs des temps héroïques; il sait que le sol de la patrie est fait des ossements de ses ancêtres et il sait que c'est là qu'il trouve la force nécessaire pour s'y maintenir ferme et inébranlable.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

SZILÁGYI Sandór. — *A magyar nemzet története.* (Budapest, 1895.)

HORVÁTH Mihály. — *A Kereszténység első százada Magyarországon.* 2e édition. (Budapest, 1884.)

PAULER Gyula. — *A magyar nemzet története az árpádházi királyok alatt.* 1er vol. (Budapest, 1893.)

PÓR Antal. — *Szent István király.* (Pest, 1871.)

ROSTY Kálmán, S. J. — *Magyar szentek legendái.* (Kalocsa, 1889.)

TOLDY Ferencz. — *A magyar nemzeti irodalom története.* (Pest, 1862.)

De plus, nous mentionnerons, en leur adressant tous nos remerciments, les R. P. Bénédictins de Pannonhalma qui ont bien voulu nous communiquer quelques documents.

M. J. BOLDÉNYI. — *La Hongrie historique.* (Paris, 1853.)

DARRAS. — *Histoire de l'Église.* (Paris, 1875.)

Am. THIERRY. — *Histoire d'Attila et de ses successeurs,* 3e édition. (Paris, 1865.)

Ch.-L. CHASSIN. — *La Hongrie, son génie, sa mission.* (Paris, 1859.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Introduction	v
Chapitre I. — Origine des Magyars	1
Chapitre II. — La Sainte Couronne	48
Chapitre III. — La Constitution stéphanique	88
Chapitre IV. — Les guerres de saint Étienne	110
Chapitre V. — Saint Étienne et saint Imre	128
Chapitre VI. — Fondations de saint Étienne	145
Chapitre VII. — Caractère de saint Étienne	164
Chapitre VIII. — Dernières années et mort de saint Étienne	179

DB 929.9 .H67 1899 SMC

Horn, Emile.

Saint Etienne : Roi
apostolique de Hongrie.
ALD-7440 (mbsk)

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY